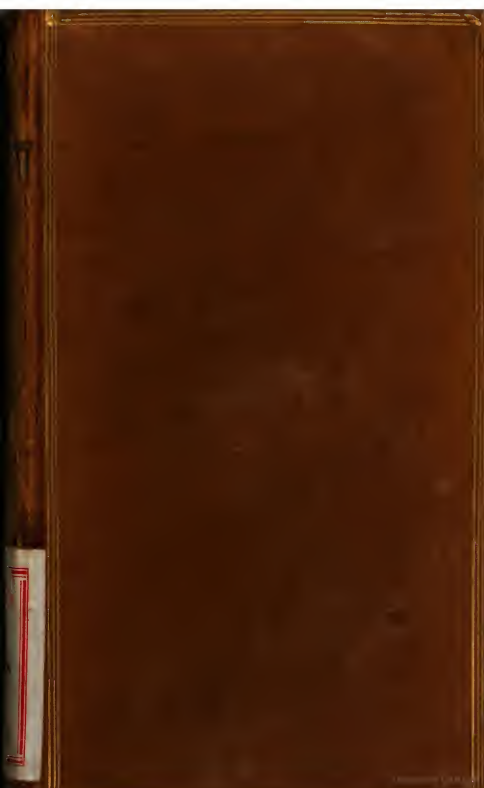
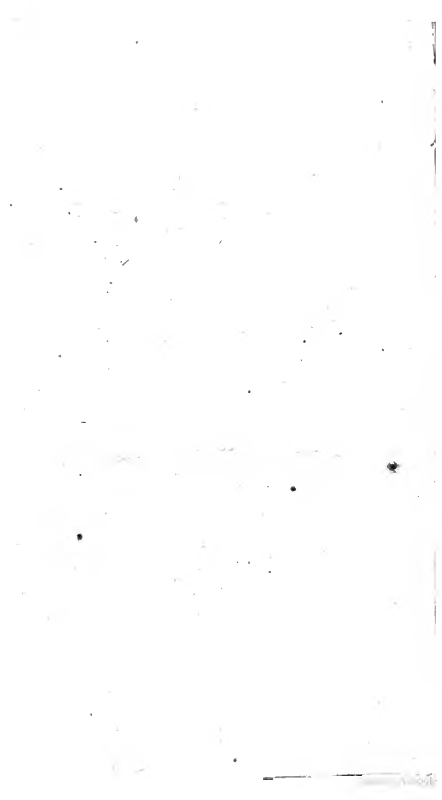








ENTRETIENS
DE
CICÉRON
SUR
LA NATURE DES DIEUX,

Traduits par M. l'Abbé D'OLIVET,
de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.





A PARIS;
Chez BARBOU, rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.

M DCC LXXV.





ENTRETIENS DE CICÉRON SUR LA NATURE DES DIEUX.

LIVRE SECOND.

QUAND Cotta eut parlé : A quoi pensois-je, dit Velléius, de me jouer à un Académicien, qui est Rhéteur en même temps ? Un Académicien, s'il eût ignoré l'art de la parole, ne m'eût pas fait peur ; non plus que le Rhéteur le plus éloquent, s'il eût ignoré cette espèce de Philosophie. On ne me démonte, ni par un pompeux verbiage qui n'a rien de solide, ni par de simples raisonnemens qui ne sont pas développés avec grâce. Pour vous, Cotta,

vous avez brillé par l'un & par l'autre endroit ; il ne vous a manqué que des juges, & un auditoire nombreux. Une autre fois nous reprendrons notre dispute ; mais présentement, si c'est la commodité de Balbus, écoutons-le.

J'aimerois mieux, reprit Balbus, que Cotta lui-même continuât le discours, à condition que cette éloquence, dont il vient de terrasser de faux Dieux, lui serviroit à établir les véritables. Car enfin, sur une si grande matière, les opinions vagues & flottantes de l'Académie ne sont pas ce qui convient à un Philosophe, à un Pontife, à un homme tel que Cotta : il lui faut un dogme certain & stable, comme le nôtre. Voilà Epicure plus que suffisamment réfuté ; sachons, Cotta, de quel sentiment vous êtes.

Vous ne vous ressouvenez donc point, lui dit Cotta, de l'aveu que je vous ai fait d'abord ? Que sur ces sortes de matières principalement, il m'en coûtoit moins d'attaquer l'opinion d'autrui, que de fixer la mienne. Mais quand j'aurois quelque certitude là-dessus, je voudrois, après vous avoir déja tenu

ſi long-temps, vous entendre parler à votre tour.

Puiſque vous l'ordonnez, répondit Balbus, je vais traiter ce ſujet le plus ſuccinctement que je pourrai. Votre réfutation d'Epicure me ſauve déja une bonne partie de ce que j'aurois eu à dire. Pour embraſſer donc toute la queſtion à la manière de nos Stoïciens, diviſons-la en quatre parties. La première, Qu'il y a des Dieux. La ſeconde, Quels ſont les Dieux. La troiſième, Qu'ils gouvernent l'Univers. La quatrième, Qu'ils veillent en particulier ſur les hommes. Prenons aujourd'hui les deux premiers articles ; & comme les deux autres ſont d'une plus longue diſcuſſion, nous ferons bien de les remettre à une autre fois.

Que tout ſoit pour aujourd'hui, dit Cotta : car nous ſommes maîtres de notre temps, & quand nous aurions des affaires, elles devroient toutes céder à celle qui nous occupe.



PREMIERE PARTIE,

Où l'on prouve, à la manière des Stoïciens, qu'il y a des Dieux.

A l'égard du premier article, dit Balbus, il paroît n'avoir pas besoin de preuve. Car peut-on regarder le Ciel, & contempler tout ce qui s'y passe, sans voir avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une suprême, par une divine Intelligence ? Autrement, les hommes auroient-ils pu applaudir tous à cette pensée d'Ennius ?

Voi (1) *ce brillant Ether,*
Que nous invoquons tous, & nommons Jupiter :

Jupiter, dis-je, le maître du monde ; celui qui d'un coup d'euil gouverne tout ; dont la puissance souveraine opère par-tout ; qui est, comme ajoute Ennius,

Des Dieux & des hommes le père.

(1) Le mot, *Ether*, n'est pas d'Ennius : mais outre que la rime l'amenoit, il exprime seul ce *sublime candens*, qui sans cela n'eût pu se rendre que par une périphrase.

Quiconque auroit quelque doute là-dessus, je crois qu'il pourroit aussi-tôt douter s'il y a un Soleil. L'un est-il plus visible que l'autre ? Cette persuasion, sans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas été si ferme & si durable ; elle n'auroit pas acquis de nouvelles forces en vieillissant ; elle n'auroit pu résister au torrent des années, & passer de siècle en siècle jusqu'à nous. Tout ce qui n'étoit que fiction, que fausseté, nous voyons que cela s'est dissipé à la longue. Personne croit-il encore aujourd'hui qu'il y eut jamais un Hippocentaure, une Chimère ? Les monstres horribles qu'on se figuroit anciennement dans les enfers, font-ils encore peur à la vieille la plus imbécille du monde ? Avec le temps les opinions des hommes s'évanouïssent, mais les jugements de la nature se fortifient : d'où il arrive parmi nous, & parmi les autres peuples, que le culte divin, & les pratiques de religion s'augmentent, & s'épurent de jour en jour.

On ne doit l'attribuer ni au caprice, ni au hasard, mais aux marques certaines que les Dieux nous donnent sou-

vent de leur préſence. Dans la guerre des Latins, quand le Dictateur Poſtumius attaqua, près du lac Régille, Mamilius de Tuſculum, notre armée vit Caſtor & Pollux qui combattoient pour nous à cheval. Dans une autre occaſion, & long-temps après, ce fut auſſi de ces (1) Tyndarides qu'on apprit la défaite du Roi Persès. Vatiénus, l'aïeul de celui que nous voyons, revenant la nuit de Riète à Rome, & deux jeunes hommes montés ſur des chevaux blancs, lui ayant fait ſavoir que Persès avoit été pris ce jour-là même, il annonça cette nouvelle au Sénat, qui d'abord le fit mener en priſon, comme pour avoir parlé témérairement ſur une affaire d'Etat : mais quand la choſe fut confirmée par les lettres du Général, il eut pour ſa récompenſe un champ, & l'exemption de ſervir. Un autre fait,

(1) Quoique ce mot ſoit peu connu, je le conſerve à cauſe de l'uſage que Cotta en fait dans le troiſième livre. Léda, femme de Tindare, eut Caſtor de ſon mari, & Pollux de Jupiter : d'où vient qu'on les appelle indifféremment, ou *Tyndarides* fils de Tyndare, ou *Dioſcures* fils de Jupiter.

dont la mémoire n'eſt pas éteinte, c'eſt que les troupes de Locres ayant battu vivement celles de Crotone ſur les bords de la Sagre ; le bruit s'en répandit le même jour aux jeux Olympiques, qui ſe célébroient alors. Souvent les Faunes ont fait entendre leurs voix. Souvent les Dieux ont apparu ſous des formes ſi viſibles, qu'il falloit être, ou ſtupide, ou impie pour en douter.

Mais (1) s'il y a une divination, n'eſt-ce pas encore une preuve qu'il y a des Dieux ? Quand on prendroit pour des fictions ce qui ſe rapporte de ces Augures ſi fameux, Mopſus, Tiréſias, Amphiaraüs, Calchas, Hélénus ; ces fictions mêmes feroient voir ce qu'on a cru des auſpices. Et manquons-nous d'exemples domeſtiques, qui nous y découvrent la puiſſance des Dieux ? Quoi, ne ſerions-nous pas émus de ce qui arriva dans la première guerre

(1) Je me contente d'énoncer clairement la propoſition, ſans appuyer ſur chaque mot du Texte : notre langue n'ayant pas les quatre ſynonymes, qui ſont ici dans le latin.

Punique à Claudius, qui voyant que les poulets qu'on avoit tirés de leur cage, ne mangeoient pas, les fit plonger dans l'eau, & dit avec un ris moqueur : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Plaisanterie qui coûta cher au peuple Romain, & que Claudius paya de ses larmes, quand il vit ses vaisseaux en déroute. Junius son collégue ne perdit-il pas sa flotte par une tempête dans la même guerre, pour avoir mis à la voile malgré les auspices qui le défendoient ? Aussi le premier fut-il condamné par le Peuple. L'autre se donna lui-même la mort. Flaminius à la journée du Trasimène, fit une perte que nous avons ressentie long-temps; & cela, suivant le rapport (1) de Célius, parce qu'il avoit méprisé les auspices. Tous ces événemens sinistres font assez voir que Rome doit sa grandeur à ceux de ses Généraux, qui ont respecté la religion. Et lorsqu'on

(1) Célius, Historien qui n'étoit point savant, qui manquoit d'exactitude, qui écrivoit sans politesse, le meilleur pourtant que Rome eût fourni jusqu'alors. C'est ainsi qu'en parle Cicéron, *De Orat.* II, 13.

voudra comparer le peuple Romain avec les autres peuples, on verra que ce qui le diſtingue infiniment, c'eſt ſon zèle pour les cérémonies ſaintes : au lieu qu'en tout le reſte les étrangers nous ont égalés, ou même ſurpaſſés.

Faut-il ſe moquer de Navius, & de ſon bâton augural, qui partagea (1) une vigne en divers cantons, pour parvenir à la découverte d'un pourceau? Je m'en moquerois, ſi je ne ſavois quelle part ſes augures ont eue aux victoires du roi Hoſtilius. Mais aujourd'hui la négligence de la Nobleſſe a laiſſé perdre l'art des Augures; on n'a que du mépris pour la vérité des auſpices; ils ne s'obſervent plus que pour la forme,

(1) Cette hiſtoire eſt contée plus au long dans le premier livre de la Divination, où il eſt dit que Navius ayant perdu un de ſes pourceaux, fit vœu que s'il le retrouvoit, il offriroit aux Dieux la plus belle grappe de raiſin qu'il y auroit dans toute l'étendue de la vigne où il étoit. Que l'ayant retrouvé, il s'arrêta au milieu de cette vigne, la partagea en quatre cantons, & après avoir eu le préſage des oiſeaux contraire dans trois, enfin trouva dans le quatrième une grappe d'une merveilleuſe groſſeur.

dans les affaires même les plus importantes, telles que les guerres, d'où le ſalut public dépend. A cet égard, toutes les coutumes (1) militaires ſont abolies. Quand nos Officiers n'ont plus (2) le pouvoir de prendre les auſpices, c'eſt alors qu'on les envoie à l'armée. La religion, au contraire, étoit ſi puiſſante ſur l'eſprit de nos ancêtres, qu'il

---

(1) On auroit eu peine à m'entendre, ſi j'avois voulu exprimer mot pour mot ces coutumes, comme elles ſont dans le texte : les voici.

1. On ne prend plus les auſpices en paſſant les rivières : *nulla peremnia ſervantur.*

2. On ne les prend plus à la pointe des armes : *nulla ex acuminibus.*

3. On n'appelle plus les hommes, dont les noms ſemblent promettre d'heureux ſuccès, *nulli viri vocantur :* d'où il arrive que les ſoldats, au moment qu'ils vont combattre, ne font plus leurs teſtamens, *ex quo in procinctu teſtamenta perierunt.* Des noms de bon augure, c'étoient, par exemple, *Valerius, Salvius, Statorius, Victor, &c.*

(2) Ce pouvoir n'appartenoit qu'à ceux qui étoient actuellement revêtus de certaines dignités ; ils le perdoient du moment qu'ils n'étoient plus en place.

ſe trouva de leurs (1) Généraux, qui proférant les paroles (2) ſolennelles, tête voilée, s'immolèrent eux-mêmes aux Dieux pour ſauver l'Etat.

Prédictions de Sibylles, réponſes d'Aruſpices, je pourrois faire là-deſſus mille récits, qui mettroient la vérité dans tout ſon jour. Par exemple, nos Augures & les Aruſpices d'Etrurie ſe virent juſtifiés par l'événement, lorſqu'il s'agit d'élever Scipion & Figulus au Conſulat. Gracchus qui étoit Conſul pour la ſeconde fois, procédoit à leur élection : le premier de ceux qui recœuilloient les ſuffrages, n'eût pas fait ſon rapport, qu'il mourut ſubitement à la même place : Gracchus, malgré cet incident, fit achever les Comices. Voyant néanmoins que le peuple en avoit du ſcrupule, il s'adreſſa là-deſſus au Sénat : le Sénat conclut que l'affaire devoit être communiquée à ceux qui ont coutume d'en connoître : les Aruſ-

(1) Les Décies, père & fils. Voyez dans Tite-Live, Dec. I, liv. 8, & liv. 10, le récit pathétique de leur mort, & ce qu'inſpire le courage ſoutenu par la ſuperſtition.

(2) Rapportées par Tite-Live, *ibid.*

pices furent appelés, & répondirent qu'il y avoit un défaut personnel dans le Magistrat qui avoit convoqué les Comices. Alors Gracchus en colère, ainsi que mon père me l'a conté : *Moi*, dit-il, *qui suis Consul*, *qui suis Augure*, *qui ai eu d'heureux auspices*, *j'aurois à me reprocher un défaut ? Vous autres Etruriens, savez-vous ; étrangers que vous êtes, ce qui regarde les auspices du peuple Romain, & vous appartient-il de prononcer sur nos Comices ?* Aussi-tôt il leur donna ordre de se retirer. Mais ensuite, il écrivit de sa Province au Collége des Augures, qu'en lisant les Rituels il s'étoit ressouvenu (1) d'avoir, selon la coutume, dressé une tente hors de Rome, qu'étant de là rentré dans la Ville pour assembler le Sénat, il avoit oublié en repassant le long des murs, de prendre une seconde fois les auspices ; & qu'en cela il reconnoissoit avoir fait une faute,

(1) Si l'on veut quelque éclaircissement sur ces anciennes pratiques, on trouvera de quoi se satisfaire dans le Cicéron de M. le Dauphin.

qui rendoit irrégulière la création des Consuls. Les Augures le firent savoir au Sénat ; le Sénat fut d'avis que les Consuls se démettroient de leur charge ; ils s'en démirent. Que nous faut-il de plus ? Gracchus, homme très-sage, & le plus habile peut-être que nous eussions, aima mieux déclarer une faute, qui pouvoit n'être jamais connue, que de laisser à la république un sujet de scrupule. Des Consuls se dépouillèrent à l'heure même, de la puissance souveraine, plutôt que de la retenir un instant contre l'ordre de la religion.

Voilà les Augures dans un grand crédit. Et l'art des Aruspices (1) n'est-il pas divin ? Une infinité de faits semblables, qui nous le prouvent, nous prouvent en même temps l'existence

(1) Les Aruspices & les Augures se mêloient également de prédire l'avenir, mais ils s'y prenoient différemment. La principale fonction de l'Aruspice consistoit à examiner les entrailles des victimes. Celle de l'Augure étoit d'observer le vol des oiseaux, leur chant, leur manière de manger. Tout cela tenoit en même temps à la politique & à la Religion.

des Dieux. Car les Dieux exiſtent, s'ils ont des interprètes : or ils en ont : ils exiſtent par conſéquent.

On dira que les prédictions ne s'accompliſſent pas toujours. Parce que tous les malades ne guériſſent pas, en conclura-t-on que l'art de la Médecine eſt nul ? Ce qui regarde les Dieux, c'eſt de nous marquer l'avenir par des ſignes : mais ſi l'on ſe trompe à ces ſignes, c'eſt la faute des hommes, & non pas des Dieux.

Toutes les nations, toutes les têtes s'accordent donc à reconnoître des Dieux. C'eſt un ſentiment inné, & comme gravé dans tous les cœurs. Quels ſont les Dieux, on eſt partagé là-deſſus : mais ſur leur exiſtence, il n'y a qu'un même avis.

Cléanthe, un de nos Stoïciens, rapporte l'idée que les hommes ont des Dieux, à quatre cauſes. La connoiſſance que l'on peut avoir de l'avenir, c'eſt la première, dont je viens de parler. Cette abondance de choſes utiles & agréables, que la température de l'air & la fécondité de la terre nous procurent, c'eſt la ſeconde. La troiſiè-

me, les objets qui nous effraient, foudres, tempêtes, orages, neiges, grêles, calamités, peſtes, tremblements de terre, ſouvent accompagnés de grands bruits. Ajoûtons : pluies de cailloux, & comme mêlées de gouttes ſanglantes, abymes & gouffres qui ſe creuſent tout-à-coup, animaux monſtrueux, torches ardentes qui paroiſſent dans l'air, comètes qui pendant la guerre (1) d'Octavius nous préſagèrent d'horribles maux. Enfin deux Soleils, comme j'ai entendu dire à mon père qu'il en parut ſous le Conſulat de Tuditanus & d'Aquilius, la même année que s'éteignit un autre Soleil, j'entends Scipion l'Africain. Tout cela, dis-je, a épouvanté les hommes, & leur a fait ſoupçonner qu'il y a une puiſſance céleſte & divine.

Mais la quatrième preuve de Cléanthe, & la plus forte de beaucoup, c'eſt le mouvement réglé du Ciel, & la diſtinction, la variété, la beauté, l'arran-

---

(1) Le texte ajoûte, *Que nous appelons crinitas*, *étoiles chevelues*. Touchant la guerre d'Octavius, voyez Florus, liv. III, ch. 21. Appien, liv. I des Guerres civiles, &c.

gement du Soleil, de la Lune, de tous les Astres. Il n'y a qu'à les voir pour juger que ce ne sont pas des effets du hasard. Comme quand on entre dans une maison, dans un gymnase, dans un lieu où se rend la justice, d'abord l'exacte discipline, & le grand ordre qu'on y remarque, font bien comprendre qu'il y a là quelqu'un qui commande, & qui est obéi : de même, & à plus forte raison, quand on voit dans une si prodigieuse quantité d'Astres une circulation régulière, qui depuis une éternité ne s'est pas démentie un seul instant, c'est une nécessité de convenir qu'il y a quelque Intelligence pour la régler.

Chrysippe, avec toute sa pénétration, n'auroit pu, ce semble, trouver ce qu'il dit sur ce sujet, à moins que la nature elle-même ne l'eût instruit.

» S'il y a, dit-il, des choses dans » l'Univers, que l'esprit de l'homme, » que sa raison, que sa force, que sa » puissance ne soit pas capable de faire, » l'Etre qui les produit est certainement » meilleur que l'homme. Or l'homme » ne sauroit faire le Ciel, ni rien de ce

» qui eſt invariablement réglé. Donc » l'Etre qui l'a fait, eſt meilleur que » l'homme. Pourquoi donc ne pas dire » que c'eſt un Dieu ? Car s'il n'y a » point de Dieux, qu'y auroit-il de » meilleur que l'homme, puiſque dans » lui ſeul eſt la raiſon, qui eſt ce qu'il » peut y avoir de plus excellent ? Or » ce ſeroit à l'homme une arrogance » inſenſée, que de ſe croire ce qu'il y » a de meilleur dans tout l'Univers. » Reconnoiſſons donc un Etre meilleur » que l'homme, & par conſéquent un » Dieu.

Quand vous jetez les yeux ſur une grande & ſuperbe maiſon, perſonne, quoique vous n'en découvriez point le maître, ne vous perſuadera qu'elle ait été faite pour loger des rats & des belettes. Quelle folie ne ſeroit-ce donc pas de ſe figurer, qu'un monde ſi orné, que des Cieux ſi magnifiques, qu'une immenſe étendue de mers & de terres, que tant de beautés ſoient pour loger, non des Dieux, mais l'homme ſeul ?

Une autre réflexion, c'eſt que les régions du Monde les plus élevées ſont

aussi les meilleures : que la terre étant la plus basse de toutes, l'air le plus grossier s'y répand : & que comme il y a des villes & des pays, où naturellement les esprits sont moins subtils, parce qu'on y respire un air plus épais, de même tous les hommes en général se ressentent de la pesanteur qui est dans l'air, dont nous sommes environnés. Or l'esprit humain, tel qu'il est, doit nous faire remonter à quelque autre intelligence supérieure, & qui soit divine.

Car *d'où viendroit à l'homme*, dit Socrate (1) dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué ?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu, & d'air, que nous devons les parties solides de notre corps, la chaleur & l'humidité qui y sont répandues, le soufle même qui nous anime. Mais ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entends la raison, & pour le dire en

(1) On peut voir l'entretien de Socrate & d'Aristomène, rapporté par Xénophon, *Memorab.* l. 4. Cette demande n'y est pas en termes formels, mais elle naît du principe que Socrace y établit.

plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous trouvé ? où l'avons-nous pris ?

Toutes les perfections seront-elles réunies dans le Monde, hors la principale ? Car enfin, le monde est non-seulement ce qu'il y a, mais ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus excellent, de plus beau. Puisque nous en convenons, il s'ensuit que la raison & la sagesse étant de toutes les perfections la plus grande, le Monde doit nécessairement la posséder.

Hé qui ne seroit forcé de la reconnoître à cette admirable liaison, à ce savant assemblage de tout ce qui compose (1) l'Univers ? Que tour-à-tour

---

(1) Je dis indifféremment *l'Univers*, ou le *Monde*, parce que ces deux termes sont équivalens pour nous; mais les Stoïciens y mettoient une différence bien remarquable, selon Plutarque *de Plac. Philos.* II, 1. Οἱ Στωϊκοὶ διαφέρειν τὸ πᾶν, καὶ τὸ ὅλον, λέγουσι. πᾶν μὲν γὰρ εἶναι τὸ σὺν κένῳ ἄπειρον. ὅλον δὲ, χωρὶς τοῦ κενοῦ, τὸν κόσμον. Amyot & le Traducteur latin, qui ont suivi cette leçon, ne font point assez sentir la pensée des Stoïciens. Juste Lipse, guidé par Stobée, corrige ainsi ce passage, *Physiol. Stoïc.* II, 6.

la Terre se couvre toujours de fleurs & de frimats : que malgré tant de changemens qui arrivent dans la nature, le Soleil toujours constant s'éloigne de nous tous les hivers, & s'en approche tous les étés : que le flux & le reflux de la Mer suivent toujours exactement le cours de la Lune : que le mouvement du Ciel entraîne toujours avec la même proportion celui de tous les Astres, quoique situés différemment : un concert si juste peut-il subsister dans l'Univers, sans qu'il y ait une âme divine, qui se communique à toutes ses parties, & qui les unisse toutes ?

Quand on développe ces principes, ainsi que j'ai dessein de le faire, les Académiciens ont moins de facilité à nous entamer. Si l'on se borne, com-

---

πᾶν γὰρ εἶναι σὺν κενῷ ἄπειρον. Par *le Monde*, les Stoïciens entendoient donc les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par *l'Univers*, ils entendoient non-seulement les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vide infini qu'ils supposoient au-delà du Monde Car ils croyoient le Monde plein, & limité ; mais au-delà ils supposoient des espaces infinis, & absolument vides.

me c'étoit la coutume de Zénon, à un raisonnement court & sec, on leur prête le flanc. Car l'eau qui coule dans une rivière, ne risque guère de se gâter : mais renfermée, elle se gâtera. De même les objections ne tiennent point contre un torrent de paroles : au lieu qu'un discours trop concis donne plus de prise aux contradicteurs.

Voici comme Zénon présentoit nûment les preuves que je mets dans un plus grand jour. *Ce qui raisonne, est meilleur que ce qui ne raisonne pas : or le Monde est ce qu'il y a de meilleur : donc le Monde raisonne.* On fera voir pareillement qu'il est sage, heureux, éternel. Car toutes ces qualités sont préférables à leurs contraires. Donc le Monde les posséde, étant ce qu'il y a de meilleur. Donc le Monde est Dieu.

Zénon dit encore. *D'un Tout qui n'a point de sentiment, aucune partie n'en peut avoir : or quelques parties du Monde ont du sentiment : donc le Monde a du sentiment.*

Il ajoûte, toujours d'une manière aussi serrée. *Rien d'inanimé & d'irrai-*

ſonnable ne ſauroit produire un être animé & raiſonnable : or le monde produit des êtres animés & raiſonnables : donc le monde n'eſt pas inanimé & irraiſonnable.

Apres quoi, il conclut à ſon ordinaire par une comparaiſon. *S'il croiſſoit ſur un olivier des flûtes qui rendiſſent un ſon mélodieux, douteriez-vous que cet olivier ne ſût jouer de la flûte ? Vous jugeriez de même que les planes ſavent la muſique, s'ils portoient de petites cordes qui réſonnaſſent harmonieuſement. Pourquoi donc ne pas croire que le Monde a une âme, & qu'il eſt ſage, puiſqu'il produit des animaux & des ſages.*

J'avois dit d'abord, que l'exiſtence des Dieux étant d'une évidence généralement reconnue, elle n'avoit pas beſoin de preuve : mais inſenſiblement m'étant mis à la démontrer, je continue ; & voici des raiſons phyſiques.

Tous les êtres qui prennent nourriture, & qui croiſſent, ont une chaleur intérieure, ſans laquelle ils ne pourroient ni croître, ni prendre nourriture. Car ils ont beſoin pour cela d'un certain

tain mouvement, qui eſt régulier & uniforme. Or ce mouvement, c'eſt au feu, c'eſt à la chaleur de le donner; & pendant qu'il ſe conſerve en nous, le ſentiment & la vie s'y conſervent auſſi: mais du moment que le feu s'y éteint, nous nous éteignons nous-mêmes, & nous mourons.

Cléanthe, pour faire voir quelle eſt l'activité de la chaleur dans tous les corps, obſerve qu'il n'y a point de nouriture ſi peſante, dont la coction ne ſe paſſe dans un jour & une nuit, & que même il reſte encore de la chaleur dans les excrémens. D'ailleurs le battement continuel des veines & des artères imite l'agitation du feu; & quand le cœur d'un animal vient d'être arraché, on le voit encore palpiter, & s'élancer comme la flâme. Tout ce qui eſt donc vivant, ſoit plantes, ſoit animaux, ne vit que par le moyen de la chaleur qu'il renferme. Le principe vital qui agit dans tout l'Univers, c'eſt donc la chaleur. Vous le verrez encore mieux par le détail, où je vais entrer.

C'eſt, dis-je, la chaleur, qui maintient, qui vivifie toutes les parties de

l'Univers. Et premièrement, à l'égard de la terre, cela eſt viſible. Que vous choquiez des pierres l'une contre l'autre, il en ſortira du feu. Que la terre vienne d'être creuſée, elle fumera. L'eau de puits (1) eſt tiède, ſurtout en hiver, parce qu'il y a dans le ſein de la terre beaucoup de chaleur, & que la terre ſe condenſant alors, cela reſſerre le feu qu'elle contient. Quantité de raiſons prouvent que toutes les plantes doivent à une chaleur tempérée leur production, & leur accroiſſement.

L'eau même eſt mêlée de feu, puiſque ſans cela elle ne ſeroit pas liquide & coulante. Car nous voyons que le froid, quand il domine, la durcit, & la convertit en glace, en neige, en frimas; mais que la chaleur, au contraire, la remet dans ſon état naturel. Et ce qui montre que la mer renferme de la chaleur dans l'abyme de ſes eaux, c'eſt qu'agitée par les vents, elle tiédit: car il ne faut pas s'imaginer qu'elle

(1) Le texte ajoûte une épithète, qui ſpécifie les puits d'eau vive.

reçoive alors une chaleur étrangère ; mais l'agitation fait qu'elle s'échauffe, comme il nous arrive de nous échauffer nous-mêmes, en faisant de l'exercice.

L'air, quoique le plus froid des élémens, n'est pas sans chaleur. Il en a même beaucoup. Ce sont les eaux qui le forment par leurs exhalaisons. Le mouvement de leur chaleur interne le fait remonter, comme une espèce de vapeur. On en voit dans l'eau bouillante une image bien sensible.

Quant à la quatrième partie de l'Univers, naturellement elle n'est que feu ; & c'est la source qui communique à tout le reste une chaleur salutaire & vitale.

Tirons de-là cette conséquence, que la chaleur étant ce qui maintient chaque partie de l'Univers, tout l'Univers subsiste aussi lui-même si constamment par la même cause : d'autant plus qu'elle se communique de telle façon à toute la nature, que la vertu générative lui appartient ; & que tous les animaux, toutes les plantes lui doivent la vie & l'accroissement.

Voila donc la (1) cause, qui fait subsister tout l'Univers : & j'ajoûte qu'elle n'est dépourvûe, ni de sentiment, ni de raison. Car il faut que dans un

---

(1) J'aurois dû dire à la lettre : *Voilà donc la nature.* Mais ce mot, *la nature*, qui signifie ici *l'élément*, se présente à tout moment sous beaucoup d'autres significations. J'ai cru que pour être moins obscur, je pouvois le remplacer quelquefois par des équivalens qui nous soient plus familiers & dont la valeur soit limitée à un sens unique. Tout est plein de termes équivoques dans le style des Anciens, si nous n'y prenons garde. Je dis équivoques par rapport à nous, parce qu'aujourd'hui nous n'y attachons pas toujours les mêmes idées qu'ils y attachoient. On ne sauroit déterminer le véritable sens de ces termes, que par l'endroit où ils sont placés. Or l'extrême fidélité d'un Traducteur consistant à ne point communiquer à ses lecteurs d'autres idées que celles de son Original, cela l'engage souvent à parler autrement que lui, pour faire penser la même chose. C'est ainsi que j'en use de temps en temps ; & je le dis une fois pour toutes, afin que s'il y a des endroits, où d'abord il semble que je prenne un peu de liberté, on voie que c'est dans cette liberté même, que consiste la fidélité d'une Traduction, sur-tout quand il s'agit d'un ouvrage philosophique.

Tout composé de parties, il y en ait une qui domine. Dans l'homme, c'est l'entendement : dans les bêtes, quelque chose de semblable à l'entendement, le principe de leurs appétits : dans les arbres, & autres plantes, on croit que c'est la racine. J'appelle partie supérieure, ce qu'il peut & doit y avoir de plus excellent dans le tout où elle se trouve. Celle de l'Univers est donc nécessairement ce qu'il y a de meilleur, & ce qui mérite le mieux de commander à tout ce qui existe. Or il n'existe rien, qui ne soit portion de l'Univers : & par conséquent, puisque nous voyons de ces portions, qui ont du sentiment & de la raison, il faut que la partie supérieure de l'Univers ait ces mêmes qualités, & les ait éminemment. L'Univers (1) est donc animé.

(1) On voit par-la, & par toute la suite du raisonnement, ce que les Stoïciens appeloient *l'Ame du Monde.* C'étoit cette intelligence, cette raison, qu'ils croyoient répandue dans la nature, comme le dit Cicéron encore plus clairement dans les Questions Académiques : *In natura sentiente RATIO perfecta inest, quam vim ANIMUM dicunt*

Celui de ses élémens qui pénétre & vivifie tout, a donc la souveraine raison en partage. Voilà par où l'Univers est Dieu : & généralement toute force, toute vertu est renfermée dans cet élément divin.

Aussi le feu de l'Ether est-il beaucoup plus pur, plus clair, plus vif, & par là plus propre à exciter les sens, que le feu qui nous est déstiné, & qui agit dans les êtres d'ici-bas. Puis donc que le feu qui agit ici bas, suffit pour opérer dans les hommes & dans les bêtes le mouvement & le sentiment : n'est-ce pas une absurdité de prétendre que le monde ne soit point sensitif, tout pénétré qu'il est de ce feu, qui a dans l'Ether toute sa pureté, toute sa force, toute sa liberté, toute son activité ? D'autant plus que ce feu est lui-

---

esse MUNDI. Et ce principe intelligent, sensitif, raisonnable, qu'étoit-ce ? Rien autre chose que le feu de l'Ether, qui pénétre tous les corps. Ou plutôt, rien autre chose que des lois mécaniques qu'ils attribuoient principalement au feu céleste, & suivant lesquelles tout se formoit, tout agissoit nécessairement. *Acad.* I, 7.

même le principe de son agitation, & qu'elle ne lui vient nullement d'ailleurs. Car quelle autre force plus grande que celle du Monde, pour soumettre à ses impulsions la chaleur même qui le fait subsister?

Platon, qui est comme un Dieu pour les Philosophes, distingue à ce sujet (1) deux sortes de mouvemens, l'un propre, l'autre étranger. Ce qui se meut, dit-il, par soi-même, est quelque chose de plus divin, que ce qui est mû par une cause étrangère. Or, ajoûte-t-il, le mouvement propre n'appartient qu'aux âmes: & de là il conclut que d'elles vient le principe de tout mouvement. Ainsi, puisque tout mouvement vient de l'Ether, qui est mû, non par impulsion, mais par sa propre vertu, l'Ether est âme par conséquent; & puisqu'il est âme, le Monde est animé.

On peut aussi fonder l'intelligence du Monde sur ce qu'il a plus de perfections en soi, que n'en ont séparement

(1) L'endroit de Platon, tiré de son Phédre, se voit dans la Tuscul. I, chap. 23, & dans le songe de Scipion, ch. 8.

les êtres particuliers. Car de même qu'il n'eſt point de partie de notre corps auſſi conſidérable que tout notre corps ; il n'eſt point d'être particulier, qui ſoit équivalent à tout l'Univers. D'ou il s'enſuit que la ſageſſe eſt un de ſes attributs : ſans quoi l'homme, qui n'eſt qu'un être particulier, mais raiſonnable, vaudroit mieux que tout l'Univers.

En remontant des êtres les plus vils, & qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'ébauchés, juſqu'aux êtres ſupérieurs & parfaits, on trouvera enfin les Dieux. Car d'abord nous avons les plantes, qui ne reçoivent de la nature que la faculté de ſe nourir & de croître. Les bêtes ont de plus le ſentiment & le mouvement, avec du goût pour ce qui leur eſt bon, & de l'averſion pour ce qui leur eſt nuiſible. L'homme a de plus encore la raiſon, qui lui eſt donnée pour commander à ſes paſſions, modérer les unes & dompter les autres. Dans le quatrième rang, & au-deſſus de tout, ſont des êtres naturellement bons & ſages, qui du premier moment qu'ils exiſtent, ont une raiſon droite, inaltérable, bien plus ſublime que la nôtre,

une raiſon parfaite & accomplie, telle que la doit avoir un Dieu, & par conſéquent l'Univers.

Il y a pour tous les êtres une perfection deſtinée à leur eſpèce. On y voit arriver naturellement le cep & la brute, à moins qu'il ne s'y rencontre des obſtacles. Et comme la Peinture, l'Architecture, tous les arts ont auſſi leur point de perfection, la Nature à plus forte raiſon doit avoir le ſien. Beaucoup de cauſes étrangères peuvent s'oppoſer à la perfection des êtres particuliers : mais rien ne ſauroit contrarier (1) la Nature ; car elle domine, elle renferme toutes les autres cauſes. Ainſi c'eſt une néceſſité qu'il y ait ce quatrième rang, le plus élevé de tous, inacceſſible à une force majeure. La Nature l'occupe, ce rang-là : & puiſqu'elle préſide à tout, ſans que rien balance ſon pouvoir, il faut que l'intelligence & la ſageſſe même ſoient comptées parmi les attributs de l'Univers.

(1) On voit aſſez que cela s'entend de la nature univerſelle, par oppoſition aux natures particulières.

Quelle plus grande ignorance, que de disputer à la Nature une suprême perfection ? ou de dire qu'étant infiniment parfaite, elle n'est pas animée, raisonnable, prudente, sage ? Pouroit-elle, sans réunir toutes ces qualités, être infiniment parfaite ? Car enfin, si elle n'a rien de plus que les plantes, ni que les bêtes, la voilà confonduë avec les êtres les plus vils. Et si dès le commencement elle n'a possédé que la raison sans y joindre la sagesse, le Monde est de pire condition que l'homme : car un homme qui n'est pas sage, peut le devenir ; mais le monde certainement ne le deviendra jamais, supposé qu'il ne l'ait pas été durant cette infinité de siècles, qui ont déja coulé. Pour ne pas dire une chose si absurde, reconnoissons que de toute éternité le Monde est sage, & que par conséquent il est Dieu, puisqu'il (1) n'existe rien hors lui seul, qui rassemble toutes sortes de perfections.

---

(1) Voilà l'exclusion formelle d'un esprit pur, qui soit Créateur de l'Univers, & qui ne soit rien de ce qu'est l'Univers. Balbus nie

Comme l'étui, dit très-bien Chrysippe, eſt fait pour le bouclier, & le foureau pour l'épée; auſſi toutes choſes, excepté l'Univers, ſont faites l'une pour l'autre. Les fruits de la terre pour les animaux, les brutes pour l'homme, le cheval pour voiturer, le bœuf pour labourer, le chien pour la chaſſe & pour la garde; mais l'homme pour contempler & imiter (1) l'Univers. L'homme n'eſt nullement parfait lui-même, mais c'eſt une parcelle de l'être parfait, lequel n'eſt autre que l'Univers, puiſqu'il renferme tout, & que rien n'exiſte qui ne ſoit dans lui. Que peut-il donc lui manquer? Concluons que l'intelligence & la raiſon étant les qualités les plus déſirables, elles ne lui manquent point.

---

donc l'exiſtence du vrai Dieu. *Rien n'exiſte*, dit-il, *que l'Univers.* Et ce neſt pas une expreſſion qui lui échappe, car il y revient ſouvent & ſes raiſonnemens ſuppoſent toute cette erreur.

(1) L'Ether, principale partie de l'Univers, étant la raiſon & la ſageſſe même, voilà, ſelon les Stoïciens, le plus parfait modèle des hommes.

Chryſippe remarque auſſi, & le montre par des ſimilitudes, que les choſes qui ſont dans leur état de perfection & de maturité, ont de grands avantages ſur celles qui n'y ſont pas encore. Le cheval, par exemple, ſur le poulain; le chien qui a ſa juſte grandeur, ſur celui qui ne l'a pas; l'homme ſur l'enfant. D'où il conclut que les perfections de l'Univers doivent être dans leur degré le plus haut. Et comme la vertu eſt ce qu'il y a de meilleur, il faut qu'elle ſoit le partage de l'Univers, qui eſt ce qu'il y a de plus accompli. Puiſqu'elle n'excéde pas même la portée des hommes, tout imparfaits qu'ils ſont, ne doit-elle pas bien plus aiſément ſe trouver dans l'Univers ? S'il eſt donc vertueux, il eſt ſage, & par conſéquent il eſt Dieu.

Au reſte la divinité que nous venons de reconnoître dans le Monde, doit être pareillement reconnue dans les Aſtres, qui ſont formés de ce que l'Ether a de plus pur & de plus mobile, ſans mêlange d'autre matière; & qui n'étant que chaleur & qu'éclat, paſſent avec raiſon pour être animés, ſenſitifs, & intelligens.

Selon Cléanthe, nous sommes assu-
:és par deux de nos sens, le toucher
& la vûe, que les Astres sont des corps
gnées. Car le Soleil jette une lumière,
jui passe de beaucoup celle de tout au-
re feu, puisqu'elle brille dans tout l'U-
iivers; & nous sentons que non-seule-
nent il échauffe, mais que souvent il
:chauffe même jusqu'à brûler. Il ne se-
oit ni l'un ni l'autre, s'il n'étoit de feu.

Puis donc que le Soleil est un corps
gnée, à qui les vapeurs de l'Océan
ervent d'aliment, n'y ayant point de
eu qui n'ait besoin de quelque nou-
iture pour se conserver: il ressemble,
it Cléanthe, ou à ce feu dont nous
sons pour nous chauffer & pour cuire
ios viandes, ou à celui qui est renfer-
né dans le corps des animaux. Le pre-
nier est un feu dévorant, qui consume
out ce qu'il rencontre; mais le second
st ami du corps, il est salutaire, il
ivifie tous les animaux, les fait croî-
e, les conserve, les rend sensitifs.
insi le feu du Soleil, ajoûte Cléan-
ie, est indubitablement de cette der-
ière espèce, puisqu'il en a toutes les
ropriétés. Ce qui prouve que le Soleil

eſt animé ; & non-ſeulement le Soleil ; mais encore tous les Aſtres, qui naiſſent dans ce que nous appelons l'Ether, ou le Ciel.

La terre produit des animaux, l'eau & l'air en produiſent ; il ſeroit ridicule, ſelon Ariſtote, de s'imaginer qu'il ne s'en forme point dans la région la plus capable d'en produire, qui eſt celle où ſont les Aſtres. C'eſt là que réſide l'élément le plus ſubtil, dont le mouvement eſt continuel, & dont la force ne dépérit point ; où par conſéquent l'animal doit avoir le ſentiment très vif, & une activité très-grande. Les Aſtres, puiſqu'ils y ſont produits, ſont donc ſenſitifs & intelligens, à un degré qui les met au rang des Dieux. Car nous voyons que les perſonnes qui reſpirent un air ſubtil & pur ont plus d'eſprit, plus de pénétration, que n'en ont ceux qui reſpirent un air épais. On croit même que la qualité des alimens contribue à la qualité de l'eſprit. Il eſt donc probable que l'entendement des Aſtres eſt d'un ordre ſupérieur, puiſqu'ils habitent la région éthérée, où ils ont pour aliment les vapeurs de la terre

& de la mer, ſubtiliſées par ce long trajet qu'elles ont à faire d'ici au Ciel.

Mais la principale marque de leur intelligence, c'eſt la règle qu'ils obſervent toujours. Car tout mouvement où l'on découvre une fin, & de la juſteſſe, ſuppoſe un principe intelligent, qui n'agit pas aveuglément, qui ne varie pas. qui ne ſe laiſſe pas guider au haſard. Or le cours des Aſtres ſuit de toute éternité une règle pleine de raiſon, & dont la cauſe doit par conſéquent ſe trouver, non pas dans la (1) nature, ni dans la fortune, qui, amie du changement, eſt incompatible avec la conſtance; mais dans eux-mêmes, dans leur âme, dans leur divinité.

Tout mouvement eſt naturel, ou violent, ou volontaire. C'eſt une remarque d'Ariſtote, qui là-deſſus examine quel eſt celui du Soleil, de la Lune, & des autres Aſtres. Puiſqu'ils ſe meuvent orbiculairement, ce n'eſt pas un mouvement naturel, comme quand une

---

(1) Balbus prend ici la nature dans le ſens de ſes Antagoniſtes, qui n'admettoient qu'une nature aveugle & ſtupide.

chose est portée en bas par sa pesanteur, ou en haut par sa légéreté. On ne sauroit dire non plus, que ce soit un mouvement violent, & contre nature : car quelle force pouroit violenter les Astres ? Reste donc que leur mouvement soit volontaire.

Ainsi, pour quiconque les voit, il y a de l'ignorance & de l'impiété tout ensemble à nier qu'il y ait des Dieux. Et comme il me semble que ne rien faire du tout, c'est n'être pas ; un homme qui prétend que les Dieux ne font absolument rien, ne me paroît guère moins coupable qu'un athée.

Voila donc leur existence si clairement prouvée, que ceux qui la nieroient, je les croirois presque fous.



SECONDE

SECONDE PARTIE,

)ù l'on explique quels ſont les Dieux, ſuivant les Stoïciens.

ʃE viens à examiner quels ſont les)ieux. Ici rien de ſi difficile que de ontraindre notre eſprit à juger lui-mêıe ſans s'arrêter à ce que nos yeux ıi diſent. Cette difficulté a fait que le ulgaire ignorant, & que des Philoſohes en cela ſemblables au vulgaire, 'ont pu ſonger aux Dieux, qu'en ſe s repréſentant ſous une figure humai-:. Sentiment, dont Cotta nous a ſi en montré le foible, que je n'ai plus en parler. Mais puiſque l'idée que ›us avons d'un Dieu renferme inconſtablement deux choſes, l'une qu'il it animé, l'autre qu'il ſoit le meilleur : tous les êtres; je ne vois rien de plus ›nforme à ces notions primitives, que ıttribuer une âme & la divinité mê-: à l'Univers, le meilleur de tous êtres poſſibles.

Qu'Epicure la-deſſus plaiſante tant

qu'il voudra, quoique mauvais plaisant; en quoi ce n'est pas tenir (1) de son pays. Qu'il dise qu'un Dieu rond, & qui ne fait que tourner, est pour lui quelque chose d'incompréhensible. Je ne laisserai pas, moi, de me fixer à un principe qu'il avoue lui-même. Car il faut, selon lui, qu'il y ait une (2) nature souverainement parfaite; & c'est sur quoi il se fonde pour croire des Dieux. Or il est certain que le Monde est souverainement parfait. Il est certain aussi, que d'être animé, sensitif, intelligent, raisonnable, ce sont des perfections. D'où je conclus que le Monde est animé, sensitif, intelligent, raisonnable, & que par conséquent il est Dieu. Tout cela bien-tôt se verra mieux par le détail que je ferai de ses opérations.

Mais, en attendant, croyez-moi, Velléius, n'étalez point l'ignorance de votre secte. Vous prétendez que le cône, que le cylindre, que la pyramide l'em-

(1) De l'Attique, pays si renommé pour être celui des esprits fins & délicats.

(2) C'est-à-dire, *une espèce d'êtres parfaits.*

porte sur la sphère pour la beauté. C'est avoir d'autres yeux, que les autres hommes. Outre que ce n'est pas à la vue seule d'en juger. Pour moi, à ne consulter même que mes yeux, je ne vois en ce genre rien de si beau qu'une figure, qui seule renferme toutes les autres, qui n'a rien de coupé par des angles, rien qui aille de biais, rien de raboteux, point d'inégalité, point de bosse, point de creux. Aussi les deux figures les plus estimées, savoir le globe parmi les solides, & le cercle parmi les planes, sont les seules dont toutes les parties soient semblables entre elles, & où le haut & le bas soient également éloignés du centre : qui est ce qu'on peut imaginer de plus juste.

Mais si cela passe vos lumières, parce que vous ne touchâtes jamais (1) à la

(1) Ceci s'adresse en général à tous les Epicuriens. On voit par là que les Géomètres traçoient autrefois leurs figures sur de la poussière, comme ils y emploient présentement le crayon, ou la plume. *Poussière savante* paroît hardi en notre langue : mais il est bon de conserver les hardiesses d'un écrivain aussi sage & aussi mesuré, que l'est toujours Cicéron.

ſavante pouſſière des Géomètres : n'avez-vous pu, au moins, comprendre, vous qui êtes Phyſiciens, qu'un mouvement auſſi égal, auſſi conſtant que celui de l'Univers, demande néceſſairement une figure ſphérique ? Rien ne marque ſi peu de ſcience, que d'avancer, comme vous faites, qu'on peut douter ſi ce Monde eſt rond ; qu'il pouroit ne l'être pas ; que parmi des mondes innombrables, les uns ont une forme, les autres une autre. C'eſt ce qu'Epicure n'eût jamais dit, s'il eût ſeulement appris ce que font deux & deux : mais occupé à juger de ce qui flattoit le plus agréablemeut ſon palais, il n'a pas régardé le *Palais du Ciel*, ainſi que parle Ennius.

Puiſqu'il y a, en effet, deux ſortes d'Aſtres ; les uns, qui tournant d'Orient en Occident, ſans ſortir de la même région du Ciel, n'ont aucune variation dans leurs cours, *comme les étoiles fixes ;* les autres, qui allant & revenant continuellement d'un Tropique à l'autre, forment de cette double variation un cours réglé, & toujours le même, *comme le Soleil, & les Planètes ;* on ne ſauroit concevoir l'un

& l'autre mouvement, qu'en donnant à l'Univers une forme ronde, & en ſuppoſant que les Aſtres eux-mêmes ſont ronds.

Le Soleil qui eſt le premier de tous, ſe meut de telle ſorte, qu'il éclaire alternativement une moitié de la terre, pendant qu'il laiſſe l'autre dans les ténèbres. C'eſt la terre elle-même qui s'oppoſant au Soleil par un de ſes hémiſphères, fait la nuit pour l'autre. La durée de toutes les nuits priſes enſemble, eſt égale à la durée de tous les jours d'une année. Le Soleil, par les différens degrés de ſon obliquité, ou de ſa direction, nous fait éprouver le froid & le chaud. Son circuit annuel eſt de trois cent ſoixante-cinq jours, & le quart d'un jour, à peu près. Comme dans un temps il tourne vers le Septentrion, & dans un autre vers le Midi, cela forme les hivers & les étés, avec les deux ſaiſons, dont l'une ſuccéde à la vieilleſſe de l'hiver, & l'autre à celle de l'été. Quatre ſaiſons différentes, à quoi ſe doivent attribuer toutes les productions de la terre & de la mer.

Chaque mois la Lune fournit la même carrière, que le Soleil dans une

année. Elle nous cache d'autant plus sa partie éclairée, qu'elle est plus proche du Soleil; & elle ne nous paroît pleine, que lorsqu'elle est vis-à-vis de lui, à l'autre extrémité du cercle. Non-seulement ses phases ou ses différentes formes changent dans son croissant, & dans son décours; mais elle est tantôt du côté du Septentrion, tantôt du côté du Midi: & par-là elle a en quelque sorte son été, son hiver, & ses solstices. Elle contribue fort par ses influences à ce que les fruits de la terre parviennent à leur maturité, & que les animaux puissent avoir de quoi se nourrir, croître, & prendre des forces.

Rien n'est plus digne d'admiration, que la marche de cinq étoiles, appelées mal à propos *errantes*. Un tel nom ne convient pas à des Astres, qui de toute éternité s'avancent, rétrogradent, & ont chacun leur manière de se mouvoir, toujours certaine & déterminée. En quoi ceux-ci sont d'autant plus admirables, que tantôt ils se cachent, tantôt ils se découvrent; tantôt s'approchent du Soleil, tantôt s'en éloignent; tantôt le précèdent, tantôt le suivent; ici vont plus

vîte, là plus lentement ; quelquefois ne vont point, & s'arrêtent (1) pour un peu de temps. C'eſt à cauſe de leurs mouvemens inégaux, que les Mathématiciens, ont appelé *la grande année*, celle où il arrive que le Soleil, la Lune, & les cinq planètes, après avoir fini chacun leurs cours, ſe retrouvent dans la même poſition reſpectivement. Il faut que cette année vienne : mais de ſavoir quand, c'eſt une (2) grande queſtion.

La Planète de Saturne, qui eſt la plus éloignée de la terre, fait ſon cours à peu près dans l'eſpace de trente ans : & ſon cours eſt accompagné de circonſtances fort ſingulières. Car quelquefois elle avance, quelquefois elle retarde, elle ceſſe en certains temps de paroître

---

(1) Les Planètes jamais ne s'arrêtent véritablement : mais quelquefois elles ſemblent n'avancer ni reculer ; & dans cet état nous les appelons *Stationnaires*.

(2) Cicéron l'avoit reconnue ailleurs pour toute décidée ; s'il faut s'en rapporter à un paſſage tiré de ſon *Hortenſius*, & conſervé par Servius, *Æneid.* III, 284, où il eſt dit que cette grande année arrive au bout de douze mille neuf cent cinquante-quatre ans.

le soir, pour reparoître ensuite le matin ; & régulière dans ses changemens, c'est toujours dans chacune de ses révolutions le même ordre depuis des siècles infinis.

Au-dessous de cette Planète, & plus près de la terre, roule celle de Jupiter, qui parcourt le Zodiaque en douze ans ; & dont les apparences sont les mêmes, que celles de Saturne.

Dans la sphère qui suit immédiatement celle de Jupiter, est la Planète de Mars, qui fait le tour du Zodiaque en vingt-quatre mois, si je ne me trompe, moins quatre jours.

Plus bas est Mercure, qui met un an, ou environ, à parcourir le Zodiague, & ne laisse jamais plus d'intervalle, que ce qu'il faut de place à une Constellation, entre le Soleil & lui, soit qu'il marche devant, ou après.

La derniere (1) des cinq Planètes, & la plus proche de la terre, est celle de Vénus. Avant le lever du Soleil, on la nomme l'Etoile du matin ; & après son coucher, l'Etoile du soir. Il lui faut

(1) Sans y comprendre le Soleil, ni la Lune.

un

un an pour achever, comme les autres Planètes, le tour du Zodiaque, tant en latitude, qu'en longitude ; & il n'y a jamais du Soleil à elle, soit qu'elle le précéde, ou qu'elle le suive, plus que ce qu'il faut d'espace pour deux constellations.

Or je ne puis concevoir dans les Planètes un ordre non interrompu de toute éternité, un accord si juste parmi des mouvemens si différens, à moins qu'il n'y ait de l'intelligence, de la raison, une fin méditée de concert. Et puisque tout cela est sensible dans les Astres, nous ne saurions ne les mettre pas au rang des Dieux.

A l'égard des Etoiles qu'on appelle fixes, la régularité de leur mouvemen journalier n'est pas moins une preuve de leur intelligence. Car il ne faut pas croire qu'elles se meuvent conjointement avec l'Ether, ni qu'elles y soient attachées, comme le pensent beaucoup de gens, qui ne savent point la Physique. L'Ether, qui est subtil, transparent, d'une chaleur toujours égale, ne paroît pas d'une nature propre à retenir les Astres, ni à les entraîner vio-

lemment. Ainsi la sphère des Etoiles fixes est à part : & leur cours perpétuel, avec son admirable & son incroyable constance, montre si clairement leur divinité, que pour ne la pas voir, il faut n'être capable de rien voir.

Concluons que dans le Ciel rien ne marche au hasard, & sans dessein. Il n'y a nul dérangement, nulle apparence qui trompe. Tout y est l'ordre, la vérité, la raison, la constance même. Vous n'avez au contraire rien de régulier, ni d'uniforme, dans ces météores qui se montrent au-dessous de la Lune, la dernière de toutes les Planètes, assez près (2) de la terre. C'est par consé-

2. Il y a dans le Texte, *in terrisque versatur* : & là-dessus j'ai rapporté dans le Cicéron de M. le Dauphin une note, à la place de laquelle je voudrois avoir mis celle-ci.

Versatur.] Ita principes habent editiones, nullâ in codicibus legendi varietate animadversâ. Non placet Davisio. *Balbus est*, inquit, *qui dixerit Lunam in terris versari.* Legi vult, *versantur*, atque intelligi de ignibus aëriis; quales sunt *faces*, *trabes*, & alia quæ dicuntur, *meteora*, vel *metarsia.* Quæro : ignes aërii an versantur in terris? *Multò infra Lunam*, inquit : *nón procul terræ superficie*

quent n'avoir pas soi-même la raison en partage, que de la refuser à des Astres, dont l'ordre, dont la persévérance est quelque chose de si merveilleux, & à qui sont entièrement dûes la conservation & la vie de tous les êtres.

Je ne me tromperai donc point, à mon avis, en appuyant cette question sur un principe de celui qui est allé le plus loin dans la recherche de la vérité. C'est Zénon. Il définit la Nature, *un feu artiste, qui procède méthodiquement à la génération*. Car il croit que l'action de (3) créer & d'engendrer appartient proprement à l'Art ; & que ce que nos Artisans font de la main, est beaucoup plus adroitement fait par la Nature, c'est-à-dire, par ce feu ar-

---

ment ostendunt. Non magis ergo in terris versantur quàm Luna; etsi absunt à terra propiùs. Si aëria illa phænomena ob terræ vicinitatem dici possunt in terris versari, cur id in Luna non licebit, quæ, ut ait Cicero (*Somn. Scip. cap. 3.*) est *ultima cœlo, citima terris?*

(3) *Créer* se prend ici pour *former*. Je ne conjecture par nul endroit de cet ouvrage, que Cicéron ait connu l'action de tirer du néant, qui est la *création*, proprement dite.

tiste, qui est le maître des autres arts.

Toute nature (4) particulière est artiste par la même raison, puisqu'elle opère conformément à une certaine méthode, dont elle ne s'écarte point. A l'égard de la nature universelle, qui embrasse toutes les autres, Zénon ne dit pas simplement qu'elle soit *industrieuse*, mais il dit absolument que c'est *l'Artiste*, chargée de penser & de pourvoir à tout ce qu'il y a de commode & d'utile. Et comme (5) les natures particulières sont toutes formées, accrues, & conservées par leurs semences : de même la Nature universelle, maîtresse de tous ses mouvemens, agit

(4) Les métaux, par exemple, les plantes, & généralement toutes les productions, de quelque espèce qu'elles soient, ont une certaine manière de se former, qui leur est propre, & qui ne change point.

(5) Il me semble que Balbus ne compare pas, mais que plutôt il oppose la nature universelle aux natures particulières, en ce que celles-ci agissent *nécessairement*, étant toutes contenues dans leurs semences, qui n'ont qu'à se développer : au lieu que la nature universelle agit *volontairement*, & avec pleine connoissance de ce qu'elle fait.

conformément à ses volontés, ainsi que nous, qui avons une âme & des sens pour nous conduire.

Telle est donc l'intelligence de l'Univers ; & par conséquent le nom de *Providence* lui convient, puisque sa plus grande étude, son premier soin est de pourvoir à ce qu'il soit toujours bien constitué, à ce qu'il ne manque absolument de rien, & à ce qu'il rassemble toutes les beautés, tous les ornemens possibles.

J'ai parlé jusqu'à présent de l'Univers en général, j'ai parlé des Astres, & déjà l'on voit presque une infinité de Dieux, qui sont toujours en action, mais sans que leur travail leur soit à charge. Car ils ne sont pas composés de veines, de nerfs, & d'os ; leur breuvage, leurs alimens ne sont pas tels, qu'ils leur causent des humeurs trop subtiles, ou trop grossières ; leurs corps n'ont à craindre, ni chûtes, ni coups, ni maladie de lassitude. Pour en garantir les Dieux, Epicure les fait (6) mono-

(6) *Monogrammes*, d'un seul trait ; métaphore tirée de la Peinture.

grammes & oisifs. Mais les nôtres, souverainement beaux, & placés dans la plus pure région du Ciel, réglent tellement leur cours, qu'ils paroissent avoir conspiré au salut & à la conservation de tous les êtres.

Outre ces Dieux-là, il y a encore beaucoup d'autres (7) natures; qui, à cause de leurs grands bienfaits, ont été divinisées avec raison par les Sages de la Grèce, & par nos ancêtres, dans la persuasion où ils étoient, que tout ce qui procure une grande utilité aux hommes, leur vient d'une bonté divine. Les noms qui furent donnés à ces Dieux, ont passé à ce qu'ils produisent: comme quand nous appelons le blé, *Cérès*, & le vin *Bacchus* : d'où vient ce mot (8) de Térence.

Sans Cérès & Bacchus, toujours Vénus est froide.

On a fait aussi le nom d'un Dieu, du nom d'une chose qui a quelque vertu

---

(7) C'est-à-dire, *beaucoup d'autres espèces*, qui font partie de la Nature universelle, comme le vin, le blé, &c.

(8) *Eunuch. act.* IV, *sc.* 5. Le vers françois est de Marot.

ſingulière. Par exemple, la Foi, l'Intelligence. Depuis peu Scaurus les a placées au Capitole parmi les Divinités. La Foi y avoit déja été miſe par Calatinus. Vous avez devant les yeux le temple de la Vertu, & celui de l'Honneur, rétabli par Marcellus, érigé autrefois par Fabius pendant la guerre de Ligurie. Parlerai-je des temples dédiés au Secours, au Salut, à la Liberté, à la Concorde, à la Victoire, qui ſont choſes qu'on a déifiées, parce que leurs effets ne ſauroient être que ceux d'une puiſſance divine ? C'eſt ce qui a fait conſacrer pareillement les noms de Cupidon, de la Volupté, de Vénus, quoique choſes vicieuſes, & que Velléius à tort de regarder comme naturelles ; car elles outrent ſouvent la nature.

Tout ce qui étoit donc d'une grande utilité pour le genre-humain, on l'a déifié : & par les noms mêmes que je viens de rapporter, on voit ce que c'eſt que chacun de ces Dieux, quelle eſt ſa vertu.

Ce fut, d'ailleurs, une coutume générale, que les hommes qui avoient rendu d'importans ſervices au Public,

fussent placés dans le Ciel par la renommée, & par la reconnoissance. Ainsi furent déifiés Hercule, Castor, Pollux, Esculape, Bacchus. J'entends le Bacchus fils de Sémélé, & non pas le fils de Cérès, auquel nos ancêtres ont déféré les honneurs divins, en même temps qu'à Cérès elle-même & à sa fille. Par les livres qui traitent de nos mystères, on voit ce que cela (9) signifie. Romulus, ou Quirinus, car on croit que c'est le même, fut déifié comme les autres que j'ai nommés. Ils méritoient effectivement d'être mis au nombre des Dieux, parce que (1) leurs âmes sub-

(9) Voyez Saint Augustin, *de Civit. Dei* VI, 9, & VII, 2. Au reste la phrase suivante ne roulant que sur le mot latin *Liberi*, nom propre, & nom appellatif, elle ne pouvoit être mise avec grâce en françois.

(1) Les Stoïciens ne croyoient pas les âmes tout-à-fait immortelles, mais seulement ils les faisoient vivre long-temps; *comme des corneilles*, dit Cicéron, Tuscul. I, 31. *Stoïci usuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos, semper negant.* Vossius, dans son traité de l'Idolatrie, liv. I, chap. 10, croit que par ce *long-temps*, ils entendoient tout le temps

istant & jouïssant de l'éternité, dès-ors c'étoient des êtres parfaits & immortels.

Mais ce qui a encore multiplié beaucoup les Dieux, c'est qu'on a personnifié diverses parties de la Nature. Les fables de nos Poëtes, toutes nos superstitions viennent de là. Après Zénon, qui a traité cette matière le premier, Cléanthe & Chrysippe l'ont expliquée plus au long.

Toute la Grèce est imbue de cette vieille croyance, que Célus fut mutilé par son fils Saturne, & Saturne lui-même enchaîné par son fils Jupiter. Sous ces fables impies se cache un sens physique, assez beau. On a voulu marquer que l'Ether, parce qu'il engendre tout

---

ue durera ce monde-ci, jusqu'à l'embrasement général, dont Balbus fera mention un peu plus bas. Ces âmes particulières devoient alors, comme tout le reste, s'abymer dans l'âme universelle, qui étoit leur principe. Jusque-là elles habitoient dans la haute région, où elles n'avoient qu'à philosopher tout à leur aise, souverainement heureuses par la claire vision de l'Univers, ainsi que Cicéron l'explique dans sa première Tusculane, & dans le Songe de Scipion.

par lui-même, n'a point ce qu'il faut à des animaux pour engendrer par la voie commune. On a entendu par *Saturne*, celui qui préside au temps, & qui en régle les dimensions. Ce nom lui vient (2) de ce qu'il dévore les années; & c'est pour cela qu'on a feint qu'il mangeoit ses enfans; car le temps, insatiable d'années, consume toutes celles qui s'écoulent. Mais de peur qu'il n'allât trop vîte, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire, l'a soumis au cours des Astres, qui sont comme ses liens.

Jupiter signifie *père* (3) *secourable.* Par les Poëtes il est nommé

des Dieux & des hommes le père;

---

(2) On ne sauroit entendre cette étymologie, qu'avec le secours du latin. *Saturnus autem est appellatus, quòd saturetur annis.* Et comme la phrase précédente dépend toute de l'orthographe Grecque χρόνος & χρόνος, je l'ai supprimée.

(3) *Jupiter*, id est, *juvans pater.* Ces étymologies ne peuvent se faire sentir en françois, puisqu'elles dépendent d'un assemblage de lettres, qui ne subsiste que dans le latin. C'est ce qui me fait prendre la liberté d'en supprimer plusieurs, qui sont ici rapportées dans le texte. J'en demande pardon

Par nos ancêtres, *le Très-bon*, *le Très-grand*; & comme c'est quelque chose de plus glorieux en soi, & de plus agréable pour les autres, d'être bon, que d'être grand, aussi le titre de *Très-bon* précède toujours celui de *Très-grand*. Jupiter, au reste, n'est autre que l'Ether. Témoin le vers d'Ennius, que j'ai déja cité,

Voici ce brillant Ether,
Que nous invoquons tous, & nommons Jupiter.

Avec un autre du même Poëte,

J'en jure par celui qui répand la lumière.

Témoin encore la formule de nos Augures, qui pour dire, *le Ciel éclairant*, *tonnant*, disent, *Jupiter éclairant*, *tonnant*. Et ce bel endroit d'Euripide, choisi entre plusieurs,

Du haut & vaste Ether voi l'immense étendue,
Voi comme il tient la terre en ses bras suspendue,
Et dis que c'est-là Dieu, que c'est-là Jupiter.

---

aux Savans ; mais un Traducteur, ce me semble, ne doit pas les avoir en vûe. Il doit songer à se faire lire des honnêtes gens, qui pour ne savoir ni latin, ni grec, n'en méritent pas moins que l'on se donne la peine d'écrire pour eux.

Junon, ſuivant les Stoïciens, eſt le nom qui a été donné à l'Air (4) répandu entre la mer & le Ciel. On a féminiſé l'Air, parce qu'il n'y a rien de plus mou ; & Junon eſt appelée ſœur & femme de Jupiter, parce que l'Air reſſemble à l'Ether, & le touche de près.

Pour faire trois royaumes ſéparés, les Poëtes avoient encore la Terre & l'Eau. Ils deſtinèrent l'empire des mers à un prétendu frère de Jupiter, qu'ils appellent *Neptune* (5) du mot *nager*, en changeant un peu les premières lettres. A l'égard de la Terre, elle fut le partage d'un Dieu, à qui nous donnons auſſi-bien que les Grecs, un nom qui marque (6) ſes richeſſes, parce

(4) De-là cette ingénieuſe fiction, rapportée par ſaint Athanaſe, *lib.* 1 *contra gentes* : Que c'eſt Junon, qui a perſuadé aux hommes de ſe vêtir.

(5). On peut bien s'attendre que Cotta, dans le troiſième livre, ſifflera cette étymologie. Mais comment dit-on que *Neptune* s'eſt fait de *nager*, en changeant un peu les premières lettres ? Au contraire, la première eſt la ſeule qui ſe trouve dans *Neptunus*, & dans le verbe *nare*, *nager*.

(6) *Dis* en latin, Πλέτων en grec.

que tout vient de la terre, & y retourne. Il a enlevé *Proserpine*, disent les Poëtes ; & comme par-là ils entendent la semence des blés, de-là vient leur fiction, que Cérès, mère de Proserpine, cherche sa fille qu'on lui a cachée.

Je ne (7) rapporte point ici les étymologies de Cérès, de Mars, de Minerve, de Janus, de Vesta, des Pénates, de Vénus. On croit qu'Apollon, c'est le Soleil ; & Diane, la Lune. Que le Soleil est ainsi nommé, ou parce qu'il est *seul* de sa grandeur entre tous les astres ; ou parce qu'il obscurcit tous les autres, & paroît *seul*, du moment qu'il est levé. Et comme ici les femmes en travail invoquent Junon sous le nom de *Lucine*, de même en Grèce elles invoquent Diane sous un nom semblable. La persuasion où l'on est, que Dia-

(7) C'est au Traducteur d'avouer, qu'il ne rapporte point ces étymologies, mais Cicéron les rapporte effectivement.

J'ai déja dit que je ne prétendois ici extraire de mon texte, que ce qu'il y auroit d'intelligible pour ceux à qui les langues mortes sont inconnues.

ne procure des couches heureuſes, eſt fondée ſur ce que les enfans viennent au bout de ſept mois lunaires, ou, plus ordinairement, au bout de neuf. C'eſt ce qui a donné lieu à une jolie penſée de Timée. Après avoir raconté dans ſon hiſtoire, que la nuit qu'Alexandre vint au monde, le temple de Diane brûla à Ephèſe, il ajoûte (8) *qu'en cela il n'y avoit rien d'étonnant, parce que Diane, qui voulut ſe trouver aux couches d'Olympias, étoit abſente de chez elle*, dit-il, *pendant l'incendie de ſon temple.*

Remarquez-vous à préſent l'origine des faux Dieux, & comment on les a feints en conſéquence des choſes naturelles, qui ont été utilement & ſagement découvertes ? Voilà ce qui a fait naître de fauſſes opinions, des erreurs pernicieuſes, des ſuperſtitions pitoya-

(8) Cette penſée que Balbus croit jolie, Plutarque, qui dans la Vie d'Alexandre l'attribue à Hégéſias, la juge d'un froid capable d'éteindre l'incendie dont il s'agit. Et le P. Bouhours, qui la condamne auſſi dans ſa *Manière de bien penſer*, liv. I, trouve la réflexion de Plutarque *mille fois plus fauſſe & plus froide que celle de Timée.*

les. On fait les différentes figures de
ces Dieux, leur âge, leurs habillemens,
leurs ornemens, leurs généalogies, leurs
mariages, leurs alliances. En tout on rai-
sonne par rapport à eux, comme s'ils
étoient au niveau des foibles mortels. On
les dépeint avec de semblables passions,
amoureux, chagrins, colères. On leur
attribue même des guerres & des com-
bats, non-seulement lorsque partagés en-
tre deux armées ennemies, comme l'a
conté Homère, les uns étoient pour celle-
ci, les autres pour celle-là : mais en-
core, quand ils ont pris les armes pour
leur propre défense, contre les Titans,
contre les Géans. Il y a bien de la fo-
lie, & à débiter, & à croire des fic-
tions si vaines & si mal fondées.

Mais en rejetant ces fables avec mé-
pris, reconnoissons (9) un Dieu ré-
pandu dans toutes les parties de la na-
ture : dans la terre sous le nom de Cé-
rès, dans la mer sous le nom de Nep-

(9) On juge par-là que les Stoïciens, malgré leur polythéisme, en revenoient à une espèce d'unité. C'est ce que Macrobe tâche de faire voir, mais par des preuves assez foibles, *Saturnal. lib. I, cap. 17, & seq.*

tune, ailleurs sous d'autres noms. De quelque manière qu'on nous représente ces Divinités, & quelque nom que la coutume leur donne, nous leur devons un culte plein de respect. Culte très-bon, très-saint, qui exige beaucoup d'innocence & de piété, une inviolable pureté de cœur & de bouche; mais qui n'a rien de commun avec la superstition, dont nos pères, aussi-bien que les Philosophes, ont entièrement séparé la religion. Ceux (1) qui passoient tou-

(1) Pour rendre sensible l'étymologie de *superstitieux*, citons le texte. *Nam qui totos dies precabantur, & immolabant, ut sibi sui liberi* superstites *essent*, superstitiosi *sunt appellati.* Et celle de *religieux*, la voici: *Qui autem omnia, quæ ad cultum Deorum pertinerent, diligenter retractarent, & tanquam relegerent, sunt dicti* religiosi *ex* relegendo, &c.

Au reste, si c'est-là l'étymologie de la superstition, ce fut aussi l'origine de l'Idolatrie. Car la même tendresse qui avoit inspiré à un père d'offrir tant de sacrifices pour obtenir que son fils lui survêcût, lui inspira aussi de faire rendre les honneurs divins à ce fils enlevé par une mort prématurée. Il voulut conserver l'image d'un enfant si cher, & qu'elle fût solennellement adorée par ses

te la journée en prières, en sacrifices, pour obtenir que leurs enfans leur survêcussent, furent appelés *superstitieux*; & depuis on a donné à ce mot un sens plus étendu. Mais ceux qu'on appelle *religieux*, ce sont des gens exacts à remplir tous les devoirs qui on rapport au culte divin. Ainsi l'un de ces noms marque un défaut, & l'autre une qualité louable.

---

domestiques. C'est ce que nous lisons dans la Sagesse, XIV, 15.



TROSIÈME PARTIE,

Où l'on fait voir que la Providence des Dieux gouverne l'Univers.

JE crois avoir suffisamment montré qu'il y a des Dieux, & quels ils sont. J'ai à faire voir présentement, que le Monde est gouverné par leur Providence. Vérité importante, que les Académiciens s'efforcent de renverser : ou plutôt, au sujet de laquelle je n'ai proprement qu'eux à combattre. Car votre secte, Velléius, ne sait pas trop bien ce que veulent dire les autres. Vous ne lisez, vous ne goûtez parmi vous que vos livres. Vous condamnez, sans connoissance de cause, tout ce qui vient d'ailleurs.

Par exemple, ce que vous disiez hier (2) de cette vieille Devineresse,

(2) Cicéron, par la manière dont il s'explique à la fin de sa Préface, feint, ce semble, que tout ce qui est contenu dans ces trois livres, fut dit chez son ami Cotta le même jour, & dans le même entretien. Ses transitions, au commencement du second &

nventée par les Stoïciens, & appelée *Providence*, vous ne le disiez que sur le préjugé, qui est faux, que nous faisons de la Providence une Déité singulière, par qui tout l'Univers est gouverné. Mais notre idée, la voici. Quand nous disons que le Monde est gouverné par la *Providence*, on sous-entend *les Dieux ;* comme quand on dit qu'Athènes est gouvernée par le *Conseil*, on sous-entend *de l'Aréopage*. Pour nous exprimer donc sans restriction, disons que le Monde est gouverné par *la Providence des Dieux*.

Vos Epicuriens n'ont qu'à se dispenser ici de rire à nos dépens. Ils n'en feront pas même l'essai, s'ils me veulent

---

u troisième livre, font aussi juger qu'il n'y ut qu'une seule conversation suivie, & non nterrompue. Cependant Balbus parle ici omme si le discours de Velléius s'étoit tenu veille, *hesterno die ;* & dans le troisième vre il arrive de même à Cotta de supposer de l'intervalle entre le discours de Balbus, sa réfutation, *quæ à te nudius tertius dicta nt.* Ce sera une méprise de Cicéron, si l'on eut : mais elle m'a autorisé à intituler cet ivrage au pluriel, *Entretiens sur la nature s Dieux.*

croire. C'eſt bien à eux de râiller! Leur convient-il ? Et d'ailleurs, en ſont-ils capables? Vous, qui à une noble éducation avez joint la politeſſe que donne le ſéjour de Rome, ceci ne vous regarde pas; mais tombe ſur votre ſecte en général, & nommément ſur votre Chef, homme groſſier, ſans étude, qui inſulte toute la terre, ſans fineſſe d'eſprit, ſans mérite, ſans délicateſſe.

Je ſoutiens donc, que le Monde avec toutes ſes parties, a été formé dès le commencement, & gouverné ſans diſcontinuation par la Providence des Dieux. C'eſt ce que nos Stoïciens fondent communément ſur trois raiſons. La première, l'exiſtence des Dieux étant une fois reconnue, il s'enſuit que le Monde eſt réglé par leur ſageſſe. La ſeconde, que tout étant ſoumis à une Nature douée de ſentiment, & qui met un très-bel ordre dans le Monde, il faut, pour trouver ce qui la conſtitue telle, remonter à des principes intelligens. La troiſième ſe tire des merveilles que le ciel & la terre préſentent à nos yeux.

Première raiſon. Ou il faut nier l'e-

:istence des Dieux, comme la nient
n quelque sorte Démocrite & Epicure
ar leur doctrine des images : ou, si
'on reconnoît qu'il y a des Dieux, il
aut les croire occupés, & à quelque
hose d'excellent. Rien de si excellent
ue la manière dont le Monde est gou-
erné. C'est donc la sagesse des Dieux,
ui le gouverne.

Autrement, il faudroit imaginer quel-
ue cause supérieure aux Dieux, soit
ne nature inanimée, soit une nécessité
nûe fortement, qui fasse ces beaux
uvrages que nous voyons. La puissan-
e des Dieux par conséquent, ne feroit
as souveraine : puisque vous les sou-
nettriez, ou à cette nécessité, ou à
ette nature, par qui vous feriez gou-
erner le ciel, la terre, les mers. Or
n'est rien de supérieur à la Divinité.
onvenons qu'elle n'est donc soumise
rien : & qu'elle gouverne donc tout.

En effet, si nous croyons de l'intel-
gence aux Dieux, nous leur devons
oire aussi une Providence, qui em-
asse les choses les plus importantes.
ar peut-on les soupçonner, ou de ne
s savoir quelles sont les choses im-

portantes, & quel ſoin elles demandent ; ou de n'avoir pas les forces néceſſaires pour ſoutenir un ſi grands poids? Ni l'ignorance, ni la foibleſſe ne peuvent compatir avec la majeſté des Dieux. Il eſt donc vrai, comme nous le prétendons, que leur Providence gouverne l'Univers.

Puiſqu'on ſuppoſe l'exiſtence des Dieux (& il n'eſt pas poſſible de la révoquer en doute) c'eſt une néceſſité qu'ils ſoient animés ; & non-ſeulement animés, mais raiſonnables ; leſquels étant, pour ainſi dire, unis par les liens d'une même ſociété, ſe chargent de gouverner un Monde, comme ſi c'étoit une république, une ville commune à tous. Ainſi cette même raiſon, cette même vérité, cette même loi, qui ordonne le bien, & défend le mal, eſt dans les Dieux, comme dans les hommes. C'eſt d'eux, par conſéquent, que nous viennent la prudence, l'intelligence. Voilà pourquoi nos pères ont érigé des temples à l'Intelligence, à la Foi, à la Vertu, à la Concorde. Les refuſerions-nous aux Dieux, ces perfections, dont nous vénérons les ſaints & auguſtes ſi-

nulacres ? D'où peuvent-elles avoir lécoulé sur la terre, si ce n'est du Ciel ? ʼuisque les hommes ont en partage la aison & la prudence, les Dieux ont ans doute les mêmes qualités, mais lansun plus haut degré ; & ils ne les ont as seulement, mais ils les font servir à e qu'il y a de plus grand & de meil-eur. Or le monde est ce qu'il y a de lus grand & de meilleur. Il est donc ;ouverné par la Providence des Dieux.

Enfin, pour se convaincre qu'il y a ne divine Providence qui régle tout, suffit d'avoir bien observé que les Dieux; ce sont ces Astres si lumineux x si puissans, le Soleil, la Lune, les toiles ou errantes, ou fixes, le Ciel, x le Monde lui-même, avec les cho-es qui ont quelque vertu singulière, 'une grande utilité pour tout le genre-umain. Mais c'est assez insister sur la remière de nos preuves.

Pour traiter la seconde, faisons voir ue tout est soumis à la Nature, & par-aitement gouverné par elle. Mais d'a-ord il est à propos d'expliquer avec récision ce que c'est que *la Nature*, fin que l'on entre plus aisément dans otre pensée.

Quelques-uns prétendent que la Nature eſt une certaine force aveugle, qui excite dans les corps des mouvemens néceſſaires. D'autres, que c'eſt une force intelligente qui a de l'ordre, qui obſerve une méthode, qui ſe propoſe une fin en tout ce qu'elle fait, qui tend à cette fin, & dont les ouvrages marquent une adreſſe, que l'art le plus ingénieux, que la main la plus habile ne ſauroit imiter. Car, diſent-ils, la vertu de la ſemence eſt telle, que malgré la petiteſſe de ſon volume, ſi elle tombe dans le lieu deſtiné à la recevoir, & qu'elle y rencontre une matière qui lui ſerve d'aliment, & lui donne les moyens de croître; elle forme, elle produit chaque choſe en ſon eſpèce; ou des plantes, qui ne font que végéter; ou des animaux, qui ont de plus que les plantes le mouvement, le ſentiment, l'appétit, & la faculté de produire d'eux-mêmes leurs ſemblables.

Tout s'appelle *Nature*, ſelon quelques autres. C'eſt le langage d'Epicure, qui ne reconnoît pour cauſe de tout ce qui exiſte, que les atômes, le vide, & leurs accidens. Mais nous, quand nous diſons que la Nature forme le Monde

le & le gouverne, nous n'entendons ɔas que ce soit comme une motte de erre, comme un morceau de pierre, ɔu quelque corps semblable, dont les ɩarties n'ont point de liaison nécessaire es unes avec les autres : nous l'entenlons comme d'un arbre, comme d'un nimal, où rien ne paroît disposé aveulément, mais dont les parties sont dans n ordre qui tient de l'art.

Que si l'art de la Nature fait végéter :s plantes, c'est de là, sans doute, que ient aussi la fécondité de la terre, qui vec les semences qu'elle renferme, roduit de son fonds toute sorte de ti-:s, & les embrassant par leurs raci-:s, les fait croître : tandis qu'à son ɔur elle tire des autres élémens (3) de ıoi se nourrir, & qu'elle fournit par s vapeurs à l'entretien de l'air, de Ether, de tous les corps supérieurs. Par la même raison, si la terre doit vigueur à la Nature, il faut que la ıture agisse dans le reste du monde.

(3) Il y a dans le texte, *des natures qui t dessus & dehors.* Voyez page 28, rem. 1, urquoi j'évite cette expression.

Car l'air fait vivre les animaux, comme la terre fait vivre les plantes. L'air voit avec nous, entend avec nous, forme des ſons avec nous, puiſque ſans lui nous ne pouvons rien de tout cela. Il ſe remue même avec nous. Que nous faſſions un pas, un mouvement, il ſe retire, ce ſemble, pour nous faire place.

Tout le monde, ſoit ce qui tombe au centre, ſoit ce qui s'élève du centre en haut, ſoit ce qui tourne autour du centre, tout cela ne fait qu'une ſeule Nature, ſans diviſion. Et comme il y a quatre ſortes (4) de corps, leurs changemens réciproques font la continuïté de la Nature. Car l'eau ſe forme de la terre, l'air de l'eau, le feu de l'air : & après, en rétrogradant, du feu ſe forme l'air, de l'air l'eau, & de l'eau la terre, qui eſt le plus bas de ces quatre élémens, dont tous les êtres ſont compoſés. Ainſi, comme ſans ceſſe ils ſe meuvent, & ſe rejoignent, en haut, en bas, à droite, à gauche ; par là tou-

(4) Les quatre élémens. Car les Stoïciens n'admettoient rien de plus. Voyez *Acad.* I, 11. *De naturis* (Zeno) *ſic ſentiebat, primùm ut in quatuor initiis rerum illis*, &c.

tes les parties de l'Univers demeurent liées : union, qui avec toute la beauté que nous lui voyons, doit ſubſiſter, ou à jamais, ou du moins un temps fort long, & preſque infini. Que ce ſoit lequel il vous plaira, toujours s'enſuit-il que le Monde eſt gouverné par la Nature.

On trouve, en effet, qu'il y a de l'art dans l'ordonnance d'une flotte, ou d'une armée ; & pour ne comparer ici que les ouvrages de la Nature, on l'admire dans la production de la vigne, dans celle de l'arbre, dans la figure des animaux, dans la conformation de leurs membres. Quoi, ſon art n'eſt-il pas encore plus remarquable dans l'Univers ? Ou niez que nulle part on voie quelques traces d'une Nature intelligente, ou avouez qu'elle ſe manifeſte dans le bel ordre de l'Univers.

Car enfin, puiſqu'il renferme tous les êtres particuliers, auſſi-bien que leurs ſemences, peut-on dire qu'il n'eſt pas gouverné lui-même par la Nature ? Ce ſeroit dire que les dents & le poil de l'homme ſont l'ouvrage de la Nature, mais que l'homme lui-même ne

l'eſt pas. Ce ſeroit ne pas comprendre que la cauſe l'emporte ſur l'effet. Or le Monde sème, pour ainſi parler, il plante, il produit, il élève, il nourrit, il conſerve tous les êtres particuliers, comme ſes membres, comme des portions de lui-même. Si donc la Nature les gouverne, elle doit auſſi le gouverner lui-même.

Au reſte, ſa manière de gouverner, n'a rien de répréhenſible. La Nature a fait ce qui ſe pouvoit faire de mieux avec (5) les élémens, qui exiſtoient. Qu'on nous montre qu'elle a pu mieux faire ? Mais c'eſt ce qu'on ne montrera jamais; & qui voudroit toucher à ſon

---

(5) Peut-on marquer plus clairement la préexiſtence de la matière ? Ainſi, ſelon ces Philoſophes, la partie intelligente de la nature n'a fait que mettre en œuvre les matériaux non intelligens, qui faiſoient partie auſſi de la nature. C'eſt, diſent-ils, la ſource des maux phyſiques. La nature a bien fait tout ce qu'elle a pu de ſon côté pour rendre heureux tous les êtres particuliers ; mais elle n'a pu vaincre totalement les obſtacles qui ſe trouvoient dans les matériaux qu'elle avoit entre les mains.

ouvrage, feroit pis, ou défireroit ce qui n'a pas été poffible.

Toutes les parties de l'Univers étant donc tellement formées, qu'il n'y peut rien avoir de mieux proportionné à nos ufages ni de plus beau à l'euil: voyons fi c'eft l'effet du hafard, ou fi c'eft une combinaifon, qui demande abfolument une Providence divine.

On ne doit pas croire que la raifon manque à la Nature, s'il eft vrai que l'art ne faffe rien fans le fecours de la raifon, & que les ouvrages de la Nature foient cependant plus achevés que ceux de l'art. Jetez-vous les yeux fur un tableau, fur une ftatue? Vous comprenez que l'ouvrier y a mis la main. Regardez-vous de loin voguer un navire? Vous jugez que l'art du pilote dirige fon cours. Voyez-vous un cadran, une horloge d'eau? Vous croyez que les heures y font marquées artificiellement, & non par hafard. Pouvez-vous donc vous imaginer que le Monde, qui comprend & les arts & les artifans, qui comprend tout, n'ait point d'intelligence, point de raifon?

Que l'on porte en Scythie, ou en

(6) Bretagne, cette ſphère que fit dernièrement notre cher Poſidonius, laquelle marque le cours du Soleil, de la Lune, & des cinq Planètes, comme il ſe fait chaque jour & chaque nuit dans le Ciel. Qui doutera parmi ces barbares, que l'eſprit ait préſidé à ce travail ? Et nous voyons des gens qui doutent ſi l'Univers, principe de toutes choſes, n'eſt point l'effet du haſard, ou d'une aveugle néceſſité, plutôt que l'ouvrage d'une intelligence divine ! Archimède, ſelon eux, montra plus de ſavoir en repréſentant le globe céleſte, que la Nature en le faiſant, quoique la copie ſoit bien au-deſſous de l'original.

Un berger, qui de ſa vie n'avoit vu navire ; au moment qu'il aperçoit d'u-

(6) C'eſt l'angleterre. L'état floriſſant où les Arts & les Sciences y ſont aujourd'hui, juſtifie bien ce qu'on a dit : *Que les Sciences voyageoient tour à tour dans toutes les parties du monde, & que comme ſi elles devoient leur lumière à toute la terre, après avoir éclairé long-temps un climat, elles le laiſſoient dans ſes premières ténèbres, pour aller diſſiper celles d'un autre.* Pelliſſon, Préface ſur les Œuvres de Saraſin.

ne montagne éloignée le divin vaisseau des Argonautes, surpris, effrayé de ce nouvel objet, parle ainsi dans (7) un de nos Poëtes :

De loin, sur l'onde émue,
Une masse effroyable à mes yeux inconnue,
Paroît, s'ébranle, marche, élève à gros bouillons,
Avec un bruit affreux, d'humides tourbillons.
Sur les flots écumans, soulevés par l'orage,
Elle sembloit venir comme un épais nuage,
Qui poussé par les vents, que j'entendois sifler,
Toujours de plus en plus se hâtoit de rouler.
Mon cœur épouvanté trembloit à son approche.
On eût dit que c'étoit une mouvante roche,
Que Triton par un coup de sa fourche de fer,
Tiroit du plus profond des goufres de la mer.

D'abord, le voilà en suspens à la vûe d'un objet inconnu. Enfin, lorsqu'il découvre les jeunes mariniers, & qu'il entend (8) chanter dans le vaisseau,

(7) Attius, ou Accius, nommé dans le texte. L'endroit dont il s'agit, est un récit qu'il faisoit dans une de ses Tragédies, que Nonius Marcellus intitule *Médée*, & Priscien *les Argonautes* ; ce qui revient au même..

(8) C'étoit la pratique de jouer des instrumens, ou de chanter dans un navire,

Tels que dauphins légers je les vois qui s'élancent

dit-il ; & après bien d'autres choses,

J'entens que de ces Dieux qui chantent dans nos bois,
Ils savent imiter l'harmonieuse voix.

Ainsi, du premier coup d'euil ce berger croit voir quelque chose d'inanimé & d'insensible ; mais ensuite sur des indices plus forts, il commence à se figurer ce que c'est. De même, si des Philosophes avoient été d'abord surpris à l'aspect de l'Univers, ils ont dû, après en avoir bien considéré les mouvemens réguliers, uniformes, & immuables, concevoir que non-seulement le ciel n'étoit pas sans quelque habitant ; mais qu'il y avoit un maître, un gouverneur, qui étoit comme l'architecte du superbe ouvrage que nous voyons.

---

afin que les rameurs fissent la manœuvre tous à la fois en cadence. Les mariniers que ce berger prend pour des dauphins, sont apparemment ceux qui paroissoient sur le tillac, & qui montoient aux cordages. Ou peut-être que cela doit s'entendre plus particulièrement de Jason, & de ses compagnons.

Au lieu d'en venir là, ils (9) me ſemblent ne ſe douter pas même que le ciel & la terre leur offrent rien de ſi merveilleux. La terre, dis-je, qui ſe préſente la première, ſituée au centre du monde, & par-tout environnée (1) de l'air que nous reſpirons. L'air, environné à ſon tour du vaſte éther, qui eſt compoſé des feux les plus élevés. Une infinité d'aſtres, qui ſortent de l'éther, tous d'une grandeur immenſe, à la tête deſquels eſt le Soleil, dont la vive lumière ſe répand par-tout, & dont la grandeur l'emporte de beaucoup ſur celle de toute la terre. Des

---

(9) Les Stratoniciens & les Epicuriens.

(1) Il y a dans le texte une parenthèſe de quelques lignes, pour apprendre que *l'air* & *l'éther* ſont des mots grecs originairement, mais qui ont été latiniſés par l'uſage : quoique Pacuve, auteur plus ancien que Cicéron, n'emploie pas le mot *æther* ſans l'expliquer par celui de *cœlum* : Pacuve, ajoûte-t-on, qui étoit Grec lui-même, & reconnoiſſable pour tel à ſa manière de parler. Pacuve étoit réputé Grec, parce que Brindes, *Brunduſium*, ou *Brundiſium*, lieu de ſa naiſſance, étoit une ville de cette partie d'Italie, nommée la grande Grèce.

feux si étendus, si nombreux, loin de nuire à la terre & aux choses terrestres, leur sont utiles ; au lieu que s'ils venoient à se déplacer, ils nous embraseroient, leur chaleur n'étant plus tempérée à un juste degré.

Ici ne dois-je pas m'étonner qu'il y ait un homme qui se persuade, que de certains corps solides & indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel ; & que, de leur concours fortuit, s'est fait un Monde d'une si grande beauté ? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croit-il pas que si l'on jetoit à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent les vingt & une lettres, ils pouroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient lisiblement les Annales d'Ennius ? Je doute si le hasard rencontreroit assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point (2) de qualité, point

---

(2) La couleur, la chaleur, & autres qualités semblables ne conviennent, selon Epi-

de ſentiment, qui ne font que voltiger au gré du haſard, ont fait ce Monde-ci : ou plutôt, en ſont à tout moment d'innombrables, qui en remplacent d'autres ? Quoi, ſi le concours des atômes peut faire un Monde, ne pouroit-il pas faire des choſes bien plus aiſées, un portique, un temple, une maiſon, une ville ? Je crois, en vérité, que des gens qui parlent ſi peu ſenſément de ce Monde, n'ont jamais ouvert les yeux pour contempler ſes magnificences céleſtes, dont je traiterai dans un moment.

Ariſtote dit trés-bien : *Suppoſons des hommes qui euſſent toujours habité ſous terre dans de belles & grandes maiſons, ornées de ſtatues & de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux. Suppoſons que ſans être jamais ſortis de-là, ils euſſent pourtant entendu parler des Dieux ; & que tout d'un coup la terre venant à s'ou-*

---

cure, qu'à des compoſés. Les atômes n'ont de propriétés naturelles que la grandeur, la peſanteur, & ce qui réſulte eſſenciellement de la figure, comme d'être rude ou poli.

vrir, ils quittaſſent leur ſéjour ténébreux pour venir demeurer avec nous. Que penſeroient-ils, en découvrant la terre, les mers, le ciel? En conſidérant l'étendue des nuées, la violence des vents? En jetant les yeux ſur le Soleil? En obſervant ſa grandeur, ſa beauté, l'effuſion de ſa lumière, qui éclaire tout? Et quand la nuit auroit obſcurci la terre, que diroient-ils en contemplant le ciel tout parſemé d'aſtres différens? En remarquant les variétés ſurprenantes de la Lune, ſon croiſſant, ſon décours? En obſervant enfin le lever & le coucher de tous ces aſtres, & la régularité inviolable de leurs mouvemens? Pouroient-ils douter qu'il n'y eût en effet des Dieux, & que ce ne fût là leur ouvrage?

Ainſi parle Ariſtote. Figurons-nous pareillement d'épaiſſes ténèbres, ſemblables à celles dont le mont Etna, par l'éruption de ſes flâmes, couvrit tellement ſes environs, que l'on fut deux jours, dit-on, ſans pouvoir ſe connoître, & que le troiſième jour le Soleil ayant reparu, on ſe croyoit reſſuſcité. Figurons-nous, dis-je, qu'au ſortir d'une éternelle nuit, il nous arrive de

voir la lumière pour la première fois: quelle impreſſion feroit ſur nous la vue du Ciel? Mais parce que nous le voyons journellement, nos eſprits n'en ſont plus frappés, & ne s'embarraſſent point de rechercher les principes de ce que nous avons toujours devant les yeux. Comme ſi c'étoit la nouveauté, plutôt que la grandeur des choſes, qui dût exciter notre curioſité.

Eſt-ce donc être homme, que d'attribuer, non à une cauſe intelligente, mais au haſard, les mouvemens du ciel ſi certains, le cours des aſtres ſi régulier, toutes choſes ſi bien liées enſemble, ſi bien proportionnées, & conduites avec tant de raiſon, que notre raiſon s'y perd elle-même? Quand nous voyons des machines qui ſe meuvent artificiellement, une ſphère, une horloge, & autres ſemblables; nous ne doutons pas que l'eſprit n'ait eu part à ce travail. Douterons-nous que le Monde ſoit dirigé, je ne dis pas ſimplement par une Intelligence, mais par une excellente, par une divine Intelligence, quand nous voyons le ciel ſe mouvoir avec une prodigieuſe vîteſſe,

& faire fuccéder annuellement l'une à l'autre les diverfes faifons, qui vivifient, qui confervent tout? Car enfin, il n'eft plus befoin ici de preuves recherchées: il n'y a qu'à examiner des yeux la beauté des chofes, dont nous rapportons l'établiffement à une Providence divine.

Regardons premièrement la terre, placée au milieu du Monde, folide, ronde, fe concentrant de toutes parts, revêtue de fleurs, d'herbes, d'arbres, de grains; le tout dans une incroyable quantité, diverfifié felon toutes fortes de goûts. Confidérons les fontaines toujours coulantes & fraîches, les eaux tranfparentes des rivières, la verdure de leurs bords, la profondeur des cavernes, l'âpreté des rochers, la hauteur des monts efcarpés; l'immenfe étendue des plaines. Dans les entrailles de la terre, fe trouvent des veines d'or & d'argent, du marbre fans fin. Pour les animaux, privés ou fauvages, de combien d'efpèces y en a-t-il? Quel eft le vol, le chant des oifeaux? Comment vivent les bêtes, & dans les champs, & dans les forêts? Que dirai-je des hommes, qui, comme chargés de cul-

tiver la terrre, ne souffrent pas que sa fertilité soit étouffée par les épines, ni que la férocité des bêtes en fasse un désert ; & qui par les maisons & les villes qu'ils ont soin de bâtir, embellissent les campagnes, les îles, les rivages ? Si l'on pouvoit réunir tous ces objets sous un coup d'euil, comme on le peut mentalement ; personne, à ce spectacle, ne douteroit s'il y a une Intelligence divine.

Mais que la mer est belle ! Qu'il y a de plaisir à en voir l'étendue ! Quelle multitude, quelle variété d'îles ! Que ses bords ont de charmes ! Combien elle renferme d'animaux ! Et que leurs espèces sont différentes ! Les uns enfoncés dans son sein, d'autres qui nagent sur les flots, d'autres qui tiennent par leurs écailles contre les rochers. Au reste elle baigne tellement la terre le long des rivages, que ces deux élémens paroissent n'en faire qu'un.

Plus haut que la mer immédiatement, c'est l'air, tantôt éclairé du jour, tantôt obscurci de la nuit. Raréfié, il gâgne la haute région : condensé, il devient nuage : & avec l'eau qu'il recœuil-

le, il fertilise la terre par des pluies. C'est son agitation, qui produit les vents. Il cause, suivant les diverses saisons, le chaud & le froid. Il soutient les oiseaux, quand ils volent. Attiré par la respiration, il nourrit & conserve les animaux.

Reste le Ciel, ou l'Ether, qui environne, qui renferme tout. C'est la région la plus éloignée de notre séjour; l'extrémité, la borne de l'Univers; la carrière, que les astres fournissent dans un ordre si merveilleux.

Parmi ces astres, le Soleil, dont la grandeur passe de beaucoup celle de la terre, roule autour de la terre même. Son lever & son coucher font le jour & la nuit. Deux fois par an, il va d'un Tropique à l'autre. Pendant qu'il se tient éloigné, la terre paroît comme serrée de tristesse : son retour semble lui ramener une joie, qu'elle partage avec le ciel.

La Lune, qui, comme les Mathématiciens le démontrent, est plus grande (3) que la moitié de la terre, roule

(3) On démontre que la Lune est 45 fois dans

dans le Zodiaque, auſſi-bien que le Soleil. Toute la lumière qu'elle communique à la terre, elle l'emprunte de lui ; & à meſure qu'elle s'en trouve plus ou moins éloignée, ſa lumière augmente ou diminue. Quand elle ſe rencontre ſous le Soleil, & vis-à-vis, il en perd l'éclat de ſes rayons : mais quand la terre s'interpoſe entre la Lune & le Soleil directement, la Lune elle-même s'éclipſe tout à coup.

A l'égard des autres Planètes, elles ſuivent auſſi le Zodiaque, ſe lèvent & ſe couchent de la même ſorte, tantôt marchent avec vîteſſe, tantôt avec lenteur, ſouvent même font des (4) pauſes. Point de ſpectacle plus étonnant, ni plus beau.

Il y a enſuite une prodigieuſe (5)

---

plus petite que la terre. Mais Plutarque, *de Plac. Philoſ.* II, 27, nous apprenant que les Stoïciens croyoient la Lune plus grande que la terre, dès-lors nous aurions tort d'imputer à Cicéron même, l'erreur de Balbus, qu'il fait parler conformément aux préjugés du Portique. Voyez auſſi Stobée, *Ecl. Phyſ.*

(4) Voyez page 47, Remarque 1.

(5) Les anciens réduiſoient le nombre des étoiles perceptibles à 1022, dont étoient 343

quantité d'étoiles fixes, qu'on a distinguées par les noms de certaines figures, qui nous étoient connues, & dont elles avoient la ressemblance.

Ici Balbus jetant les yeux (6) sur moi : Je vais, dit-il, me servir des vers

---

pour les douze signes du Zodiaque : 364 pour les vingt-deux constellations septentrionales : 315 pour les dix méridionales. On en a bien découvert d'autres, depuis que le Télescope a été inventé. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nombre des étoiles est innombrable. Voyez Gassendi. *Phys. sect. II, lib. 2, cap. 1.*

(6) Sur Cicéron, qui n'assistoit ici que comme simple auditeur. Balbus, pour ne citer que ce qui tendoit à son but, a déchiqueté tout le poëme d'Aratus. Ce ne sont plus que des lambeaux recousus avec la prose qu'il y mêle à tout moment. D'ailleurs tout y est plein de mots grecs, & d'étymologies que l'on peut voir dans le texte, mais dont je fais grâce ici à mes lecteurs. Je les renvoie au Cicéron de M. le Dauphin, *Tom. IX*, où ils trouveront ces Fragmens commentés par le Père OUDIN Jésuite. Car pourquoi me soumettre plus long-temps à la dure loi qu'il m'avoit imposée, de ne point le nommer ? On lui doit une partie des Remarques signées ANONYMUS, & ce ne sont pas celles qui font le moins d'honneur à mon édition.

que vous avez, étant tout jeune, traduits d'Aratus ; & qui, parce qu'ils sont latins, me plaisent si fort, que j'en sais un grande nombre par cœur.

Comme donc nous le voyons de nos yeux, sans que cela varie jamais en rien, *les autres* (7) *étoiles ont un cours rapide, & se meuvent les nuits & les jours avec le ciel.* Quiconque se plaît à étudier la constance de la Nature, jamais ne se lasse de les contempler. *On a nommé* Poles *les deux extrémités de l'axe sur lequel tourne le globe du monde.* Autour de notre Pole sont les deux Ourses, qui se voient durant toutes les nuits : la grande, avec ses étoiles fort brillantes : la petite, avec pareil nombre d'étoiles, rangées dans le même ordre que celles de la grande. *Quoique la grande soit la plus lumineuse, & qu'elle paroisse dès l'entrée de la nuit ; c'est pourtant sur la petite que les matelots de Phénicie se réglent dans les ténèbres, parce que le cercle qu'elle*

(7) *Les autres*, c'est-à-dire, les fixes. Aratus venoit de parler des errantes dans les vers précédens ; que Balbus ne rapporte pas.

décrit est d'une moindre étendue. Pour rendre l'aspect de ces étoiles plus merveilleux, *au milieu d'elles, semblable au cours sinueux d'une rivière, serpente un terrible Dragon, qui de tout côté fait des plis & des replis de son corps.* Il est beau d'un bout à l'autre; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la forme de sa tête, & l'ardeur qui étincelle dans ses yeux. *On lui voit non-seulement une étoile à la tête, mais une à chaque tempe, une à chaque euil, une au menton. Vous diriez qu'il tourne le cou, & qu'il panche la tête, pour regarder la queue de la grande Ourse.* Tant que la nuit dure, tout son corps paroît; *mais lorsqu'il descend sous l'horison, un peu de sa tête se cache subitement, au même degré qu'il s'étoit levé.* Près de cette tête, *se voit la figure d'un homme triste, accablé de lassitude, & s'appuyant sur les genoux. Une éclatante couronne paroît* au dos de cette figure. Vis-à-vis de sa tête, est le Serpentaire. *De ses deux mains il saisit un serpent, qui le saisit lui-même à la ceinture, & lui entoure tout le corps. Il se tient ferme pourtant, & foule aux pieds*

les yeux & le ventre du Scorpion. Après la grande Ourse, vient *son Gardien, que l'on appelle communément le Bouvier, parce qu'il chasse l'Ourse devant lui, comme si elle étoit attelée à un char. L'Arcture rayonne à la ceinture de ce Bouvier.* Il a sous les pieds *une belle Vierge, qui tient un épi brillant.* L'ordonnance de toutes ces figures nous marque une habileté divine. *Sous la tête de l'Ourse, vous découvrez les Gémeaux : proche son ventre, l'Ecrevisse : à ses pieds le grand Lion, dont le corps semble darder une flâme petillante. A la gauche des Gémeaux, le Cocher ne se fera voir qu'en partie. Il tourne fièrement la tête vers la grande Ourse. Il a sur l'épaule gauche une Chèvre fort brillante, mais dont les Chevreaux ne jettent qu'un petit feu* ;& sous les pieds *un gros Taureau*, donr la tête est semée de plusieurs étoiles. Céphée paroît les mains étendues *derrière la petite Ourse.* Devant lui, *Cassiopée, dont les étoiles ont peu de lueur. Auprès d'elle, la brillante Andromède qui se dérobe tristement à la vue de sa mère. Un Cheval étincelant touche de son ventre la tête d'Andromè-*

de ; & au milieu de ces deux figures, paroît une étoile qui les veut lier d'un nœud éternel. Là se montre le Bélier avec ses cornes recourbées. A ses côtés, *les Poissons, dont l'un, plus avancé que l'autre, se ressent plus du froid Aquilon.* Persée, *que le souffle de cet Aquilon n'épargne pas*, est dépeint aux pieds d'Andromède. *Les Pléiades, assez peu lumineuses, entourent le genou gauche de Persée. On remarque ensuite la Lyre posée légérement, & renversée, auprès d'un Oiseau qui déploie ses aîles.* Proche la tête du Cheval, est la main droite du Verseau, lequel se découvre après cela tout entier. Au-dessous, *le Capricorne, qui a son corps monstrueux dans le Zodiaque, & qui exhale de son robuste estomac un froid cuisant. Après l'avoir visité en hiver, le Soleil détourne son char.* On voit ensuite *le Scorpion, qui entraîne avec sa queue l'arc du Sagitaire. On voit l'Aigle, qui fait effort pour voler, & dont les plumes sont toutes brillantes.* Suit le Dauphin. *Après lui, Orion paroît tourné sur le côté.* Après Orion, *le grand Chien brûlant.* Ensuite, le Lièvre, *que sa course perpétuelle ne*

fatigue point. A la queue du grand Chien, le navire des Argonautes, sous lequel sont le Bélier, les Poissons, & l'Eridan. On voit ce fleuve serpenter, & se répandre au loin ; *& il y a pour arrêter ces poissons, de grands liens, qui les prennent à la queue. Proche celle du Scorpion, est l'Autel, contre lequel soufle le vent du midi.* Aux environs, se trouve le Centaure, *qui se hâte de cacher sous les bras du Scorpion ce qu'il a de cheval ; & qui, d'un air farouche, tenant à la main droite un gros animal, égorge cette victime à l'Autel. Plus bas, on voit l'Hydre s'avancer*, & occuper beaucoup d'espace, *portant sur le milieu de son corps une Coupe, & au bout de sa queue un Corbeau, qui s'efforce de la becqueter. Le petit Chien est sous les Gémeaux.*

Quel homme sensé peut croire, que des atômes, en voltigeant au gré du hasard, aient formé cet arrangement des astres, & un ciel de cette beauté ? Ou que des choses, qui ne pouvoient être faites sans esprit, disons plus, qui ne peuvent être comprises qu'avec beaucoup d'esprit, soient l'ouvrage d'une Nature stupide & aveugle ?

Mais notre admiration ne doit pas ſe borner aux objets, que j'ai dépeints juſqu'ici. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que le Monde ſoit d'une ſtabilité à l'épreuve des temps, cauſée par l'union la plus intime que l'on puiſſe imaginer, de toutes ſes parties. Toutes, de quelque endroit que ce ſoit, tendent également au centre. Une eſpèce de lien, qui entoure les élémens, les fait demeurer étroitement unis les uns avec les autres. Ce lien, c'eſt la Nature, qui répandue dans tout l'Univers, où ſon intelligence & ſa raiſon opèrent tout, attire les extrémités au milieu.

Si donc le Monde eſt rond, & que par conſéquent ſa circonférence étant la même de tous côtés, toutes ſes parties ſe tiennent mutuellement d'elles-mêmes ; il s'enſuit que les parties de la terre doivent auſſi ſe porter toutes à ſon centre, le plus bas lieu du globe, ſans que rien arrête une propenſion ſi grande. Par la même raiſon, quoique la mer ſoit plus élevée que la terre ; cependant, parce qu'elle a la même tendance, elle ſe concentre de toutes

parts,

parts, & jamais ne regorge. Il eſt vrai que l'air, qui eſt contigu, s'élève à cauſe de ſa légèreté; mais il ne laiſſe pas de ſe répandre par-tout; & ſi la Nature le fait monter au ciel, c'eſt afin qu'il y ſoit tempéré par une chaleur pure, qui le rend propre à vivifier les animaux. Pour ce qu'on appelle l'*Ether*, qui eſt la ſuprême région du ciel, il touche l'extrémité de l'air, mais conſerve toujours la pureté de ſon ardeur, ſans qu'il s'y mêle rien de groſſier.

Dans l'éther ſe meuvent les aſtres, dont les parties ſe concentrent pareillement, & qui perpétuent leur durée par leur forme même, par leur figure. Car ils ſont ronds, eſpèce de forme, à laquelle il me ſemble avoir déja obſervé que rien ne ſauroit nuire. Et comme ils ſont de feu, ils ſe nourriſſent (8)

---

(8) Balbus a dit la même choſe déja plus d'une fois. Il prétend que toutes les parties du Monde ſont la nourriture les unes des autres. Qui auroit cru qu'il y eût tant de philoſophie dans cette Ode d'Anacréon, ſi joliment rimée par M. de la Monnoye, dont le nom orneroit toutes mes pages, ſi je marquois

des vapeurs que le Soleil attire de la terre, de la mer, & des autres eaux. Mais ces vapeurs, quand elles ont nourri & restauré les astres & tout l'éther, sont renvoyées ici-bas pour être tout de nouveau attirées d'autres fois. Tellement qu'il ne s'en perd rien, ou qu'il y en a fort peu de consumé par le feu des astres, & par la flâme de l'éther.

De là nos Stoïciens tirent une conséquence, qui, dit-on, paroissoit douteuse à Panétius. Qu'enfin il devoit arriver que le monde entier ne fût plus que feu. Que toute l'eau étant consumée, ni la terre par conséquent n'auroit plus d'aliment, ni l'air n'auroit plus de quoi se former, puisque l'eau, dont il se forme, seroit alors toute épuisée. Qu'ainsi le feu resteroit seul; & que par ce

---

toutes les fois que j'ai profité de ses lumières?

Amis, tout boit, l'onde boit l'air,
La Lune le Soleil, le Soleil boit la mer,
La plante boit la terre, & la terre la pluie;
Enfin, soit en haut, soit en bas,
Tout boit, tout à boire convie;
Hé pourquoi, chers amis, ne boirois-je donc pas?

feu, qui eſt animé, qui eſt Dieu, le Monde ſeroit rétabli, & renaîtroit avec la même beauté.

Je ne veux point m'étendre trop ſur ce qui regarde les aſtres, & particulièrement les Planètes, dont les mouvemens, quoique très-diſſemblables, font un accord très-juſte. Saturne la plus élevée de toutes, refroidit : Mars, qui ſe trouve placé au milieu, eſt brûlant : Jupiter les partage, & modère leurs excès. Deux autres, qui ſont au-deſſous de Mars, obéiſſent au Soleil; le Soleil éclaire tout l'Univers; la Lune, qui emprunte de lui ſa clarté, influe ſur les générations, les facilite, en détermine le temps. Pas une de ces réflexions n'a été faite, j'en ſuis certain, par des gens qui ne ſont point frappés d'une telle combinaiſon, d'un tel aſſemblage, qui ne ſentent pas que la Nature ſe propoſe, dans ſes arrangemens, la conſervation de l'Univers.

Paſſons des choſes céleſtes aux terreſtres. Y a-t-il rien dans celles-ci, qui ne prouve l'intelligence de la Nature? Jugeons-en d'abord par les plantes. Elles ont des racines pour ſoute-

nir leurs tiges, & pour tirer de la terre un ſuc nourricier. Elles ſont revêtues de peau, ou d'écorce, pour ſe préſerver du chaud & du froid. La vigne ſe prend aux échalas avec ſes tendons, comme avec des mains, & ſe dreſſe comme feroient des animaux. On dit même qu'elle a horreur des choux, comme de quelque choſe de peſtilent; & que s'il y en a de plantés à ſes côtés, elle ne les touche par nul endroit.

Mais quelle variété d'animaux, tous bien pourvus de ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe conſerver ? Les uns revêtus de peau, d'autres couverts de poil, d'autres hériſſés de pointes, d'autres chargés de plumes, d'autres entourés d'écailles, d'autres armés de cornes, d'autres qui ont des aîles pour s'enfuir. La Nature leur a libéralement & abondamment procuré les alimens, qui leur étoient propres. Je pourois expliquer avec quel art, & avec quelle dextérité les parties de leurs corps ſont formées & arrangées, d'une manière qui leur donne la facilité de prendre ces alimens, & de les digérer. Car tout ce qui eſt dans l'intérieur de leurs corps,

eſt tellement conſtruit, tellement placé, qu'il n'y a rien de ſuperflu, rien qui ne ſoit néceſſaire pour leur conſerver la vie. D'ailleurs, la Nature leur a donné l'appétit & le ſentiment, afin que par l'un ils ſoient excités à prendre la nourriture qui leur convient, & que par l'autre ils diſcernent ce qui leur eſt mauvais, de ce qui leur eſt bon. Ils vont à la pâture, les uns en marchant, d'autres en rampant, d'autres en volant, d'autres en nageant. Les uns la prennent avec la gueule & avec les dents, d'autres la ſaiſiſſent avec leurs ſerres & avec leurs griffes, d'autres avec leur bec. Les uns la ſucent, d'autres la broutent, d'autres la dévorent, d'autres la mâchent. Il y en a d'une taille ſi baſſe, que leur bec peut bien prendre à terre leur nourriture : d'autres étant d'une taille plus haute, comme les oies, les cygnes, les grues, les chameaux, ont le cou long pour y pouvoir atteindre. L'éléphant, par cette raiſon, a une trompe ; ſans quoi, grand comme il eſt, il auroit eu peine à y arriver.

Ceux des animaux qui ont à ſe nour-

rir d'animaux d'une autre eſpèce, ont en partage, ou la force, ou la légèreté. Il y en a même, qui ſont capables de fineſſe, & de ruſe. Parmi les araignées, les unes tendent une manière de filet pour attraper ce qui ſe préſente : les autres ſont au guet, s'il faut ainſi dire, pour ſe jeter ſur leur proie, & l'avaler. La Pinne (9) s'entend avec la petite Squille, pour chercher enſemble leur vie. Elle

---

(9) Plutarque, dans le Traité, *Quels animaux ſont les plus aviſés, &c.* raconte la choſe ainſi. » Le Pinnothète (*la Squille*) eſt » un petit animal de la ſorte d'un cancre, » à ce que l'on dit, lequel vit & ſe tient » toujours avec la Pinne, qui eſt cette eſ» pèce de grande coquille que nous appe» lons nacre, & demeure toujours comme » un portier aſſis à l'ouverture de cette co» quille, laquelle il tient continuellement » entrebâillée & ouverte, juſqu'à ce qu'il » y voie entrer quelques petits poiſſons de » ceux qu'ils peuvent bien prendre : car » alors il entre au-dedans de la nacre, & » lui mord la chair ; elle incontinent ferme » ſa coquille, & lors eux deux enſemble » mangent leur proie enfermée dedans leur » fort. « *Verſion d'Amyot.*

a deux grandes écailles béantes; & quand de petits poissons y vont nager, avertie par la Squille, qui la mord, elle resserre ses écailles à l'instant. Quoique très-différentes, ces petites bêtes cherchent ainsi leur vie en commun, sans que l'on puisse dire si c'est une convention qu'elles font, ou si elles naissent conjointement l'une avec l'autre.

On a lieu de s'étonner aussi de ces bêtes aquatiques, qui, nées sur la terre, ne laissent pas de chercher l'eau, du moment qu'elles ont la force de se traîner. C'est ce qui se voit dans les crocodiles, dans les tortues de rivière, & dans une certaine espèce de serpens. Il nous arrive souvent de faire couver des œufs de canes par des poules, lesquelles, ainsi que de véritables mères, nourrissent d'abord les petits, qui en sont éclos: mais ces petits quand ils voient de l'eau, abandonnent celles qui les ont couvés; & malgré elles, ils courent à l'eau, comme à leur demeure naturelle. Tant est forte dans les animaux l'impression de la Nature, qui les porte à se conserver.

J'ai lu d'un oiseau nommé (1) *Platalée*, que pour se nourrir il vole après les plongeons, & lorsqu'ils sortent de la mer, leur pique & leur serre la tête, jusqu'à ce qu'ils lâchent leur proie, dont il s'empare. On dit aussi qu'il avale du coquillage en grande quantité, & qu'après l'avoir cuit par la chaleur de son estomac, il le rend, & choisit alors ce qu'il y a de bon à manger.

Une ruse, dit-on, familière aux grenouilles de mer, c'est de se couvrir de sable au bord de l'eau : elles viennent à remuer : les poissons y courent comme à un appât, & sont pris eux-mêmes.

Il y a entre le corbeau & le milan une espèce de guerre naturelle, qui fait que par-tout où l'un trouve les œufs de l'autre, il les casse.

---

(1) Il est nommé *Platea* dans Pline, X, 11, & πελεκᾶν dans Aristote, *Hist. Anim.* VIII, 15. Ce qui ne doit pas faire croire que ce soit le *Pélican*, qui, de la manière dont nos Peintres le représentent, est un oiseau imaginaire. Le savant P. Hardouin, dans son Commentaire sur Pline, d'où je tire cette remarque, dit que la Platalée ne nous est point connue,

Ariſtote, qui n'a preſque rien omis en ce genre, remarque une choſe bien digne d'admiration. Quand les grues paſſent la mer pour gâgner des pays plus chauds, elles forment la figure d'un triangle. Par l'angle de devant, elles fendent l'air qui leur réſiſte : aux deux côtés, elles battent des aîles, & cela leur ſert comme de rames, pour faciliter leur courſe : la baſe de leur triangle eſt aidée des vents, qu'elle a comme en poupe. Les grues qui ſont derrière, appuient leur cou & leur tête ſur celles qui les précèdent : mais celle qui les guide, ne pouvant avoir ce ſoulagement, parce qu'elle n'a pas de quoi s'appuyer, elle revient à la queue pour ſe repoſer. Une de celles qui ont pris du repos, la remplace ; & pendant tout le chemin qu'elles ont à faire, le même ordre s'obſerve.

Je conterois beaucoup de ſemblables particularités, ſi l'on ne jugeoit aſſez du reſte par celles-là. Mais voici des choſes plus connues. L'attention des bêtes à ſe conſerver, leur circonſpection en pâturant, leur manière de ſe gîter, tout cela eſt admirable. Les

chiens se purgent (2) par le haut ; les ibis d'Égypte par le bas : expérience, dont les Médecins ont eu l'esprit de profiter, il n'y a pas encore long-temps, puisque c'est seulement depuis peu de siècles. On sait que les panthères qui se prennent dans les pays barbares avec de la chair empoisonnée, n'ont qu'à user (3) d'un remède qu'elles connoissent, pour mettre leur vie à couvert : & que dans l'île de Crète le chèvres sauvages, quand elles sont percées de flèches envenimées, cherchent du dictame, dont elles n'ont pas si-tôt goûté, que les flèches leur tombent du corps. Un peu avant que de faonner, les bi-

(2) On sait assez que les chiens se font vomir en mangeant de l'herbe. Pour ce qui regarde l'ibis, les voyageurs nous apprennent que cet animal se seringue avec son bec rempli d'eau salée.

(3) Je dois, en ma langue sur-tout, n'être pas moins retenu que Balbus, qui n'a pas nommé le remède des panthères. Pline, VIII, 27, n'a pas eu ce scrupule. *Pantheras perfricatâ carne aconito barbari venantur. Occupat illico fauces earum angor... at fera hæc* excrementis hominis *sibi medetur, &c.*

ches se purgent (4) avec une petite herbe, qu'on appelle du séseli.

Quand on fait du mal aux bêtes, ou qu'elles en ont peur, nous les voyons toutes avoir recours à leurs armes naturelles; les taureaux à leurs cornes, les sangliers à leurs défenses, les lions à leurs dents: les unes prennent la fuite, d'autres se cachent: les sèches (5) vomissent leur noir, les torpilles (6) en-

(4) Aristote, *Hist. Animal.* IX, 5, dit que les biches se purgent avec du séseli après qu'elles ont faonné, au-lieu que Cicéron les fait purger auparavant. Pline, VIII, 32, & XXV, 8, les fait purger avant & après. Ont-elles des Médecins, dont l'un dise blanc, l'autre noir?

(5) Plutarque, dans le Traité que je viens de citer un peu plus haut, explique ceci. *La Sèche*, dit-il, *ayant auprès du cou une grosse vessie, pleine d'une humeur noire, laquelle pour cette cause on nomme encre; quand elle se sent surprise en un filet, elle jette son encre dehors, afin que noircissant la mer à l'entour d'elle, & se couvrant d'une obscurité ténébreuse, elle se puisse sauver & échaper de la vûe de celui qui la chasse, en quoi elle imite les Dieux d'Homère, &c.*

(6) *La Torpille*, dit encore Plutarque dans la Version d'Amyot, *non-seulement endort &*

gourdissent : il y en a même plusieurs, qui, par de puantes exhalaisons, obligent les chasseurs à se retirer.

Mais afin que la beauté du Monde fût éternelle, la Providence des Dieux s'est appliquée soigneusement à perpétuer les différentes espèces de plantes & d'animaux. Pour cela, tous les individus ont dans eux-mêmes une si féconde semence, que d'un seul il s'en forme plusieurs. Cette semence, pour ce qui est des plantes, est renfermée dans le cœur de leurs fruits : mais si abondamment, que les hommes ont de quoi s'en nourrir, & de quoi replanter toujours.

A l'égard des animaux, ne voit-on pas avec quel art il a été pourvu à la propagation de leurs espèces ? La nature a ordonné qu'il y en ait de mâles & de femelles. Ils sont parfaitement conformés pour la génération, & ont

---

rend sans sentiment les membres qui la touchent; mais aussi à travers des filets de la seinne, elle transmet une pesanteur endormie & amortie aux mains de ceux qui la remuent, c'est-à-dire, *qui remuent la seinne*, pour ôter l'équivoque. Pline, XXXII, 1, confirme la même chose, aussi-bien que les autres Naturalistes.

un desir merveilleux de s'accoupler. Quand la semence a été reçue dans la matrice, elle attire presque toute la nourriture à elle. C'est de quoi elle forme l'animal (7) déja commencé. Aussitôt qu'il est dehors, si c'est un animal qui se nourrisse de lait, presque tous les alimens de sa mère se convertissent en lait : & sans instruction, par le seul instinct de la Nature, l'animal qui vient de naître, va chercher les mammelles de sa mère, & se rassasie du lait qu'il y trouve. Une chose qui fait bien voir qu'il n'y a rien là de fortuit, mais que ce sont les ouvrages d'une Nature prévoyante & habile, c'est que les femelles, qui, comme les truies & les chiennes, font d'une portée beaucoup de petits, ont beaucoup de mammelles ; au lieu que celles-là en ont peu, qui font peu de petits à la fois.

Avec quelle tendresse les bêtes s'attachent-elles à conserver & à élever leurs petits, jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes se défendre ? On dit, à la vérité, que les poissons, quand leurs

---

(7) L'animal tout formé n'est par conséquent que le germe développé.

œufs ſont faits, les abandonnent; mais l'eau ſoutient aiſément ces œufs, & ils n'ont point de peine à éclore. On dit auſſi que les tortues & les crocodiles ne font que couvrir de terre leurs œufs, & après cela ſe retirent : de ſorte que leurs petits naiſſent & s'élèvent d'eux-mêmes ſans aide. Mais les poules & les autres oiſeaux, quand ils veulent pondre, cherchent un lieu tranquille, où ils préparent le nid le plus mollet qu'ils peuvent, afin de conſerver leurs œufs plus commodément. Leurs petits ſont-ils éclos? Ils les défendent du froid, en les échauffant ſous leurs aîles; & du chaud, en ſe mettant devant le Soleil. Quand ces petits commencent un peu à voler, leurs mères alors les accompagnent, les dirigent; & c'eſt à quoi elles bornent leurs ſoins. L'induſtrie des hommes eſt auſſi un des moyens, qui font ſubſiſter certaines bêtes, & certaines plantes. Car il y en a beaucoup, & des unes & des autres, qui périroient ſans ce ſecours.

Les hommes, pour ce qu'il leur faut à eux, trouvent diverſes facilités, ſuivant les divers pays. Le Nil arroſe l'É-

gypte, & après l'avoir couverte & inondée pendant tout l'été, il se retire, laissant les champs amollis, & comme engraissés pour les semailles. L'Euphrate fertilise la Mésopotamie, où chaque année il transporte (8) de nouvelles terres. L'Inde, qui de tous les fleuves est le plus grand, non-seulement amende & laboure en quelque façon les campagnes, mais les ensemence aussi; car il charrie, dit-on, quantité de grains. Je pourois citer plusieurs autres contrées, remarquables par quelque chose de singulier; plusieurs campagnes, qui sont chacune en son genre, d'une prodigieuse fertilité.

Mais quelle plus grande bonté de la Nature, que de nous fournir tant d'alimens, si variés, si délicieux; & de nous les fournir en différentes saisons, afin qu'ils nous plaisent toujours, & par la nouveauté, & par l'abondance? Quelle grâce ne fait-elle pas d'envoyer (9) les Etésies? vents qui vien-

(8) Par la quantité de limon qu'il charrie, & qu'il laisse dans ce pays-là.

(9) Vents qui régulièrement chaque année se lèvent deux jours après que le Soleil est

nent si à propos, & qui accommodent si fort les hommes, les bêtes, les plantes mêmes : vents qui abattent les grandes chaleurs, & qui rendent la navigation plus sûre & plus prompte.

Dans une matière si abondante, j'ai bien des choses à supprimer. Car le moyen que j'entre dans quelque détail touchant l'utilité des rivières, le flux & le reflux de la mer, les montagnes revêtues d'herbes & de forêts, les salines éloignées des côtes maritimes, les terres fécondes en remèdes excellens, une infinité d'arts nécessaires à la vie ? N'oublions point la vicissitude du jour & de la nuit ; elle fait la santé des animaux, en leur donnant un temps pour agir, & un temps pour se reposer.

Ainsi, de quelque côté que l'on examine l'Univers, concluons que tout y est admirablement gouverné par une Providence divine, qui veille au salut & à la conservation de tous les êtres.

---

entré au signe du Lion, & ils règnent quarante jours de suite. Tous les soirs ils se calment, pour ne reparoître qu'avec l'aurore. On les appelle sur mer, *les Dormeurs.*

QUATRIÈME

QUATRIÈME PARTIE,

Où l'on fait voir que la Providence des Dieux prend ſoin des hommes.

Si l'on demande pour qui le Monde a été fait, dirons-nous que ce ſoit pour les arbres, & pour les herbes, qui, ſans avoir de ſentiment, ne laiſſent pas d'être au nombre des choſes, que la Nature fait ſubſiſter? Cela paroît abſurde. Pour les bêtes? Il n'eſt pas plus probable que les Dieux aient pris tant de peine pour des brutes muettes, & ſans entendement. Pour qui donc? Sans doute, pour les animaux raiſonnables: c'eſt-à-dire, pour les Dieux & pour les hommes, qui certainement ſont les plus parfaits de tous les êtres, puiſque rien n'égale la raiſon. Il eſt donc à croire que le Monde, avec tout ce qu'il contient, a été fait pour les Dieux & pour les hommes. Mais on comprendra encore mieux, que les hommes y ont beaucoup de part, quand on verra de quelle for-

me, de quelle perfection eſt la ſtructure du corps humain.

Pour vivre il faut trois choſes à l'animal : manger, boire, reſpirer. Or la bouche eſt très-propre à toutes ces opérations. Elle attire par le moyen des narines encore une plus grande quantité d'air. Les dents y ſont arrangées pour mâcher, amenuiſer, & broyer l'aliment. Celles de devant, qui ſont aiguës, le mettent en morceaux; les mâchelières, qui ſont celles du fond, le triturent; à quoi la langue, ce ſemble, leur eſt auſſi de quelque ſecours.

Aux racines de la langue tient l'éſophage, où tombe d'abord ce qui eſt avalé. Il touche de part & d'autre les amygdales, & ſe termine à l'extrémité intérieure du palais. Quand les mouvemens de la langue ont fait paſſer l'aliment juſque dans ce canal, il le fait deſcendre plus bas : & pendant que l'aliment deſcend, les parties de l'éſophage qui ſont au-deſſous, s'élargiſſent; celles qui ſont au-deſſus, ſe reſſerrent.

Un autre canal, que les Médecins appellent *trachée artère*, s'étend aux

poumons, pour servir à l'entrée & à la sortie de l'air que l'on respire. Et comme il a son orifice joignant les racines de la langue, un peu au-dessus de l'endroit où est attaché l'ésophage, il a fallu que cet orifice fût muni d'une espèce (1) de couvercle ; de peur que s'il venoit à y tomber de l'aliment qu'on avale, le passage de la respiration ne fût bouché.

Comme l'estomac, placé sous l'ésophage, reçoit le boire & le manger : aussi les poumons & le cœur attirent-ils l'air de dehors. C'est une admirable structure que celle de l'estomac. Il est presque tout nerveux ; plusieurs membranes le composent ; & les fibres qui en font le tissu, vont en tournoyant. Il retient, pour donner lieu à la digestion, ce qu'il reçoit de solide & de liquide. Il se resserre & se dilate selon le besoin. Il rassemble les alimens, il les mêle & les confond, afin que tout étant cuit sans peine & digéré par sa chaleur, qui est grande, & par la vertu des esprits animaux, la distribu-

(1) Nous l'appelons *la languette.*

tion s'en faſſe dans le reſte du corps. Quant aux poumons, leur ſubſtance rare, molle, fort ſemblable à celle des éponges, les rend très-propres à la reſpiration. Ils ſe reſſerrent pour rejeter l'air qu'ils ont attiré, & alternativement ils ſe dilatent pour en attirer de nouveau, afin que l'air, qui eſt un des principaux alimens de l'animal, ſoit toujours frais.

Le ſuc nourricier étant ſéparé du reſte de l'aliment, paſſe des inteſtins & du ventricule au foie par des conduits, qui aboutiſſent du méſentère *aux portes* du foie. C'eſt ainſi qu'on appelle les vaiſſeaux, qui ſont à l'entrée de ce viſcère. De-là il y a d'autres conduits, par où la nourriture, au ſortir du foie, eſt portée ailleurs. Quand la bile & les humeurs qui coulent des reins, ont été ſéparées de cette nourriture, le reſte ſe tourne en ſang, & vient ſe rendre à ces mêmes vaiſſeaux de l'entrée du foie, d'où partent tous les conduits de ce viſcère, deſtinés à porter le chyle dans la veine appelée *cave*. Là ſe réunit le chyle, qui, tout formé, paſſe au cœur; & du cœur ſe

diſtribue par quantité de veines dans tout le reſte du corps. Quoiqu'il fût aiſé d'expliquer comment les parties groſſières des alimens ſont pouſſées dehors par le mouvement des inteſtins qui ſe dilatent, & ſe reſſerrent : cependant, pour ne rien dire qui bleſſe l'oreille, il faut s'abſtenir d'en parler.

Expliquons plutôt cette autre merveille de la Nature. L'air, qui s'inſinue dans les poumons, acquiert de la chaleur, & par celui qui s'y trouve déja, & par le battement des poumons. Une partie de cet air eſt rejetée dehors, une partie eſt reçue dans l'endroit nommé *le ventricule du cœur*. Un autre ventricule tout ſemblable, & qui joint celui-là, reçoit le ſang qui coule du foie par la veine cave. Ainſi de ces deux ventricules, l'un communique le ſang aux extrémités par les veines ; l'autre communique les eſprits par les artères. Et il y a tant d'artères, tant de veines tellement mêlangées, qu'il eſt aiſé d'y remarquer un art divin.

Parlerai-je des os, qui ſervent de baſe au corps, & dont les jointures ſont admirablement conçues, ſoit pour

l'affermir, soit pour terminer ses divers membres, soit pour se prêter à ses mouvemens, & à tout ce qu'il doit faire ? Dirai-je comment les nerfs s'entrelacent avec les autres parties du corps, & comment au sortir du cœur, d'où ils tirent leur origine, ainsi que les veines & les artères, les uns & les autres se distribuent de tous côtés ?

A ce détail, qui prouve l'habileté de la Nature & l'attention de sa Providence, ajoutons encore plusieurs réflexions, par où l'on voie combien (2) Dieu nous a privilégiés. Et d'abord considérons qu'il nous a faits d'une taille haute & droite, afin qu'en regardant le Ciel nous pûssions nous élever à la connoissance des Dieux. Car nous ne sommes point ici-bas pour habiter simplement la terre, mais nous

(2) Il est très-rare dans cet ouvrage que le mot *Dieu* s'y trouve au singulier dans un sens absolu. Pour l'ordinaire il y est dans un sens relatif, & distributif : auquel cas il faut dire en françois, *le Dieu, un Dieu.* C'est une différence que de célèbres Traducteurs ne marquent pas toujours, en nous donnant les ouvrages des Anciens.

y sommes pour contempler le Ciel & les astres, spectacle qui n'appartient à nulle autre espèce d'animaux.

Nos sens, par qui les objets extérieurs viennent à la connoissance de l'âme, sont d'une structure qui répond merveilleusement à leur destination; & ils ont leur siège dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit aux oreilles, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son, qui monte naturellement. Les narines devoient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi; & il les falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire & du manger. Le goût, qui nous doit faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la Nature donne passage au solide & au liquide. Pour le tact, il est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être atta-

qués du froid, ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux, ni sous le nez du maître, les égoûts d'une maison : de même, la Nature a éloigné de nos sens ce qu'il y a de semblable à cela dans le corps humain.

Mais quel autre ouvrier que la Nature, dont l'adresse est incomparable, pouroit avoir si artistement formé nos sens? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces, transparentes au-devant, afin que l'on puisse voir à travers : fermes dans leur tissure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a faits glissans & mobiles, pour leur donner le moyen d'éviter ce qui pouroit les offenser, & de porter aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où se réunit ce qui fait la force de la vision, est si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui seroit capable de lui faire mal. Les paupières, qui sont les couvertures des yeux, ont une surface polie & douce pour ne point les blesser. Soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont faites

faites pour s'y prêter, & l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un instant. Elles sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une palissade de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendroit attaquer les yeux, quand ils sont ouverts; & à les envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement, quand le sommeil les ferme, & nous les rend inutiles. Nos yeux ont, de plus, l'avantage d'être cachés, & défendus par des éminences. Car d'un côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête & du front, ils ont le haut des sourcils; & de l'autre, pour se garantir par le bas, ils ont les joues, qui avancent un peu. Le nez est placé entre les deux, comme un mur de séparation.

Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours besoin, même en dormant. Si quelque son la frappe alors, nous en sommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étoient droits & unis, quelque chose ne s'y glissât. La Nature a eu même la précaution d'y former une humeur visqueuse, afin que si de petites bêtes

tâchoient de s'y jeter, elles y fussent prises, comme à de la glu. Les oreilles (par ce mot on entend la partie qui déborde) ont été faites pour mettre l'ouïe à couvert, & pour empêcher que les sons ne se dissipent, & ne se perdent, avant que de la frapper. Elles ont l'entrée dure comme de la corne, & sont d'une figure sinueuse, parce que des corps de cette sorte renvoient le son, & le rendent plus fort. Aussi voyons-nous que ce qui fait résonner les lyres, est d'écaille, ou de corne; & que la voix retentit mieux dans les endroits renfermés, où il y a plusieurs détours.

Les narines, à cause du besoin continuel que nous en avons, ne sont jamais bouchées. Elles ont l'entrée fort étroite, de peur qu'il ne s'y glisse quelque chose de nuisible; & il y a toujours une humidité, qui sert à empêcher qu'il n'y séjourne de la poussière, ou d'autres corps étrangers. Le goût ayant la bouche pour clôture, c'est précisément ce qu'il lui falloit, & par rapport à l'usage que nous en faisons, & part rapport à sa propre conservation.

Tous nos sens, au reste, sont bien

plus exquis que ceux de la bête. Car nos yeux découvrent ce qui lui échappe, dans les arts dont ils sont juges, dans la Peinture, dans la Sculpture, dans le geste même, dans tous les mouvemens du corps. Ils connoissent la beauté, la justesse, les proportions des couleurs & des figures. Que dis-je? Ils démêlent même les vices, & les vertus; si l'on est irrité, ou favorablement disposé; joyeux, ou triste; brave, ou lâche; hardi, ou timide. Le jugement de l'oreille n'est pas moins admirable, pour ce qui regarde le chant & les instrumens. Elle distingue les tons, les mesures, les pauses, les diverses sortes de voix, les claires, les sourdes, les douces, les aigres, les basses, les hautes, les flexibles, les rudes; & il n'y a que l'oreille de l'homme, qui en juge. L'odorat, le goût, & le toucher ont aussi leur manière de juger. On a même inventé plus d'art que je ne voudrois, pour jouir de ces sens, & pour les flatter. Car vous savez à quel excès on a porté la composition des parfums, l'assaisonnement des viandes, toutes les délicatesses du corps.

Quand je viens ensuite à considérer l'âme même, l'esprit de l'homme, sa raison, sa prudence, son discernement : je trouve qu'il faut n'avoir point ces facultés, pour ne pas comprendre que ce sont les ouvrages d'une Providence divine. Hé que n'ai-je votre éloquence, Cotta ! De quelle manière vous traiteriez un si beau sujet ! Vous feriez voir l'étendue de notre intelligence ; comment nous savons réunir nos idées, & lier celles qui suivent avec celles qui précèdent ; établir des principes, tirer des conséquences, définir tout, le réduire à une exacte précision, & nous assûrer par-là si nous sommes parvenus à une science véritable, qui est le comble de la perfection, même dans un Dieu.

Quelle prérogative, quoique vos Académiciens la dépriment, & même la refusent à l'homme, de connoître parfaitement les objets extérieurs par la perception des sens, jointe à l'application de l'esprit ? On voit par ce moyen quels sont les rapports d'une chose avec l'autre, & là-dessus on invente les arts nécessaires, soit pour la vie, soit pour l'agrément.

Que l'Éloquence eſt belle ! Qu'elle eſt divine, cette maîtreſſe de l'Univers, ainſi que vous l'appelez parmi vous ! Elle nous fait apprendre ce que nous ignorons, & nous rend capables d'enſeigner ce que nous ſavons. Par elle nous exhortons, par elle nous perſuadons, par elle nous conſolons les affligés, par elle nous relevons le courage abattu, par elle nous humilions l'audace, par elle nous réprimons les paſſions, les emportemens. C'eſt elle qui nous a impoſé des lois, qui a formé les liens de la ſociété civile, qui a fait quitter aux hommes leur vie ſauvage & farouche.

Auſſi ne croiroit-on pas, à moins que d'y prendre bien garde, tout ce qu'il en a coûté à la Nature pour nous donner la parole. Car il y a premièrement, depuis les poumons juſqu'au fond de la bouche, une artère, par où ſe tranſmet la voix, dont le principe eſt (3) dans notre eſprit. Après, dans la bouche ſe trouve la langue, terminée

(3) Car la parole n'eſt proprement que la penſée rendue ſenſible par des ſons.

par les dents. Elle fléchit, elle règle la voix, qui ne lui vient que confusément proférée. En la poussant cette voix contre les dents, & contre d'autres parties de la bouche, elle articule, elle rend les sons distincts. Ce qui fait que les Stoïciens comparent la langue à l'archet, les dents aux cordes, & les narines au corps de l'instrument.

Mais nos mains de quelle commodité ne sont-elles pas, & de quelle utilité dans les arts ? les doigts s'allongent, ou se plient sans la moindre difficulté, tant leurs jointures sont flexibles. Avec leur secours, les mains usent du pinceau, & du ciseau; elles jouent de la lyre, de la flûte; voilà pour l'agréable. Pour le nécessaire, elles cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes, des habits, travaillent en cuivre, en fer. L'esprit invente; les sens examinent; la main exécute. Tellement que si nous sommes logés, si nous sommes vêtus, & à couvert, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est aux mains que nous les devons.

Par notre travail, c'est-à-dire par

nos mains, nous savons multiplier & varier nos alimens. Car beaucoup de fruits, ou qui se consomment d'abord, ou qui se doivent garder, ne viendroient point sans culture. D'ailleurs, pour manger des animaux terrestres, des aquatiques, & des volatiles, nous en avons partie à prendre, partie à nourrir. Pour nos voitures, nous domptons les quadrupèdes, dont la force & la vîtesse suppléent à notre foiblesse & à notre lenteur. Nous faisons porter des charges aux uns, le joug à d'autres. Nous faisons servir à nos usages la sagacité de l'éléphant, & l'odorat du chien. Le fer, sans quoi l'on ne peut cultiver les champs, nous allons le prendre dans les entrailles de la terre. Les veines de cuivre, d'argent, & d'or, quoique très-cachées, nous les trouvons, & nous les employons à nos besoins, ou à des ornemens. Nous avons des arbres, ou qui ont été plantés à dessein, ou qui sont venus d'eux-mêmes, & nous les coupons; tant pour faire du feu, nous chauffer, & cuire nos viandes, que pour bâtir, & nous mettre à l'abri du chaud, & du

froid. C'eſt auſſi de quoi conſtruire des vaiſſeaux, qui de toutes parts nous apportent toutes les commodités de la vie. Nous ſommes les ſeuls animaux, qui entendons la Navigation, & qui par-là nous ſoumettons ce que la Nature a fait de plus violent, la mer & les vents. Ainſi nous tirons de la mer une infinité de choſes utiles. Pour celles que la terre produit, nous en ſommes abſolument les maîtres. Nous jouiſſons des plaines, des montagnes : les rivières, les lacs ſont à nous : c'eſt nous qui ſemons les blés, qui plantons les arbres : nous fertiliſons les terres en les arroſant par des canaux : nous arrêtons les fleuves, nous les redreſſons, nous les détournons. En un mot, nos mains tâchent de faire dans la Nature, pour ainſi dire, une autre Nature.

Mais quoi ? l'eſprit humain n'a-t-il pas même pénétré dans le Ciel ? De tous les animaux il n'y a que l'homme, qui ait obſervé le cours des aſtres, leur lever, leur coucher; qui ait déterminé l'eſpace du jour, du mois, de l'année; qui ait prévu les éclipſes du Soleil, & celles de la Lune; qui les

ait prédites à jamais, marquant leur grandeur, leur durée, leur temps précis. Et c'est dans ces réflexions que l'esprit humain a puisé la connoissance des Dieux : connoissance, qui produit la piété, la justice, toutes les vertus, d'où résulte une heureuse vie, semblable à celle des Dieux; puisque dès-lors nous les égalons, à l'immortalité près, dont nous n'avons nul besoin pour bien vivre.

Par tout ce que je viens d'exposer, je crois avoir suffisamment prouvé la supériorité de l'homme sur le reste des animaux. Concluons que ni la conformation de son corps, ni les qualités de son esprit, ne peuvent être l'effet du hasard. Pour finir, car il est temps, je n'ai plus qu'à montrer que tout ce qui nous est utile dans ce monde-ci, a été fait exprès pour nous.

Premièrement, le monde a été fait pour les Dieux & pour les hommes. Tout ce qu'il contient, a été préparé, a été imaginé pour notre utilité particulière. Il est la maison commune, ou la cité des Dieux & des hommes, puisque ce sont les seuls êtres raisonnables, les seuls qui connoissent la justice, &

qui aient une loi. Ainſi, comme les villes d'Athènes & de Sparte ont été bâties pour les Athéniens & pour les Spartiates; & que tout ce qu'elles renferment, eſt cenſé appartenir à ces peuples; de même on doit juger que tout ce qui eſt dans le monde, eſt aux Dieux & aux hommes.

Le Soleil, la Lune, tous les aſtres, outre qu'ils ſont partie de ce qui conſtitue l'Univers, ſervent auſſi de ſpectacle aux mortels : ſpectacle raviſſant, dont on ne ſe raſſaſie point, le plus digne de nous occuper, & d'exercer notre pénétration. En meſurant le cours des aſtres, nous avons obſervé les différentes ſaiſons, leur durée, leur viciſſitude; & puiſque tout cela n'eſt connu que des hommes ſeuls, on a ſujet de croire qu'il a été fait pour l'amour d'eux.

Que la terre produiſe toute ſorte de grains & de légumes, eſt-ce pour les hommes, ou pour les brutes? Celles-ci ne touchent pas même aux fruits de la vigne & de l'olivier, qui viennent en ſi grande quantité, & d'un goût ſi exquis. Elles ne ſavent, ni ſemer, ni cultiver, ni faire à temps la récolte,

ni ferrer & garder les fruits : il n'y a que l'homme qui prenne ces foins, & qui en profite. Ainfi, de même que les lyres & les flûtes font faites pour ceux qui s'en peuvent fervir, les fruits de la terre font uniquement deftinés à ceux qui en ufent. Et fi quelques bêtes en dérobent un peu, il ne s'enfuit pas que la terre les ait produits à leur intention. Quand les hommes font provifion de froment, c'eft pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs familles ; & non en faveur des rats, ou des fourmis. Auffi les bêtes n'en jouïffent-elles qu'à la dérobée, comme j'ai dit : mais les maîtres, publiquement & librement. C'eft donc pour nous que la Nature prétend travailler.

Une fi grande abondance, une fi grande variété de fruits, qui réjouïffent non-feulement le goût, mais encore l'odorat & la vue, feroient-elles pour d'autres que pour nous ? Hé comment les bêtes auroient-elles part au motif, qui a fait produire les fruits de la terre, puifqu'elles ont été produites elles-mêmes pour les hommes ? En effet, fi les brebis ne portoient une

laine, qui préparée & tissue sert à nous vêtir, de quelle utilité seroient-elles, n'étant capables de rien sans le secours de l'homme, pas même de pourvoir à leurs alimens? Que signifient dans le chien tant de fidélité, l'art de flatter amoureusement son maître, une si grande haine pour les étrangers, tant de sentiment pour quêter le gibier, tant de vivacité à le poursuivre : que signifient, dis-je, toutes ces qualités du chien, si ce n'est qu'il est né pour le service de l'homme?

Parlerai-je des bœufs? On voit bien à la forme de leur dos, que leur affaire n'est pas de porter des charges; mais leur cou est naturellement fait pour le joug, comme leurs fortes & larges épaules pour tirer la charrue. Dans le siècle d'or, ainsi que parlent les Poètes, le service que ces animaux rendoient au laboureur en lui fendant les guérets, étoit censé si important, que c'eût été alors un crime de les tuer pour les manger.

Mais bien-tôt s'éleva cette race brutale,
Qui forgea la première une lame fatale,
Et qui pour se nourrir cherchant un mets nouveau,
Égorgea sans pitié le docile taureau.

Je ferois trop long, si je m'arrêtois ici aux propriétés des ânes & des mulets, pour montrer qu'ils sont certainement destinés à nos usages. Et le cochon, à quoi est-il bon qu'à manger? Il n'a une âme, dit Chrysippe, qu'en guise de sel, pour l'empêcher de pourrir. Au reste, comme il étoit propre à la nourriture des hommes, la Nature n'a point fait d'animal plus fécond que celui-là. Quelle multitude d'oiseaux & de poissons, qui tombent dans les pièges que nous savons leur tendre, & qui flattent si délicieusement le goût, que l'on seroit tenté quelquefois de croire notre Providence, Épicurienne? Il y a certains oiseaux que nous croyons faits pour prédire l'avenir, les uns par leur chant, les autres par leur vol.

Quant aux grosses bêtes sauvages, nous les prenons à la chasse; soit pour les manger; soit pour nous occuper à un exercice, qui est l'image de la guerre; soit pour nous servir de celles qu'on peut dompter & instruire, comme les éléphans; soit pour y trouver des remèdes à nos maladies, & à nos plaies, comme il s'en trouve dans certaines

plantes, dont, à force d'expériences, on a connu les vertus.

Repréſentez-vous enfin toute la terre, comme ſi vous l'aviez devant les yeux. Que découvrirez-vous? De vaſtes campagnes fertiles en grains; des montagnes revêtues d'épaiſſes forêts; des pâturages immenſes pour les beſtiaux. Repréſentez-vous toutes les mers. Vous les verrez couvertes de navires, qui fendent les flots avec une incroyable vîteſſe. Et non contens de regarder la face de la terre, voyez juſque dans la profondeur de ſes entrailles une infinité de choſes utiles, qui, faites pour l'homme, ne ſont découvertes que par l'homme ſeul.

Une autre preuve, & des plus fortes, ſelon moi, pour faire ſentir que la Providence des Dieux prend ſoin de nous, c'eſt la Divination. Preuve, que tous les deux, peut-être, vous attaquerez: vous, Cotta, parce que Carnéade s'élevoit volontiers contre les Stoïciens; vous, Velléius, parce qu'il n'eſt rien dont Épicure ſe moque tant que des pronoſtics. Quoi qu'il en ſoit, la vérité de la Divination ſe fait connoître dans pluſieurs lieux, dans pluſieurs ren-

contres, dans les affaires particulières, encore plus dans les publiques. On reçoit plusieurs avertissemens par les Aruspices, par les Augures, par les oracles, par les vaticinations, par les songes, par les prodiges : & souvent il est arrivé, grâce aux lumières venues par cette voie, que les événemens ont été heureux, & qu'on a repoussé d'éminens périls. Appelez donc la Divination une manière de transport, ou un art, ou une faculté naturelle ; toujours est-il sûr qu'elle se trouve parmi les hommes ; & que dans quiconque elle se trouve, c'est un don des Dieux.

Que si ces preuves, en les prenant chacune séparément, font peu d'impression sur votre esprit : du moins, quand vous remarquez comme elles sont liées toutes ensemble, vous en devez être touché.

Au reste, la Providence des Dieux, n'embrasse pas le genre-humain dans son universalité seulement, elle veille sur chaque particulier. Une gradation vous rendra ceci sensible, en vous conduisant de l'universalité à un moindre nombre, & d'un moindre nombre aux particuliers,

Car si les raisons que j'ai touchées, prouvent que les Dieux prennent soin de tous les hommes, dans quelque pays, dans quelque endroit que ce soit, hors de notre continent; ils prennent soin aussi de ceux qui habitent la même terre que nous, du Levant jusqu'au Couchant. Et s'ils veillent sur ceux qui habitent cette espèce de grande île que nous appelons le globe de la terre, pareillement ils veillent sur ceux qui occupent les parties de cette île, l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Ils chérissent donc les parties de ces parties, comme Rome, Athènes, Sparte, Rhodes; & ils chérissent les particuliers de ces villes, séparés de la totalité.

Dans la guerre de Pyrrhus, ils marquèrent un amour singulier à Curius, à Fabricius, à Coruncanius : dans la première guerre Punique, à Calatinus, à Duillius, à Métellus, à Lutatius : dans la seconde, à Fabius, à Marcellus, à l'Africain : ensuite, à Paul-Émile, à Gracchus, à Caton : & du temps de nos pères, à Scipion, à Lélius. Combien Rome & la Grèce ont-elles porté d'autres grands hommes, dont il est croyable que pas un n'a été tel sans l'aide

l'aide d'un Dieu ? Ce qui fait que les Poètes, Homère sur-tout, ne manquent point d'associer à leurs principaux héros, comme Ulysse, Diomède, Agamemnon, Achille, de certains Dieux, qui sont les compagnons de leurs aventures, & de leurs dangers.

On voit aussi par les fréquentes apparitions des Dieux, telles que j'en ai raconté ci-dessus, qu'ils étendent leur Providence, & sur les villes, & sur les particuliers. On le voit par les pressentimens qui nous viennent de leur part; ou en songe, ou quand nous veillons. Outre que l'avenir se manifeste souvent à nous par les entrailles des victimes, par les présages, & de plusieurs autres manières, qui ont été long-temps observées avec tant d'exactitude, qu'il s'en est fait un art de deviner. Jamais grand homme ne fut sans quelque inspiration divine.

Si l'orage gâte les blés, ou les vignes de quelque particulier, ou qu'un accident lui ôte de ses commodités, il ne faut pas dire pour cela, qu'un Dieu le haïsse, ou le néglige. Les Dieux prennent soin des grandes choses, ils

ne s'embarraſſent (4) pas des petites. D'ailleurs, tout proſpère toujours aux grands hommes : & nos Stoïciens, après Socrate le Prince des Philoſophes, ont aſſez parlé des avantages, & des reſſources infinies, qui ſe trouvent dans la vertu.

Voilà, à peu près, ce qui ſe préſentoit à mon eſprit ſur la nature des Dieux, & ce que j'en ai cru devoir avancer. Pour vous, Cotta, ſi vous me croyez, défendez la même cauſe. Souvenez-vous que vous tenez dans Rome le premier rang, & que vous êtes Pontife. Le pour & le contre étant à votre choix dans la diſpute, préférez mon parti ; & le faites valoir avec l'éloquence que vous avez puiſée dans les exercices de la Rhétorique, & fortifiée par ceux de l'Académie. Car il eſt mal de parler contre les Dieux, & c'eſt une impiété, ſoit qu'on penſe ce qu'on dit, ſoit qu'on ne faſſe que ſemblant.

---

(4) Platon, *de Leg. X*, avance & prouve formellement le contraire. Ce n'eſt pas la ſeule différence eſſencielle qu'on ait du remarquer entre Platon & les Stoïciens.



ENTRETIENS DE CICÉRON SUR LA NATURE DES DIEUX.

LIVRE TROISIÈME.

QUAND Balbus eut fini son discours : C'eſt un peu tard, lui dit Cotta en ſouriant, que vous m'ordonnez de prendre le parti des Stoïciens. A meſure que vous parliez, je cherchois dans mon eſprit quelles objections je pourois vous faire, non pas tant pour vous réfuter, que pour vous engager à m'expliquer ce qui m'arrêtoit. Comme nous avons tous notre jugement à ſuivre, il ne m'eſt guère poſſible de faire de vos idées la règle des miennes.

Que j'ai d'impatience de vous entendre, dit Velléius ! Puiſque notre cher Balbus a été ravi de votre diſcours contre Épicure, il eſt juſte qu'à mon tour j'écoute volontiers ce que vous direz contre les Stoïciens. Auſſi vous crois-je, à votre ordinaire, bien diſpoſé au combat.

J'aurois fort à ſouhaiter de l'être, reprit Cotta : car l'affaire n'eſt pas ſi facile avec Balbus, qu'elle l'étoit avec vous.

Pourquoi donc, lui demanda Velléius ?

Parce qu'il me ſemble, repartit Cotta, que votre Épicure n'eſt pas infiniment vif ſur ce qui concerne les Dieux. Seulement pour n'avoir point de riſque à courir, il n'oſe nier leur exiſtence. A cela près, dire qu'ils vivent dans une parfaite inaction, & qu'ils ont des membres comme les nôtres, mais dont ils ne font pas le moindre uſage, c'eſt ſe moquer, dans l'eſpérance qu'on lui paſſera tout, dès-lors qu'il ſe donnera pour croire des êtres heureux & immortels.

Mais à l'égard de Balbus, n'avez-vous

pas remarqué combien de choſes il nous a dites ; & de choſes, qui, toutes fauſſes qu'elles peuvent être, ne laiſſent pas d'être ſuivies & liées parfaitement ? C'eſt ce qui m'a fait dire, que mon deſſein en lui répondant, ſeroit moins de réfuter ſes principes, que de l'engager à éclaircir mes difficultés.

Ainſi, Balbus, voyez ce que vous aimerez le mieux, ou que je vous interroge ſur chacune ſéparément, ou que je vous parle ſans interruption.

Si vous ne voulez que des éclairciſſemens, répliqua Balbus, j'aime mieux que vous propoſiez vos doutes l'un après l'autre : mais ſi votre intention eſt plutôt de me réfuter que de vous inſtruire, choiſiſſez, il m'eſt égal de répondre ſur le champ à chaque point, ou d'attendre que vous ſoyez au bout.

Hé bien, dit Cotta, le tour que prendra notre converſation, en décidera. Mais avant que de venir au fait, j'ai un mot à vous dire ſur ce qui me regarde. Car votre autorité, Balbus, & l'exhortation que vous m'avez faite en

finissant, de me ressouvenir que j'étois Cotta, & Pontife, ne font pas une légère impression sur mon esprit. Par-là vous avez voulu, je crois, me porter à défendre la religion & les cérémonies, qui nous sont venues de nos ancêtres. Certainement je les ai toujours défendues, & les défendrai toujours ; & jamais nul discours, ni de savant, ni d'ignorant, ne me fera écarter de ce que nos pères nous ont enseigné touchant le culte des Dieux immortels. En matière de religion, je me rends à ce que disent les grands Pontifes Coruncanius, Scipion, & Scévola, & non pas aux sentimens de Zénon, ou de Cléanthe, ou de Chrysippe. Je préfère ce qu'en a écrit (1) Lélius, qui étoit un de nos Augures, & un de nos Sages, à tout ce que les plus illustres Stoïciens m'en voudroient apprendre. Et comme la religion du peuple Romain a d'abord consisté dans les auspices & dans les sacrifices ; à quoi

(1) Le texte ajoûte, *in illa oratione nobili*, mais l'équivalent se trouvera ci-dessous, chap. XVII. Voyez le sujet de cette harangue dans le Traité *de l'Amitié*, chap. XXV.

l'on a depuis ajouté les prédictions, qui, en conséquence des prodiges, sont expliquées par les Interprètes de la Sibylle, ou par les Aruspices ; j'ai toujours cru qu'on ne devoit rien mépriser de ce qui a rapport à ces trois chefs. Je me suis même persuadé, que Romulus par les auspices qu'il ordonna, & Numa par les sacrifices qu'il établit, avoient jeté les fondemens de Rome, qui sans doute (2) n'auroit pu s'élever à ce haut point de grandeur, si elle ne s'étoit attiré par son culte la protection des Dieux.

Voilà donc, Balbus, ce que je pense, & comme Pontife, & comme Cotta.

---

(2) Cicéron, *de Harusp. resp.* chap. IX, met les Romains en parallèle avec les autres nations, & ne leur donne le dessus, qu'en ce qui concerne la religion. *Quàm volumus licet, P. C. ipsi nos amemus : tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis, ac terræ domestico, nativoque sensu, Italos ipsos, ac Latinos : sed pietate, ac religione, atque hac unâ sapientiâ, quòd deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes, nationesque superavimus.*

Mais vous, en qualité de Philoſophe, amenez-moi à votre ſentiment par la force de vos raiſons. Car un Philoſophe doit me prouver la religion, qu'il veut que j'embraſſe; au-lieu que j'en dois (3) croire là-deſſus nos ancêtres, même ſans preuves.

Et quelles preuves exigez-vous de moi, lui demanda Balbus?

Vous avez propoſé quatre articles, lui dit Cotta. Le premier, Qu'il y a des Dieux. Le ſecond, Quels ſont les Dieux. Le troiſième, Qu'ils gouvernent l'Univers. Le quatrième, Qu'ils veillent en particulier ſur les hommes. Telle a été, ſi je ne me trompe, votre diviſion.

Vous ne vous trompez point, répondit Balbus: mais voyons, que demandez-vous?

---

(3) Lactance, *Divin. Inſtit. II, 6*, dit là-deſſus à Cotta: *Si credis, cur ergo rationem requiris, quæ poteſt efficere, ne credas? Si verò rationem quæris, & quærendam putas; ergo non credis.*



PREMIÈRE



PREMIÈRE PARTIE,

Où l'on examine les preuves de l'existence des Dieux, apportées par les Stoïciens.

REPRENONS chaque proposition, dit Cotta. La première, *Qu'il y a des Dieux*, ne sauroit être contestée que par des impies outrés. Mais ce point-là, que jamais on ne m'arrachera de l'âme, c'est sur la foi de nos ancêtres que je le crois, & non sur les preuves que vous en apportez.

Du moment que vous le croyez, reprit Balbus, est-il besoin que je vous en apporte des preuves ?

Oui, dit Cotta, parce que je me présente à cette dispute, comme si je n'avois de ma vie pensé aux Dieux, ni entendu parler de ce qui les touche. Prenez-moi pour un disciple tout neuf, qui n'est imbu de rien ; & cela supposé, répondez à mes questions.

Faites-les donc, répliqua Balbus.

Je voudrois d'abord, lui dit Cotta, savoir pourquoi, ayant commencé par

dire que l'exiſtence des Dieux eſt ſi évidente, qu'elle n'a pas beſoin de preuves, vous avez pourtant été ſi long-temps à la prouver ?

En cela, répondit Balbus, j'ai fait ce que je vous ai ſouvent vu faire au Barreau. Quand vous plaidez, vous accablez le Juge par le plus de preuves, que l'eſpèce de votre cauſe vous le permet. C'eſt auſſi la pratique des Philoſophes. J'avois droit de la ſuivre. Du reſte, votre queſtion revient à celle-ci : Pourquoi je vous regarde de mes deux yeux, puiſqu'un ſeul me ſuffiroit pour vous bien voir.

Jugez vous-même, lui dit Cotta, ſi ce ſont là des comparaiſons fort juſtes. Car pour moi, quand je plaide, je ne m'arrête pas à raiſonner ſur un article, qui ſera d'une notoriété bien reconnue. De longs raiſonnemens ne font que nuire à l'évidence. D'ailleurs, quand j'aurois cette méthode dans un plaidoyer, je ne voudrois pas m'en ſervir dans un diſcours tel que celui-ci, où il faut beaucoup de préciſion. Et pour ce qui eſt de n'employer qu'un euil à me regarder, il n'y auroit pas de raiſon

à cela, puiſque les yeux forment tous les deux enſemble un ſeul regard : la Nature, à qui vous attribuez de la ſageſſe, nous ayant voulu faire voir en même temps par deux ouvertures, qui ſervent conjointement à nous communiquer le jour.

Ce qui vous a donc porté à entaſſer tant de preuves ſur l'exiſtence des Dieux, c'eſt que vous ne ſentiez pas qu'elle fût auſſi évidente, que vous l'auriez ſouhaitée. Par rapport à moi, c'étoit aſſez de l'établir ſur la tradition de nos pères. Mais puiſque vous ne comptez pour rien les autorités, & que vous faites valoir ici la raiſon toute ſeule, permettez que ma raiſon défende ſes droits contre la vôtre. Car je prétends que les preuves, ſur leſquelles vous fondez l'exiſtence des Dieux, n'aboutiſſent qu'à rendre douteux un ſentiment, qui, à mon avis, n'eſt point douteux. Les voici, ces preuves : je les ai toutes retenues, & même dans l'ordre que vous les avez propoſées.

La première (4) a été que nous ne

(4) Voyez ci-deſſus, liv. II, page 6.

levons point les yeux au ciel, qu'aussi-tôt nous ne comprenions qu'il y a quelque Divinité pour gouverner les astres. Ce qui a fait dire,

Voi ce brillant Éther,
Que nous invoquons tous, & nommons Jupiter.

A vous entendre, ne diroit-on pas que ce Jupiter est invoqué par quelqu'un de nous, préférablement à celui du Capitole ? Ou que c'est une chose évidente pour tout le monde, que les astres sont divins, eux que Velléius & bien d'autres ne mettent pas même au rang des êtres animés ?

C'est une autre (5) preuve bien forte, selon vous, que de voir tous les hommes réunis, & plus convaincus de jour en jour, touchant l'existence des Dieux. Hé quoi ! vous tenez que les hommes (6) sont fous, & vous

---

(5) Voyez ci-dessus, liv. II, page 7.

(6) Voici la phrase latine. *Placet igitur, tantas res opinione stultorum judicari, vobis præsertim, qui illos insanos esse dicatis ?* On y voit de la différence entre *stultus* & *insanus.* Mais je ne la fais point sentir dans ma Traduction, parce que je ne serois pas en-

leur ferez décider une affaire de cette importance ?

Mais les Dieux (7) se manifestent eux-mêmes. Postumius en a vu le long du lac Régille, & Vatiénus dans la voie *Salaria*. Vous dites encore je ne sais quoi d'une bataille donnée sur les bords de la Sagre. Croyez-vous donc véritablement que ces Tyndarides, ainsi que vous les appeliez, c'est-à-dire, des hommes nés d'un homme, & qui furent enterrés à Sparte, comme nous l'apprenons (8) d'Homère, lequel vivoit peu de temps après eux : croyez-vous, dis-je, qu'ils soient venus au-devant de Vatiénus, montés sur de méchans chevaux blancs, & sans avoir personne à leur suite, pour annoncer la victoire du peuple Romain à un

---

tendu de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères des Stoïciens. Voyez Cicéron, *Tuscul. III*, 4, où il développe cela suffisamment. Horace, liv. II, sat. 3, vers 158, dit en ce même sens :

Quisnam igitur sanus ? qui non stultus, &c.

(7) Voyez ci-dessus, liv. II, page 8.

(8) Dans l'Iliade, liv. III, v. 243 & 244. Voyez ci-dessus, liv. II, page 8.

campagnard, préférablement à Caton, qui étoit alors le premier du Sénat ? Apparemment vous prenez auſſi ce pas de cheval, qui ſe voit encore aujourd'hui ſur une pierre auprès du lac Régille, pour une trace que le cheval de Caſtor y a laiſſée ? Croyez plutôt, & vous le croirez avec probabilité, que les âmes des grands hommes, tels qu'étoient ces fils de Tyndare, ſont divines & immortelles : mais ne vous figurez pas que des corps, qui ont été réduits en cendres, puiſſent monter à cheval, & combattre dans une armée. Ou ſi vous croyez ce fait-là poſſible, adoptez tout ce qu'il peut y avoir de plus fabuleux.

Prenez-vous ceci pour des fables ; repartit Balbus ? Comme ſi le temple, que Poſtumius bâtit à l'honneur de Caſtor & de Pollux, ne ſe voyoit pas dans la place publique ? L'arrêt du Sénat en faveur de Vatiénus ne ſubſiſte-t-il pas encore ? Pour l'affaire de la Sagre, c'eſt un proverbe chez les Grecs. Quand ils veulent affirmer quelque choſe fortement, *Cela eſt plus certain*, diſent-ils, *que ce qui s'eſt paſſé ſur la Sagre.*

De pareils témoignages, Cotta, ne doivent-ils point vous ébranler ?

Vous employez pour armes contre moi des bruits populaires, dit Cotta : mais moi je vous demande des raisons.

Suit la preuve (9) tirée des présages. On ne sauroit éviter ce qui doit arriver. Souvent il n'est pas même avantageux de le savoir. C'est une misère de se tourmenter à crédit, & sans qu'il reste une lueur d'espérance, dernière ressource de ceux qui souffrent : mais ressource qu'ils ne sauroient avoir selon vos principes ; car vous dites que c'est le Destin qui règle tout, & vous appelez Destin ce qui a toujours été vrai de toute éternité. De quoi donc nous sert la connoissance de l'avenir, & quelle précaution nous fournit-elle, puisque l'avenir doit certainement arriver ?

(9) Ou la transition est un peu brusque ; ou il y a ici, comme le prétendent les Critiques, une petite lacune, mais qui n'intéresse point la suite du raisonnement. Des apparitions, Cotta passe aux prédictions, qui est l'ordre que Balbus avoit gardé.

Mais d'où avons-nous cette Divination ? A qui doit-on (1) l'art de se connoître aux entrailles des animaux ? Qui a fait le premier des observations sur le chant de la corneille, & sur les sorts ? Ce n'est pas que je n'y ajoûte foi, & que je n'aye de la vénération pour ce bâton augural de Navius, dont vous (2) parliez. Mais enfin, c'est à vous autres Philosophes à m'apprendre sur quoi nos Devins appuient leur science ; d'autant plus que nous les voyons se tromper souvent.

Les Médecins, dites-vous, se trompent bien. Faut-il comparer la Divination, dont nous ignorons les principes, avec la Médecine, qui est un art connu ?

Vous croyez (3) que les Décies, en se dévouant à la mort, fléchirent les Dieux. Quoi donc ? L'iniquité des Dieux fût-elle si grande, qu'ils ne pûssent être satisfaits qu'au prix d'un si généreux sang ? Cette action fut un

(1) Voyez Cicéron, *II. Divin.* 23.

(2) Voyez ci-dessus, liv. II, page 11.

(3) Voyez ci-dessus, liv. II, page 13.

ſtratagème, mais un ſtratagème digne de ces illuſtres guerriers, qui vouloient le bien public aux dépens même de leur propre vie. Ils comprirent bien, & ce fut ce qui arriva en effet, que ſi le Général couroit ſur l'ennemi à bride abattue, toute l'armée ne manqueroit pas de ſuivre cet exemple.

Pour ce qui eſt (4) des Faunes, j'avoue que leur voix ne frappa jamais mon oreille. Si pourtant vous m'aſſurez que vous l'avez entendue, je vous croirai, quoique je ne ſache nullement ce que c'eſt qu'un Faune.

Juſqu'à préſent, Balbus, vous ne m'avez donc point démontré l'exiſtence des Dieux. Je la tiens pour certaine, mais ce n'eſt pas ſur les preuves qu'en apportent les Stoïciens.

Cléanthe, diſiez-vous, attribue (5) l'idée que les hommes ont des Dieux, à quatre cauſes, dont la première eſt la Divination : la ſeconde, les tempêtes, & autres ſecouſſes de la nature : la troiſième, l'utilité & l'abondance des

(4) Voyez ci-deſſus, liv. II, page 9.
(5) Voyez ci-deſſus, liv. II, page 16.

choses qui servent à notre entretien : la quatrième, l'ordre invariable du ciel & des astres.

Pour la Divination, j'y ai déja répondu suffisamment. A l'égard des tempêtes qui s'élèvent dans l'air, sur la mer, & sur la terre, je sais que beaucoup de gens les craignent, & s'imaginent que les Dieux en sont les auteurs : mais la question n'est pas, s'il y a des gens qui croient qu'il y ait des Dieux : la question est s'il y a des Dieux, ou non. Quant aux deux autres preuves de Cléanthe, qui roulent sur les commodités de la vie, & sur l'ordre invariable des saisons & des astres, je les discuterai en vous répondant sur la Providence des Dieux, matière que vous avez traitée bien au long.

Je placerai aussi dans le même (6)

---

(6) Cela n'est pas exactement vrai : car dans un moment, & avant que d'en venir à l'article de la Providence, Cicéron va parler de tout ce qu'il propose ici. Et c'est sans doute pour imiter la liberté des conversations, qu'il secoue le joug de la méthode.

endroit de mon discours votre argument de Chrysippe, *Que s'il y a dans le monde quelque chose qui passe les forces humaines, il y a par conséquent quelque être meilleur que l'homme.* J'y renvoie votre comparaison du monde avec une belle maison, & vos remarques sur le rapport & l'union que l'on voit entre toutes les parties de l'Univers. J'y ferai venir les raisonnemens secs & pointus de Zénon. Enfin, quand j'en serai là, j'examinerai votre physique touchant ce feu vital, que vous regardez comme le principe de toutes choses. Rien alors ne m'échappera de ce que vous dites (7) avant-hier sur l'existence des Dieux, & sur l'intelligence que vous donnez à l'Univers, au Soleil, à la Lune, à tous les Astres. Et je vous avertis que je vous ferai souvent cette question : prouvez-vous qu'il y ait des Dieux ?

Je crois, dit Balbus, l'avoir prouvé. Mais de la manière dont vous me réfutez, quand vous paroissez vouloir m'interroger, & que je me dispose à

---

(7) Voyez ci-dessus, page 66, Rem. 2.

vous répondre, tout d'un coup, sans m'en donner le temps, vous détournez le discours. Ce qui nous a fait omettre des choses très-importantes sur la Divination & sur le destin ; matières approfondies par nos Stoïciens, & que vous n'avez fait qu'effleurer. Mais comme elles ne tiennent pas essenciellement à celle que nous avons entre les mains, vous n'avez qu'à ne rien confondre, si vous le jugez à propos, afin que nous puissions terminer ce qui fait ici notre dispute.

Volontiers, reprit Cotta. Puisque vous avez donc partagé toute la question en quatre articles, & que j'ai dit sur le premier ce que je pensois, je passe au second, où il me semble qu'en voulant montrer quels sont les Dieux, vous avez montré qu'il n'y en a point.





SECONDE PARTIE,

Où l'on fait voir que les Dieux des Stoïciens ne sont pas des Dieux.

VOUS avez dit (8) que la plus grande difficulté consistoit ici en ce qu'il faut que notre esprit juge sans avoir égard à ce que nos yeux lui découvrent. Que Dieu étant ce qu'il y a de meilleur, vous ne doutiez pas que le Monde ne fût Dieu, parce qu'il n'y a rien de meilleur que le Monde. Qu'il faut seulement, pour en juger ainsi, pouvoir élever notre esprit jusqu'à penser que le Monde est animé, ou plutôt jusqu'à le voir aussi clairement que ce qui nous saute aux yeux.

Or dans quel sens dites-vous, qu'il n'y a rien de meilleur que le Monde? Prétendez-vous dire, que c'est ce qu'il y a de plus beau? Je suis pour vous. Que rien n'est mieux proportionné à nos besoins? Je suis encore pour vous.

(8) Voyez ci-dessus, liv. II, page 41.

Mais ſi vous le prenez en ce ſens, que le Monde eſt ce qu'il y a de plus ſage, je ne ſuis nullement de votre avis: non que je trouve de la difficulté à ne conſulter que mon eſprit, indépendamment de mes yeux : au contraire, plus je le conſulte ſeul, moins je comprends votre opinion.

Rien de meilleur que le Monde; dites-vous : & moi je dis, rien de meilleur ſur la terre que la ville de Rome. Jugez-vous donc pour cela que cette ville ait de l'eſprit, qu'elle penſe, qu'elle raiſonne ? Ou que la plus belle des villes n'étant pas raiſonnable, ni même ſenſitive, elle ne vaille pas une fourmi, parce qu'une fourmi (9) a du ſentiment, de l'entendement, de la raiſon, de la mémoire ?

Le tout, Balbus, n'eſt pas d'avancer ce qu'il vous plaît ; mais il faut voir

(9) C'eſt un argument *ad hominem ;* d'où l'on peut conclure, non pas que l'Académicien Cotta crût l'âme des bêtes, mais que le Stoïcien Balbus la croyoit, ou la devoit croire, conformément à ſes principes :
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus Ætherios dixère, &c. Georg. IV, 221.

ce qu'on vous accorde. La preuve dont nous parlons, & que vous avez tant maniée, ne portoit que ſur cet ancien ſyllogiſme, qui vous paroît la ſubtilité même. *Ce qui raiſonne*, diſoit (1) Zénon, *eſt meilleur que ce qui ne raiſonne pas : or le Monde eſt ce qu'il y a de meilleur : donc le Monde raiſonne.* Si vous avez envie de prouver auſſi qu'il ſait très-bien lire un livre, marchez ſur les traces de Zénon, & dites : *Ce qui ſait lire, eſt meilleur que ce qui ne ſait pas lire : or le Monde eſt ce qu'il y a de meilleur : donc le Monde ſait lire.* De la même façon vous prouverez qu'il eſt (2) Orateur, Mathématicien, Muſicien, qu'il poſſède toutes les ſciences,

(1) Voyez ci-deſſus, liv. II, page 23.

(2) Cicéron dit ſeulement *diſertus* : mais il n'étoit pas queſtion ici d'appuyer ſur la différence qu'il y a entre un homme diſert, & un homme éloquent. *Scripſi*, dit-il ailleurs, *diſertos me cognoſſe nonnullos, eloquentem neminem.*

Au reſte, voyez la réponſe des Stoïciens à cette objection dans Sextus Empiricus, *adv. Mathem.* On diroit, à peu de choſe près, qu'il n'eſt que le Traducteur de Cicéron dans ce qu'il a écrit des Dieux.

qu'enfin il eſt Philoſophe. Vous avez ſouvent répété que Dieu fait tout, & qu'une cauſe ne ſauroit produire un effet diſſemblable à elle-même. D'où il s'enſuivra non-ſeulement que le Monde a une âme, & qu'il eſt ſage ; mais qu'il ſait auſſi jouer de la guitare & de la flûte, puiſqu'il produit des hommes qui en ſavent jouer.

Zénon votre chef ne prouve donc nullement que le Monde raiſonne ; pas même qu'il ſoit animé ; ni par conſéquent qu'il ſoit Dieu. Quoiqu'on puiſſe bien dire, que c'eſt ce qu'il y a de meilleur ; mais en ce ſens, qu'il n'y a rien de plus beau, rien de plus utile, rien de plus orné, rien de plus réglé dans ſon mouvement.

Que ſi le Monde, à le prendre dans ſa totalité, n'eſt pas Dieu : vous ne ſauriez par conſéquent diviniſer, comme vous faiſiez, cette multitude infinie d'Aſtres, qui vous raviſſoient par la régularité de leur cours éternel. Non qu'il n'y ait véritablement du merveilleux & de l'incroyable dans un ordre ſi conſtant. Mais, Balbus, la régularité du mouvement peut auſſi-bien venir d'une

d'une cauſe naturelle, que d'une cauſe divine. Qu'y a-t-il de plus régulier que le flux & le reflux, à l'Euripe de Chalcis, au canal de Sicile, & dans cet endroit (3) de l'Océan,

Où Neptune en furie,
Des liens de l'Europe affranchit la Lybie ?

Pareille régularité ſur les côtes Britanniques, ſur celles d'Eſpagne. Devons-nous conclure de-là qu'il y ait quelque Divinité, qui approche & qui éloigne les flots à des temps marqués ? Prenez garde, je vous prie, que ſi, pour être divin, il ne faut qu'être réglé dans ſon mouvement, & la fièvre tierce & la quarte vont être divines à ce prix-là. C'eſt par des raiſons naturelles qu'on doit expliquer ces ſortes d'effets. Mais parce que vous les ignorez ces raiſons, vous recourez à un Dieu, comme à un aſile qui vous met à couvert.

Vous trouviez encore d'un grand poids les argumens de Chryſippe, qui étoit (4) un eſprit vif, & qu'un long

(3) Aujourd'hui le détroit de *Gibraltar.*

(4) Voyez ci-deſſus, page 18. Je paſſe ici les étymologies de *verſutus* & de *callidus*, qui ne ſauroient être ſenſibles qu'en latin.

usage avoit rompu à la dispute. *S'il y a*, dit-il, *des choses que l'homme ne puisse faire, l'être qui les produit est meilleur que l'homme. Or l'homme ne peut faire les choses, qui sont dans le monde. Donc l'être qui l'a pu, est supérieur à l'homme. Or qu'y auroit-il qu'un Dieu, qui fût supérieur à l'homme? Il y a donc un Dieu.* Argument défectueux, aussi-bien que celui de Zénon, en ce qu'on ne définit point ce qu'il faut entendre ici par être *meilleur*; & qu'on ne distingue point entre cause intelligente, & cause naturelle.

Chrysippe ajoûte : *S'il n'y avoit point de Dieux, l'homme seroit ce qu'il y a de meilleur. Or nous ne saurions, sans une extrême arrogance, avoir cette idée de nous-mêmes.* Je veux qu'il y ait de l'arrogance à s'estimer plus que le monde entier. Mais comprendre que nous avons du sentiment, & de la raison ; & qu'il n'y en a ni dans l'Orion, ni dans la Canicule (5), ce n'est point arrogance, c'est bon sens.

---

(5) Il y a dans le texte, *Caniculam* ; sur quoi le P. Lescalopier dit : *Cave sidus inter-*

Puisque nous jugeons, continue-t-il, *qu'une belle maison a été bâtie pour ceux qui en sont les maîtres, & non pour des souris ; nous devons aussi juger que le Monde est la maison des Dieux*. Oui, si je croyois que des Dieux eussent construit le Monde : mais je crois, & je ferai (6) voir que c'est l'ouvrage de la Nature.

Socrate, dans Xénophon, demande *où nous aurions pris* (7) *notre âme*,

---

preteris, ut imperitus ille. Cette injure tombe sur Betuleius, qui en a été bien vengé dans la nouvelle édition de Cambrige, où l'on rend de l'*imperitissimus* au P. Lescalopier pour l'*imperitus* qu'il avoit donné à l'autre. Comment des gens qui savent du grec & du latin, ne savent-ils pas qu'une grossièreté déshonore celui qui la dit, & plus encore celui qui l'écrit ?

(6) Cela devoit être dans la troisième partie, que nous n'avons point. Mais il semble qu'en cet endroit Cotta sortant de ses doutes Académiques, se déclare ouvertement pour le systême de Straton. Aussi ne l'a-t-il réfuté nulle part, & il va encore le confirmer dans un moment.

(7) Socrate, dans son entretien avec Aristodême, dont j'ai parlé ci-dessus, p. 20, emploie ce raisonnement pour démontrer

si le Monde n'en a point ? Et moi je demande où nous avons pris la parole, l'harmonie, le chant ? Allez-vous conclure de là que le Soleil, quand il s'approche de la Lune, ait des entretiens avec elle ; ou que le Monde forme (8) un concert harmonieux, ainsi que Pythagore l'a cru ?

Tout ceci, Balbus, n'est que l'effet de la Nature : non pas de cette (9) Nature *artiste*, dont parle Zénon, & que je vais examiner tout à l'heure : mais d'une Nature, qui, en se mouvant, & se modifiant elle-même, modifie (1)

---

l'existence d'un être supérieur. Il la démontre non-seulemenr par la nature de notre âme, mais encore par la structure de notre corps, sur laquelle il fait beaucoup de réflexions, que Cicéron paroît avoir copiées dans le second livre. Car, pour le dire en passant, Cicéron n'est presque dans tout cet ouvrage que le copiste des Philosophes Grecs. Mais tellement copiste, qu'il devient lui-même un original inimitable, par la forme qu'il fait donner à ce qu'il emprunte.

(8) Cicéron, dans le Songe de Scipion, chap. V, tâche d'expliquer cette prétendue harmonie de l'Univers.

(9) Voyez ci-dessus, liv. II, page 52.

(1) Quoique *modifier* soit un terme des

toutes choſes. Car je conviens volontiers de ce que vous dites, que toutes ſes parties ſont bien liées, & conſtamment unies enſemble, comme par les nœuds que formeroit un même ſang. Mais je ne conviens point de ce que vous ajoutez, que cela ne ſauroit être ſans que le Monde ſoit pénétré* d'une âme divine. Au contraire, je prétends que tout ſubſiſte par les forces de la Nature, indépendamment des Dieux ; qu'il y a une eſpèce de ſympathie, qui joint toutes les parties de l'Univers ; & que plus cette ſympathie eſt grande par elle-même, moins il eſt néceſſaire de recourir à une divine Intelligence.

Mais comment vous tirez-vous des objections (2) que vous faiſoit Carnéade ?

Phyſiciens modernes, je demande qu'il me ſoit permis de le mettre dans la bouche de Cotta, pour me ſauver une périphraſe, qui ne diroit rien de plus.

(2) Pour ſentir la force de ces objections ; il faut ſe reſſouvenir que les Stoïciens regardoient leurs Dieux comme des corps animés. Ils n'avoient point d'autre idée de l'Éther, leur Dieu ſuprême. Ainſi leur montrer que la mortalité eſt attachée néceſſairement à l'animalité, c'étoit leur fermer la bouche.

Il n'y a point, diſoit-il, de corps éternel, s'il n'y a point de corps immortel. Or il n'y a point de corps immortel, & même il n'y en a point d'indiviſible, ni dont les parties ne puiſſent être ſéparées. D'ailleurs, ſi tout animal eſt paſſible de ſa nature, tout animal eſt donc ſujet aux impreſſions des corps étrangers. Si tout animal eſt mortel, il n'y en a donc point d'immortel. Et de même, ſi tout animal peut être diviſé, il n'y en a donc point d'indiviſible, point d'éternel. Or tout animal eſt paſſible, & par conſéquent diviſible, diſſoluble, mortel.

Puiſqu'il n'y a point de cire, point d'argent, point de cuivre, qui ne puiſſe être converti en quelque autre choſe : tout ce qui eſt compoſé de ces matières, peut auſſi ceſſer d'être ce qu'il eſt. Par la même raiſon, ſi tous les élémens ſont muables, il faut que tous les corps le ſoient auſſi. Or vous dites que tous les élémens ſont muables : donc tout corps l'eſt auſſi. Mais s'il y avoit quelque corps immortel, tout corps ne ſeroit pas muable : donc tout corps eſt mortel. Car tout corps eſt, ou eau, ou air, ou feu, ou terre, ou compoſé de ces quatre élémens

tout ensemble, ou seulement de quelques-uns. Or il n'est rien de tout cela, qui ne périsse. Car tout ce qui est de terre, est fragile : l'eau est si molle, que le moindre choc de quelque corps en sépare les parties : l'air & le feu cèdent à la plus petite agitation, & se dissipent sans résistance. D'ailleurs un de ces élémens cesse d'être ce qu'il est, quand il se convertit en un autre : comme quand l'eau se forme de la terre, l'air de l'eau, l'éther de l'air ; & ainsi en rétrogradant. Donc, s'il n'entre rien que de périssable dans la composition de tout animal, il n'y a point d'animal éternel.

Autre preuve encore, pour montrer qu'on ne sauroit trouver d'animal, qui n'ait jamais commencé, & ne doive jamais finir. C'est que tout animal étant sensitif, il sent par conséquent le chaud & le froid, le doux & l'amer ; & par la même raison qu'il a des sensations agréables, il en a de fâcheuses. Comme donc il reçoit du plaisir, il reçoit pareillement de la douleur. Or c'est une nécessité que ce qui reçoit de la douleur, reçoive aussi la mort. Tout animal est donc mortel.

Un être qui ne sentiroit ni plaisir, ni douleur, n'auroit point ce qui fait l'essence de l'animal. Donc, si d'un côté il est vrai, que tout ce qui est animal, doive être sensible, & au plaisir, & à la douleur ; si d'autre côté il est vrai que tout être qui a ce double sentiment, ne puisse être immortel : concluons, puisqu'il n'y a point d'animal insensible, qu'il n'y en a point d'immortel.

Un animal ne sauroit être sans penchant, & sans aversion : sans penchant, qui le porte à ce qui lui est bon ; sans aversion, qui l'éloigne de ce qui lui est mauvais. Il y a pour tous les animaux, des choses qu'ils appêtent ; d'autres qu'ils fuient. Or celles qu'ils fuient, sont contraires à leur nature, & par conséquent capables de les détruire. Tout animal est donc inévitablement sujet à être détruit.

On feroit voir par cent raisons, qu'il n'y a rien de sensitif, qui ne périsse. Car le froid, le chaud, le plaisir, la douleur, tout ce qui fait impression sur les sens, n'a qu'à devenir excessif pour causer la mort. Puis donc que le sentiment est commun à tous les animaux, il n'y a point d'animal exempt de la mort.

Ou

Ou la ſubſtance de l'animal eſt ſimple, ou elle eſt compoſée. Je dis ſimple, ſi elle étoit ſeulement, ou de terre, ou de feu, ou d'eau, ou d'air : ce qui feroit une eſpèce d'animal, dont nous ne ſaurions nous former l'idée. Je dis compoſée, ſi pluſieurs élémens y entrent. Or les élémens ont chacun leur ſituation, & ils y tendent naturellement, celui-ci en bas, celui-là en haut, une autre au milieu. Ainſi leur aſſemblage peut bien ſubſiſter pour quelque temps, mais ne peut ſubſiſter toujours, puiſqu'à la fin il faut que chaque élément retourne à ſa première ſituation. Il n'eſt donc point d'animal éternel.

Votre ſecte, Balbus, n'admet que le Feu, pour tout principe actif. Opinion, qui, je crois, vous eſt venue d'Héraclite, que les uns font penſer d'une façon, les autres d'une autre : mais puiſqu'il n'a pas voulu ſe rendre intelligible, laiſſons-le. Vos Stoïciens donc prétendent que le principe univerſel, c'eſt le Feu : qu'ainſi tous les corps vivans ſont animés par la chaleur ; & que c'eſt l'extinction de la chaleur, qui leur ôte la vie.

Je ne conçois pas, moi, ce qui vous fait dire qu'ils meurent faute de chaleur, plutôt que faute d'humidité ou d'air. Je le conçois d'autant moins, qu'ils meurent même par un excès de chaleur. Tellement que la vie des animaux ne dépend pas plutôt du feu que des autres élémens.

Voyons pourtant où ceci va. Si je ne me trompe, vous croyez que dans toute la nature il n'y a que le feu, qui de lui-même soit animé. Pourquoi le feu, plutôt que (3) l'air ? Regardez-vous comme un article qui ne vous soit pas contesté, que nos âmes ne sont que du feu ? On peut s'imaginer avec plus de vrai-semblance, que c'est quelque chose qui résulte du feu & de l'air mêlés d'une certaine façon.

Mais quand on supposeroit que le feu a de lui-même, sans mêlange d'autre élément, tout ce qui fait l'essence de l'animalité ; vous ne sauriez, en ce cas-là,

(3) Je passe malgré moi une ligne qui fortifie le raisonnement de Cotta, mais qu'on ne sauroit rendre clairement, parce qu'elle roule sur la double signification d'*Anima*, pris tantôt pour *Ame*, tantôt pour *Air*.

dire qu'il ne soit pas sensitif, puisque c'est lui qui rend nos corps sensitifs. On lui appliquera donc l'objection que je proposois, il n'y a qu'un moment : Que tout ce qui est sensitif, doit nécessairement sentir le plaisir & la douleur ; & que tout ce qui sent les atteintes de la douleur, est pareillement sujet à celles de la mort. Par-là vous serez hors d'état de prouver, que le feu soit éternel.

Aussi les Stoïciens eux-mêmes disent-ils, que tout feu a besoin d'aliment ; que s'il en manquoit, il ne pouroit absolument subsister ; que le soleil, la lune, tous les astres se nourrissent, les uns d'eaux douces, les autres d'eaux salées. C'est, dit Cléanthe, pour ne point trop s'éloigner de sa nourriture, que le Soleil rétrograde, & ne s'avance pas au-delà des Tropiques d'hiver & d'été. Je ferai (4) tout à l'heure mes réflexions là-dessus. Mais en attendant, concluons que ce qui peut cesser d'être, n'est pas éternel de sa nature : que si le feu manquoit d'aliment, il cesseroit

(4) Apparemment cela étoit dans la troisième partie que nous n'avons point.

d'être : que le feu n'eſt donc pas éternel de ſa nature.

Après tout, comment ſe figurer un Dieu, qui ne ſoit orné d'aucune vertu ? Car lui peut-on attribuer la prudence, vertu qui conſiſte dans le diſcernement que l'on ſait faire des bonnes choſes, des mauvaiſes, & des indifférentes ? Un être qui n'a, ni ne peut avoir de mal, qu'a-t-il beſoin de ſavoir diſcerner les biens & les maux ? A quoi lui ſerviroit la raiſon, l'intelligence ? Il en faut à l'homme pour venir à bout d'entendre les choſes obſcures par celles qui ſont claires : mais il ne peut y avoir d'obſcurité pour un Dieu. Quant à la juſtice, dont le propre eſt de rendre à chacun le ſien, ce n'eſt point l'affaire des Dieux, puiſque cette vertu, ſelon vous, doit ſa naiſſance aux hommes & à la ſociété civile. Pour la tempérance, qui fait que nous nous retranchons les plaiſirs du corps, il faut, ſi elle a place dans le ciel, que ces plaiſirs y aient place auſſi. Enfin, où paroîtroit la force d'un Dieu ? Dans les ſouffrances, dans les travaux, dans les périls ? Rien de tel ne l'approche. Comment donc

nous figurer un Dieu, qui ne fait nul usage de la raison, & qui n'est doué d'aucune vertu ?

Pour moi, quand je vois où s'égarent les Stoïciens, je cesse de regarder en pitié le vulgaire ignorant, dont voici les Divinités. Parmi (5) les Syriens, un poisson. Parmi les Égyptiens, presque toute sorte de bêtes. Parmi les Grecs, quantité d'hommes qu'ils ont déifiés ; Alabande, dans la ville qui porte son nom ; Ténès à Ténédo ; dans toute la Grèce Leucothée, qui auparavant se nommoit Ino, Palémon son fils, Hercule, Esculape, les Tyndarides. Parmi nous, Romulus, & bien d'autres, qui, comme des citoyens agrégés

(5) Au-lieu que Cicéron ne distingue ici que deux espèces de Théologie, celle des Philosophes, & celle des ignorans : Varron en distingue trois, la Fabuleuse, la Naturelle & la Civile. La Fabuleuse étoit celle des Poëtes ; la Naturelle, celle des Philosophes ; la Civile, celle des Peuples. Mais comme la Théologie Civile n'étoit qu'un composé de la Naturelle & de la Fabuleuse, elle ne doit pas faire une espèce à part, suivant la remarque de S. Augustin, *De Civitate Dei*, Livre VI, chap. 5 & 6.

nouvellement au corps des anciens, ont été reçus dans le ciel, à ce que notre peuple s'imagine.

Voilà, dis-je, les Dieux des ignorans. Mais, vous Philosophes, êtes-vous plus raisonnables ? Je n'insisterai pas davantage sur le point que nous venons de toucher, car c'est le bel endroit de votre doctrine. Oui, je veux avec vous, que ce qui est Dieu, ce soit le Monde lui-même. Je veux que ce soit

Ce brillant Éther,
Que nous invoquons tous, & nommons Jupiter.

Pourquoi donc y ajouter plusieurs autres Dieux ? Quelle troupe ! Il y en a beaucoup, ce me semble. Autant de constellations, selon vous, autant de Divinités. Vous donnez aux unes des noms de bêtes, *la Chèvre*, *le Scorpion*, *le Taureau*, *le Lion* : à d'autres, des noms de choses inanimées, *le Navire*, *l'Autel*, *la Couronne*. Quand on vous passeroit cela ; pouroit-on, je ne dis pas vous accorder le reste, mais le comprendre ? Que si nous appelons le blé *Cérès*, & le vin *Bacchus*, ce sont des manières de parler, établies par l'usage : mais au fond, qui croyez-vous assez fou pour

ſe perſuader, que ſa nourriture ſoit un Dieu ?

A l'égard de ceux qui, de ſimples hommes, ſont parvenus, dites-vous, à être Dieux : vous me feriez plaiſir de m'apprendre, ou comment la choſe étoit poſſible autrefois, ou, ſi elle l'a été, pourquoi elle ne ſe fait plus ? Je ne conçois pas, ſelon ce qui ſe pratique aujourd'hui, par quel moyen Hercule *brûlé avec des torches ardentes ſur le mont Œta*, comme dit un Poète, monta du milieu des flâmes *à la maiſon de ſon père.* Auſſi Homère (6) dit-il, qu'Ulyſſe le trouva dans les enfers avec les autres morts.

Mais encore faut-il ſavoir quel Hercule nous révérons principalement ? Car les perſonnes, qui ont approfondi ces hiſtoires peu connues, nous apprennent qu'il y en a eu plus d'un. Le plus ancien, celui qui ſe battit contre Apollon (7)

(6) Dans l'Odyſſée, XI, 600.

(7) Hercule étant allé pour conſulter l'Oracle de Delphes, la Prêtreſſe lui fit ſavoir que le Dieu n'étoit pas en humeur de répondre ce jour-là. Hercule fit du bruit, & s'emporta juſqu'à renverſer & mettre en

pour le trépié de Delphes, est fils de Jupiter, & de Lysite ; mais du Jupiter le plus ancien ; car nous trouvons aussi plusieurs Jupiters dans les Chroniques des Grecs. Le second Hercule est l'Égyptien, que l'on croit fils du Nil, & qui passe pour l'auteur des Lettres Phrygiennes. Le troisième, pour qui l'on fait (8) des offrandes funèbres, est un des Dactyles d'Ida. Le quatrième, fils de Jupiter, & d'Astérie sœur de Latone, singulièrement honoré par les Tyriens, qui prétendent que Carthage est sa fille. Le cinquième, nommé Bel, que l'on adore dans les Indes. Le sixième, celui

pièces le trépié sacré. Apollon trouva fort mauvais ce procédé, & il voulut en venir aux mains ; mais il eut du dessous. Voyez le Scoliaste de Pindare, *Olymp. Od.* IX, 45.

(8) Un savant homme (*le P. de Montfaucon*, Tome I, page 195) s'est ici trompé. Cicéron n'a point voulu dire qu'on offroit des dons à cet Hercule pour les morts ; mais que cet Hercule étoit lui-même le Mort, en l'honneur de qui l'on offroit de ces dons funèbres. Ce qui marque simplement, que son Anniversaire se faisoit à perpétuité. Cette différence d'être prié pour les morts, ou d'être honoré après sa mort, est bien essencielle au but de Cicéron.

que Jupiter a eu d'Alcmène ; mais le troisième Jupiter ; car il y en a eu plusieurs, comme vous le verrez ci-après.

Cet examen, où m'engage (9) la suite de mon discours, vous convaincra qu'en fait de religion j'aurois eu tort de m'en tenir à la doctrine Stoïcienne, plutôt qu'à notre Droit pontifical, qu'aux coutumes de nos pères, & qu'à ces urnes (1) de Numa, dont Lélius parle dans sa petite harangue toute d'or. Car dites-moi, si je me jetois dans votre parti, que répondrois-je à qui me feroit ces questions ?

(9) L'examen où s'engage Cotta, m'engageroit moi-même dans un affreux labyrinthe, si je voulois rapporter la centième partie de ce qu'on a écrit sur les Dieux fabuleux, en rechercher l'origine, en détailler l'histoire, concilier les diverses opinions, expliquer les allégories. Mais je dois, ici sur-tout, me ressouvenir de ce Didyme, dont j'ai parlé dans ma Préface, où l'on voit que dès le temps même de Quintilien, les faiseurs de Commentaires poussoient leurs conjectures *jusqu'à l'extravagance & à l'effronterie*, lorsqu'il s'agissoit du fabuleux.

(1) Urnes de terre à deux anses, qui étoient d'usage dans les sacrifices.

Touchant la Harangue de Lélius, voyez ci-dessus, page 142.

Vous qui reconnoissez des Divinités, mettez-vous les Nymphes en ce rang-là ? Si elles y sont, les Panisques & les Satyres y doivent être. Vous n'y voulez pas ceux-ci ? Les Nymphes en sont exclues, par conséquent. Elles ont pourtant des temples, qui leur ont été solennellement dédiés. Que conclure de-là ? Que les autres, qui ont aussi des temples, n'en sont pas dignes.

Poursuivons. Vous mettez parmi les Dieux Jupiter & Neptune ? Mettez-y donc Pluton leur frère : mettez-y ces fleuves, qui, dit-on, coulent dans les enfers, l'Achéron, le Cocyte, le Styx, le Phlégéton : mettez-y Charon & Cerbère. Vous ne leur voulez pas faire cet honneur ? Pluton ne le mérite donc point : & cela étant, ses frères le méritent-ils ?

Ainsi raisonnoit Carnéade, non pas dans la vue de sapper l'existence des Dieux, (car qu'y auroit-il de moins convenable à un Philosophe ?) mais pour montrer avec évidence, que sur cette matière les Stoïciens ne disent rien de plausible.

Si donc Jupiter & Neptune sont Dieux, ajoutoit-il, peut-on refuser

cette qualité à Saturne leur père, qui est si révéré, sur-tout en Occident ? Mais Saturne étant Dieu, le Ciel son père ne le sera-t-il pas ? Et à la divinité du Ciel ne faudra-t-il pas joindre celle de son père & de sa mère, qui sont l'Éther & la (2) Lumière ? N'y faudra-t-il pas joindre tout ce que les anciens Généalogistes leur donnent & de frères, & de sœurs, l'Amour, la Tromperie, la Crainte, le Travail, l'Envie, le Destin, la Vieillesse, la Mort, les Ténèbres, la Misère, la Plainte, la Reconnoissance, la Fraude, l'Opiniâtreté, les Parques, les Hespérides, les Songes, tous enfans de l'Érèbe & de la Nuit ? Ou recevez toutes ces Déités monstrueuses, ou n'en recevez aucune des précédentes.

Hercule, Esculape, Bacchus, Castor, Pollux ne seront-ils pas au nombre des Dieux, si vous y mettez Apollon, Vulcain, Mercure, & leurs semblables ? Ceux-là sont aussi honorés que ceux-ci; & même le sont beaucoup plus en

(2) Il y a en latin *Dies*, le jour : mais il falloit ici un équivalent, qui fût de genre féminin.

quelques endroits. Tenons-les donc pour des Dieux, quoique du côté maternel ils ne soient pas de race divine.

Ariſtée, qui eſt fils d'Apollon, & qui paſſe pour avoir trouvé l'art de faire (3) l'huile d'olive ; Théſée, qui eſt iſſu de Neptune ; tous les autres qui ont eu des Dieux pour pères, ne ſeront-ils pas eux-mêmes au nombre des Dieux ?

Mais que penſer de ceux qui ont eu pour mères des Déeſſes ? Je les croirois Dieux encore plus sûrement. Comme dans le Droit civil on eſt libre, quand on eſt né d'une mère libre ; de même le Droit naturel veut que le fils d'une Déeſſe ſoit Dieu. Auſſi l'île d'Aſtypalée honore-t-elle religieuſement Achille, dont la divinité, ſi vous la reconnoiſſez, entraîne celle d'Orphée, & celle de Rhéſus, qui ſont fils de Muſes, à moins que les mariages de mer n'aient un privilége, que ceux de terre n'ont point. Orphée ni Rhéſus

(3) Il y a dans le texte, *olivæ ;* & peut-être la vraie leçon ſeroit-elle, *olivi.* Dans les Verrines, IV, 57, on lit : *Ariſtæus... inventor* olei *eſſe dicitur.*

n'ont pourtant de culte nulle part. Si donc ils ne ſont pas Dieux, les autres comment le ſont-ils ? Vous avez paru convenir vous-même, Balbus, que les honneurs qu'ils reçoivent, ne viennent pas de ce qu'on les juge véritablement immortels, mais bien plutôt de ce qu'on les regarde comme des hommes qui ont été remplis de vertus.

Hécate, puiſque Latone eſt Déeſſe, ne le ſera-t-elle pas auſſi, étant fille d'Aſtérie ſœur de Latone ? Oui, ſans doute, à en juger par les autels, que nous lui avons vus en Grèce. Mais ſi vous donnez ce rang à Hécate, pouvez-vous le refuſer aux Euménides ? Car elles ont auſſi un temple à Athènes ; &, ſi je ne me trompe, les Romains lui ont conſacré un bois. Voilà donc les Furies au nombre des Déeſſes, elles qu'on charge d'épier les crimes, & de les punir.

Comme vous faites préſider quelque Divinité à tout ce qui arrive ſur la terre, il y en doit avoir une deſtinée pour les couches des femmes, qui par cette raiſon eſt appelée *Natio*, & à qui nous offrons des ſacrifices dans les

processions, que l'on fait aux environs d'Ardée. Mais si c'est là une Divinité, il faut reconnoître aussi toutes celles dont vous avez fait mention, l'Honneur, la Foi, l'Entendement, la Concorde. Il faut en user de même pour l'Espérance, pour la (4) Junon *Moneta*, & généralement pour tout ce qui peut nous entrer dans l'imagination. Or, la conséquence n'étant pas vrai-semblable, ne soutenez donc pas le principe.

Que direz-vous à ceci ? Supposé que ceux-là soient Dieux, qui sont regardés & honorés comme tels parmi nous : pourquoi ne mettrions-nous pas Sérapis & Isis au même rang ? Et dès-là quelle raison aurions-nous de rejeter les Dieux des Barbares ? Ainsi nous déifierons bœufs, chevaux, ibis, éperviers, aspics, crocodiles, poissons, chiens, loups, chats, & autres bêtes. Ou remontant à la source de cette superstition, il faudra condamner également toutes les Divinités qui en sont venues.

Ino, que les Grecs appellent Leu-

(4) Junon *Moneta*, comme qui diroit, *la Donneuse d'avis*. Voyez Cicéron, *de Divin.* I, 45, & II, 32. Ovid. *Fast.* VI, 183.

cothée, & que nous appelons *Matuta*, sera Déesse, quoique fille de Cadmus; & ce titre sera refusé à Circé, & à Pasiphaé, qui ont pour père le Soleil, & pour mère Perséis fille de l'Océan? Il est vrai, pour Circé, que les honneurs divins lui sont rendus dans une de nos colonies, qui porte son nom. Mais que répondrez-vous à Médée, petite-fille du Soleil & de l'Océan, fille d'Æétès & d'Idyia? Que répondrez-vous à son frère Absyrte, que Pacuve nomme Égialée, quoique l'autre nom soit plus fréquent dans les écrits des Anciens? Pour moi, si vous ne les déifiez pas les uns aussi-bien que les autres, je ne sais ce que deviendra Ino; car toutes ces Déités n'ont que la même origine.

Amphiaraüs sera-t-il Dieu? Trophonius le sera-t-il? Un réglement des Censeurs ayant exempté d'impôts les terres consacrées dans la Béotie aux Dieux immortels, nos Publicains (5) nioient que l'on dût traiter d'immortels

(5) Voyez l'agréable tour que Bayle donne à ce passage, & les réflexions qu'il en tire dans son article d'*Amphiaraüs*, Remarque 4,

quiconque avoit été homme. Mais si vous déifiez ceux que je viens de nommer, il est bien juste d'en faire autant pour Érechtée, dont nous avons vû à Athènes & le temple & le prêtre. Vous défendrez-vous d'immortaliser aussi Codrus, & une infinité d'autres, qui ont versé leur sang pour le salut de leur patrie ? Ou donnez (6) l'exclusion à tous, ou ne la donnez à pas un.

Aussi est-il aisé de voir, que, si la plupart des villes ont rendu des honneurs divins à la mémoire de ceux qui ont signalé leur courage, ç'a été pour animer les autres citoyens à la vertu, & pour faire qu'ils s'exposent plus volontiers aux dangers, lorsqu'il s'agit du bien public. Voilà par quel motif les Athéniens ont déifié Érechtée avec ses filles, & ont érigé un temple aux filles

(6) Je ne m'asservis pas entièrement à la lettre, parce que la délicatesse de notre langue, nous défend la répétition fréquente des mêmes tours. Il n'y a qu'à lire en latin toute cette kirielle de Dieux, pour juger que la langue latine, ou plutôt l'usage de ce temps-là, souffroit ces sortes de répétitions; l'oreille de Cicéron n'en ayant pas été offensée.

de (7) Léos. Alabande eſt plus honoré que pas un des Dieux les plus illuſtres, dans la ville qu'il a fondée ; & c'eſt là-deſſus que Stratonicus, à qui ſouvent il échappoit d'aſſez bons mots, importuné par un habitant de cette ville, qui ſoutenoit qu'Alabande étoit Dieu, mais qu'Hercule ne l'étoit pas : *Hé bien*, lui dit-il, *que la colère d'Alabande tombe ſur moi, & celle d'Hercule ſur toi.*

Mais, Balbus, ne conſidérez-vous pas juſques à quel point le Ciel & les Aſtres multiplient vos Dieux ? Vous diviniſez le Soleil & la Lune, que les Grecs prennent, celui-là pour Apollon, celle-ci pour Diane. Si la Lune eſt une Divinité, il faut que l'Étoile du matin, il faut que les autres Planètes, que toutes les Étoiles fixes ſoient de même condition. Et pourquoi n'en ſera pas l'Arc-en-ciel ? Cette Iris, dis-je, ſi belle, ſi admirablement belle, qu'on a dit avec raiſon qu'elle étoit fille de (8)

(7) Voyez Suidas au mot Λεωκόρειον. Pour Stratonicus, c'etoit un joueur de flûte, dont il ſe trouve d'autres plaiſanteries dans Plutarque, dans Athénée, dans Strabon, &c.

(8) Thaumas, de θαυμάζειν, admirer.

Thaumas ? Mais si vous la divinisez ; comment traiterez-vous les Nuées ? Car les couleurs qui paroissent dans l'Arc-en-ciel, ne sont formées que par les Nuées, une desquelles enfanta, dit-on, les Centaures. Et si vous divinisez les Nuées, vous n'aurez pas de moindres égards pour les Tempêtes, qui effectivement ont reçu cet honneur du peuple Romain. Vous en ferez part aux Pluies, aux Ondées, aux Orages, aux Tourbillons. Il est certain, au moins, que nos Capitaines ont coutume de sacrifier aux Flots, avant que de s'embarquer.

Puisque vous divinisez la Terre sous le nom de Cérès, & la Mer sous celui de Neptune ; on doit la même prérogative, & aux Fontaines, & aux Rivières. C'est dans cet esprit, que Maso, le vainqueur de Corse, dédia un temple à une Fontaine ; & que l'on a placé dans la prière des Augures, le Tibre, le Spinon, l'Almon, le Nodin, & autres noms de Rivières voisines. Ainsi, ou le nombre de semblables Déités ira à l'infini, ou il faut les retrancher toutes également. Retranchons-les donc toutes

pour ne pas donner lieu à une superstition, qui n'auroit point de bornes.

A l'égard de ces hommes déifiés, qui sont aujourd'hui l'objet de nos cérémonies les plus saintes & les plus augustes; vous allez voir, Balbus, si ce n'est pas une illusion de croire, qu'en cela l'opinion publique doit suppléer à la réalité.

A commencer par Jupiter, ceux qu'on appelle Théologiens en comptent trois. Il y en a deux d'Arcadie; l'un fils de l'Éther, & père de Proserpine & de Bacchus; l'autre fils du Ciel, & père de Minerve, laquelle, dit-on, a inventé la guerre, & y préside. Un troisième, né de Saturne dans l'île de Crète, où l'on fait voir son tombeau.

Pour les fils de Jupiter, les Grecs leur donnent aussi divers noms. Vous avez d'abord les trois, qui ont à Athènes le titre d'*Anacès*, Tritopatréüs, Eubuléüs, Dionysius, fils du Roi Jupiter le plus ancien, & de Proserpine. En second lieu Castor & Pollux, fils du troisième Jupiter & de Léda. Trois autres enfin appelés par quelques-uns Alcon, Mélampus, Émolus, fils d'Atrée petit-fils de Pélops.

Quant aux Muſes, il y en a d'abord quatre, Thelxiopé, Aœdé, Arché, Mélété, filles du ſecond Jupiter. Après cela, neuf, qui ont eu pour père le troiſième Jupiter, & pour mère Mnémoſyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précédentes, & qui ſont nées de Piérus & d'Antiope. Les Poètes ont coutume d'appeler celles-ci *Piérides*, & *Piériennes*.

Quoique le Soleil ait été ainſi nommé, dites-vous, parce qu'il eſt ſeul : de combien de Soleils cependant nos Théologiens font-ils mention ? Il y en a un fils de Jupiter, & petit-fils de l'Éther. Un autre, fils d'Hypérion. Un troiſième, de Vulcain fils du Nil : & c'eſt à celui-ci que les Égyptiens donnent la ville d'Héliopolis. Un quatrième, né à Rhodes d'Acantho, dit-on, au ſiècle des Héros, & qui eſt l'aïeul d'Ialyſus, de Camirus, & de Lindus. Un cinquième, dont on prétend qu'Æétès & Circé ſont nés à Colchos.

Il ſe trouve pluſieurs Vulcains. Le premier, qui eut de Minerve cet Apollon, que les anciens Hiſtoriens font le Dieu tutélaire d'Athènes, étoit fils du

Ciel. Le ſecond, que les Égyptiens appellent *Opas*, & qu'ils reconnoiſſent pour le protecteur de l'Égypte, fils du Nil. Le troiſième, que l'Hiſtoire dit avoir été le maître des forges de Lemnos, fils du troiſième Jupiter & de Junon. Le quatrième, qui s'établit dans les îles voiſines de la Sicile, qu'on appelle (9) les Vulcanies, fils de Ménalius.

Des Mercures, le premier eut pour père le Ciel, & pour mère la (1) Lumière. Le ſecond, qui habite un antre ſouterrein, & qui eſt le même que Trophonius, eſt fils de Valens & de Phoronis. Le troiſième, qu'on dit avoir eu Pan de Pénélope, eſt né du troiſième Jupiter & de Maïa. Le quatrième, dont les Égyptiens croient ne pouvoir ſans crime proférer le nom, eſt fils du Nil. Le cinquième, qu'ils nomment en leur langue *Thoth*, comme s'appelle chez eux le premier mois de l'année, eſt

(9) Aujourd'hui les îles de Lipari.

(1) Je viens d'expliquer, pag. 179, Rem. 2, par quelle raiſon je dis *la Lumière* pour *Dies*. Quant à la ligne qui ſuit dans le Texte, on voit aſſez pourquoi je la ſupprime.

celui que la ville de Phénée révère, & qui s'étant sauvé en Égypte pour avoir tué Argus, y fit recevoir ses lois, & fleurir les beaux arts.

Le premier des Esculapes, le Dieu de l'Arcadie, qui passe pour avoir inventé la sonde, & la manière de bander les plaies, est fils d'Apollon. Le second, qu'un coup de foudre tua, & qui fut enterré à Cynosure, est frère du second Mercure. Le troisième, qui trouva l'usage des purgations, & l'art d'arracher les dents, est fils d'Arsippe & d'Arsinoé. On montre en Arcadie son tombeau, & le bois qui lui est consacré, assez près du fleuve Lusius.

Pour ce qui est des Apollons, j'ai déja parlé du plus ancien, qui est fils de Vulcain, & Dieu tutélaire d'Athènes. Il y en a un autre, fils d'un Corybante, & natif de Crète, lequel eut guerre, dit-on, avec Jupiter même pour cette île-là. Un troisième, qui passa des régions Hyperborées à Delphes, fils du troisième Jupiter & de Latone. Un quatrième, d'Arcadie, que les Arcadiens ont appelé (2) *Nomion*,

(2) *Nomion*, de νόμος, Loi.

parce qu'ils le regardent comme leur Législateur.

On parle aussi de plusieurs Dianes. La première, que l'on croit mère du Cupidon aîlé, fille de Jupiter & de Proserpine. La seconde, qui est la plus connue, fille du troisième Jupiter & de Latone. La troisième, à qui souvent les Grecs donnent le nom de son père, fille d'Upis & de Glaucé.

Il y a de même plusieurs (3) Bacchus. Le premier, fils de Jupiter & de Proserpine. Le second, qui tua Nysa, étoit fils du Nil. Le troisième, qui régna en Asie, étoit fils de Caprius, & ce fut pour lui que les Sabazies furent ordonnées. Le quatrième, pour qui se célèbrent les fêtes Orphiques, étoit né de Jupiter & de la Lune. Le cinquième, qui passe pour l'instituteur des Triétérides, venoit de Nisus & de Thyoné.

On tient que la première Vénus, celle qui a son temple en Élide, naquit du Ciel & de la (4) Lumière.

(3) Je dis ici *Bacchus* pour *Dionysus*; comme je l'ai dit ailleurs pour *Liber*.

(4) Je dis encore *la Lumière* pour *Dies*;

Que la seconde, sortie de l'écume de la mer, a eu de Mercure le second Cupidon. Que la troisième, fille de Jupiter & de Dioné, épousa Vulcain; mais que de Mars & d'elle naquit Antéros. Que la quatrième est la Syrienne, née à Tyr, qui se nomme Astarte, & à qui l'on donne Adonis pour époux.

J'ai déja parlé d'une Minerve, mère d'Apollon. Une autre, issue du Nil, est honorée à Saïs, ville d'Égypte. Une troisième, dont j'ai parlé aussi, fille de Jupiter. Une quatrième, née de Jupiter & de Coryphée fille de l'Océan, nommée par les Arcadiens Corie, & à qui l'on doit l'invention des chars à quatre chevaux de front. Une cinquième, que l'on peint avec des talonnières, eut pour père Pallas, à qui, dit-on, elle ôta la vie, parce qu'il vouloit la violer.

On fait naître le premier Cupidon de Mercure, & de la première Diane: le second, de Mercure, & de la seconde Vénus: le troisième, qui est Antéros, de Mars, & de la troisième Vénus.

Toutes ces opinions viennent des vieilles fables, qui étoient répandues dans

dans la Grèce. Vous comprenez bien, Balbus, qu'il est à-propos d'en arrêter le cours, de peur que cela ne brouille la religion. Vos Stoïciens pourtant, bien-loin de réfuter ces fables, les accréditent par le sens mystérieux, qu'ils y prétendent trouver. Une exposition toute simple, telle que vous la venez d'entendre, ne doit-elle pas tenir lieu d'une solide réfutation, sans qu'il soit besoin (5) d'y employer des raisonnemens plus subtils?

Pour reprendre présentement la suite de votre discours : on voit que l'Entendement, la Foi, l'Espérance, la Vertu, l'Honneur, la Victoire, le Salut, la Concorde, on voit, dis-je, que toutes ces sortes de choses sont purement naturelles, & n'ont rien de divin. Ou ce sont des choses intérieures, & que nous possédons en nous-mêmes,

---

(5) Je fais ici une simple transposition de phrase, & je lis : *Vestri autem non modò hæc non refellunt, verùm etiam confirmant, interpretando, quorsum quidque pertineat. Num censes igitur subtiliore ratione opus esse ad hæc refellenda? Sed eò jam, unde hæc digressi sumus, revertamur. Nam Mentem, Fidem, Spem, &c.*

comme l'Entendement, la Foi, l'Espérance, la Vertu, la Concorde : ou ce sont des choses extérieures, qui ne dépendent pas de nous, & que nous devons souhaiter, comme l'Honneur, le Salut, la Victoire. Je sais, à la vérité, qu'elles nous sont avantageuses ; je sais même qu'on leur a religieusement érigé des statues ; mais pour ce qui est de leur Divinité, je commencerai à la croire, quand vous me l'aurez prouvée. Je dis cela surtout de la Fortune, dans qui l'on ne sauroit ne pas reconnoître de l'inconstance & de la témérité, défauts indignes certainement d'un être divin.

Mais quel plaisir trouvez-vous à interpréter des fables, & à courir après des étymologies ? Qu'on nous dise que le Ciel fut mutilé par son fils, & Saturne enchaîné par le sien : non-seulement, à vous entendre, les auteurs de ces fictions n'extravaguoient pas, mais ils avoient toute la sagesse du monde en partage, à découvrir quelque sens caché sous les noms (6) de Saturne,

(6) Toutes ces étymologies sont ici répétées : mais je les supprime par la raison que j'en apporte ci-dessus, livre II, page 58.

de Mars, de Minerve, de Vénus, de Cérès. Recherche dangereuse, car vous demeurez court à plusieurs noms. Par exemple, d'où tirez-vous ceux de Véjovis & de Vulcain? Il est vrai que faisant venir Neptune de *Nager*, en quoi, pour ainsi dire, vous m'avez paru nager vous-même plus que Neptune, vous trouverez aisément l'origine de tous les noms imaginables, puisqu'il ne vous faut pour la fonder, que la conformité d'une seule lettre.

Zénon s'est inutilement fatigué le premier, & après lui Cléanthe & Chrysippe, à expliquer de pures fables, & à chercher pour quel sujet chaque Déité a eu un tel nom. Par-là vous faites bien voir qu'il n'y a rien que de naturel dans ce qui a été divinisé; & que d'en juger autrement, c'est une erreur. Mais erreur, qui a si bien prévalu, que non content d'accorder le titre de Divinité à des choses pernicieuses, on leur offre même des sacrifices. Car la Fièvre a un temple sur le mont Palatin; *Orbona* (7) en a un qui touche

(7) Orbona, d'*Orbare*, Déesse qui faisoit

celui des Lares; & nous voyons sur le mont Esquilin un autel consacré à la mauvaise Fortune.

Que toute erreur pareille soit bannie de la Philosophie, si nous voulons dans nos entretiens sur les Dieux immortels, ne rien avancer d'indigne d'eux. Je sais pour moi ce que j'en dois croire, qui n'est rien de ce que vous en dites. Vous prenez Neptune pour une intelligence répandue dans la mer. Vous avez, par rapport à la terre, la même opinion de Cérès. Or je ne saurois ni concevoir ce que c'est que cette intelligence de la mer ou de la terre; ni soupçonner même ce que ce pouroit être. Pour apprendre donc l'existence des Dieux, & quels ils sont, je dois m'adresser à d'autres qu'aux Stoïciens.

mourir les enfans. Ce passage est presque mot pour mot le même dans Pline, II, 7.





TROISIÈME PARTIE,

Où l'on veut prouver contre les Stoïciens, que l'Univers n'est pas gouverné par la Providence des Dieux.

PASSONS aux deux articles suivans : l'un, s'il y a une Providence divine, qui gouverne le Monde : l'autre, si elle veille particulièrement sur ce qui regarde le genre humain. Car de vos propositions, voilà celles qui nous restent ; & je crois qu'il faut, si vous le trouvez bon, les examiner avec soin.

Pour moi, dit Velléius, je le trouverai excellent. Je souscris de tout mon cœur à ce que vous avez dit jusqu'ici, & je m'attends que vous allez encore vous surpasser.

Je ne veux point vous interrompre, dit Balbus à Cotta : mais une autre fois que nous reprendrons notre dispute, je vous ferai bien avouer (8)....

(8) Non-seulement la phrase n'est point achevée dans le Texte, mais ici commence

une grande lacune, qui nous fait perdre tous les raifonnemens de Cotta fur la troifième propofition de Balbus, & une partie de fes réponfes fur la quatrième.

Je ne fais pourquoi on accufe les Chrétiens des premiers fiècles d'avoir laceré tous les manufcrits en cet endroit. Quelle apparence, qu'un pieux motif les eût portés à faire périr cet endroit plutôt que beaucoup d'autres du même livre, qui pouvoient leur paroître non moins dangereux ?

Arnobe, *lib. III*, nous donne lieu d'en foupçonner les Païens. Car nous apprenons de lui, qu'ils étoient fort fcandalifés de quelques livres de Cicéron, lefquels ne fauroient être que ceux de la Nature des Dieux, & de la Divination. Jufque-là qu'ils demandèrent que le Sénat en défendît la lecture, & les fupprimât (*a*) par un arrêt folennel, comme étant *favorables à la Religion Chrétienne, & propres à ruiner le Paganifme.*

Arnobe n'a pas voulu dire, que ces livres de Cicéron prouvoient directement la religion Chrétienne, mais indirectement, en ce qu'ils confondoient l'Idolâtrie. Qu'y avoit-il, en effet, de plus capable d'ouvrir les yeux aux Païens, & de leur faire fentir leur illufion, que tout ce qui eft ici rapporté par Cicéron fous le nom de Cotta ? Ici les faux Dieux font attaqués par un

(*a*) *Oportere ftatui per Senatum, aboleantur ut hæc fcripta, quibus Chriftiana religio comprobetur, & vetuftatis opprimatur auctoritas.*

Romain, par un Augure, par un ancien Consul. Que pouvoient dire les Païens, qui fermât la bouche à un de leurs Pontifes initié dans leurs mystères les plus secrets? Aussi cet ouvrage leur parut digne d'être brûlé avec la sainte Bible, sous l'Empereur Dioclétien, comme l'a remarqué (b) le Cardinal Baronius.

Mais que le zèle des Chrétiens, ou celui des Païens ait été la cause de cette perte, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir. Peut-être ne faut-il s'en prendre qu'au temps, qui nous a dérobé tant d'autres livres. Quoi qu'il en soit, commençons par recœuillir les deux passages que Lactance, *Div. Instit. II*, 3, & 8, nous a conservés de celui-ci, & tâchons ensuite de suppléer au reste par nos conjectures.

I.

Non sunt ista vulgò disputanda, ne susceptas publicè religiones disputatio talis extinguat.

II.

Primùm igitur non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sunt omnia, esse divinâ providentiâ effectam; sed habere, & habuisse vim & naturam suam. Ut igitur faber, cùm quid ædificaturus est, non ipse facit materiam,

(b) Ad annum 302., num. 67.

sed eâ utitur quæ sit parata; fictorque item cerâ: sic isti providentiæ divinæ materiam præstò esse oportuit, non quam ipsa faceret, sed quam haberet paratam. Quòd si non est à Deo materia facta, ne terra quidem, & aqua, & aër, & ignis à Deo factus est.

Quant au premier de ces passages, il n'a rien que de clair. Mais le second, où l'on réfute cette proposition, *Que la matière, dont toutes choses ont été formées, a été faite par une Providence divine*, mérite un petit éclaircissement; afin que l'on n'infère pas de-là, que Cicéron ait connu la création proprement dite, contre ce que j'ai avancé ci-dessus, livre II, page 51, Rem. 3.

Pour juger si cette conséquence est légitime, souvenons-nous que Cicéron attaque ici un Stoïcien. Or les Stoïciens que prétendoient-ils? Que le feu, qu'ils croyoient intelligent, étoit l'unique principe actif de toutes choses: que c'étoit lui, qui démêloit, qui formoit l'eau, la terre, l'air: & qu'ainsi ces trois derniers élémens n'étoient, à proprement parler, que des modifications du premier. Voilà ce que nous avons vu dans le second livre.

Quand donc il est dit ici, *Que la matière, dont toutes choses ont été formées, a été faite par une Providence divine*, cela ne signifie pas qu'une Providence divine ait réellement *créé, tiré du néant* cette matière: mais qu'elle

l'a modifiée ; & qu'en arrangeant les parties de matière, qui étoient confondues, elle a fait l'eau, la terre, l'air, & ce feu grossier, que nous connoissons.

On me soutiendra peut-être, que ces paroles, *eam materiam rerum esse divinâ providentiâ effectam*, doivent naturellement s'entendre de la création proprement dite, & que j'en donne une explication forcée. Je réponds à cela en premier lieu, que pour nous persuader que Cicéron ait eu une notion aussi singulière que celle de la création proprement dite, laquelle notion ne se trouve point dans tout le reste de son ouvrage, il nous faudroit quelque chose de plus qu'un seul passage détaché, dont nous ne voyons point la suite, ni ce qui le précédoit. Je réponds en second lieu, que si l'on veut qu'il s'agisse ici de la création proprement dite, c'est vouloir que Cicéron oublie contre quel adversaire il dispute ; puisque l'objection de la création proprement dite, non-seulement ne lui avoit pas été faite par Balbus, mais choquoit directement tous les principes de Balbus.

Revenons au véritable sens de ce passage, qui nous sert à découvrir quel tour prenoit Cicéron pour réfuter les Stoïciens. On ne doit pas, dit-il, attribuer les modifications de la matière à une Providence divine, comme faisoient les Stoïciens ; mais on doit supposer dans la matière une force intrinsèque & naturelle, qui lui rend toutes

ses modifications possibles & nécessaires. *Primùm igitur non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sint omnia, esse divinâ providentiâ effectam ; sed habere, & habuisse vim & naturam suam.*

Tel étoit le systême de Straton. Point d'autre principe de tout ce qui existe, que les lois mécaniques d'une nature inanimée. Tout est matière, & chaque portion de matière a une pesanteur naturelle, qui lui imprime des mouvemens nécessaires, d'où résultent toutes les diverses modifications. *Ipse autem* (Strato) *singulas mundi partes persequens, quidquid aut sit, aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus & motibus*, dit Cicéron, *Acad. II, 38.*

Mais entrons dans un plus grand détail, & voyons, autant qu'il nous est possible, sur quoi rouloit cette réfutation des Stoïciens, à qui l'on oppose Straton. Il faut pour cela nous ressouvenir, que Balbus, liv. II, p. 68, voulant prouver la Providence des Dieux, la fonde sur trois raisons.

1°. *Que l'existence des Dieux étant une fois reconnue, il s'ensuit que le monde est réglé par leur sagesse.* On peut aisément juger, que Cotta niant le principe des Stoïciens, il nioit aussi leur conséquence. Niant des Dieux tels que les Stoïciens les croyoient, il nioit par conséquent la Providence de ces Dieux.

2°. *Que tout étant soumis à une Nature douée de sentiment, & qui met un très-bel ordre dans le monde, il faut, pour trouver*

ce qui la constitue telle, renoncer à des principes intelligens. C'est ici, sans doute, que Cotta mettoit dans tout son jour le systême de Straton. Mais pouvoit-il dire quelque chose de raisonnable, pour montrer qu'un monde si bien composé, si bien gouverné, étoit la production d'une nature inanimée ? Tout ce que les successeurs de Cotta, tout ce que les impies ont dit là-dessus, fait pitié, & révolte le sens commun.

3°. *Les merveilles que le ciel & la terre présentent à nos yeux.* On voit assez ce qu'un Académicien, qui cherchoit à combattre les vérités les plus évidentes, pouvoit trouver à reprendre dans la construction de ce monde-ci, considéré par rapport à l'utilité particulière de l'homme. Apparemment Cotta ne manquoit pas d'employer les plus beaux tours de l'éloquence, pour éblouïr par des argumens tels qu'en ont proposé Lucrèce dans son cinquième livre, depuis le vers 157, jusqu'au 235, & Cicéron lui-même, *Acad.* II, 38. Pourquoi tant de plantes, tant de bêtes venimeuses ? Pourquoi tant de terres arides ? Pourquoi des grêles, des orages qui gâtent les moissons ? Pourquoi la pluie tombe-t-elle dans la mer, tandis que les sables de la Libye sont brûlans ? Pourquoi cette quantité innombrable d'étoiles pendant la nuit, puisqu'aucune d'elles, ni toutes ensemble ne fournissent une lumière, qui suffise pour nous éclairer, quand le soleil est loin de nous ? On a fait, & on fera cent questions plus

impertinentes les unes que les autres, lorſ-qu'on voudra meſurer à la foibleſſe de l'eſprit humain la ſageſſe infinie du Créateur, & la bonté phyſique de ſon ouvrage.

Voilà donc, à peu près, ce qui pouvoit entrer dans cette troiſième partie, où Cotta devoit réfuter les raiſons, par leſquelles Balbus lui vouloit prouver, qu'une Providence divine avoit fait ce monde-ci, & continuoit à le gouverner.

Pour ce qui eſt de la quatrième partie; dont le commencement nous manque; ſi nous en voulons remplir le vide par nos conjectures, il faut ſuivre la méthode que nous avons ſuivie dans l'examen de la troiſième. Il faut, dis-je, commencer par une exacte analyſe, qui nous remette devant les yeux toutes les preuves de Balbus. Elles ſe réduiſent aux quatre ſuivantes. 1°. La ſtructure de notre corps. 2°. Les perfections de notre âme. 3°. L'utilité de tout ce qui eſt dans le monde, par rapport à nous. 4°. Divers exemples d'hommes illuſtres, qui ont été protégés ſingulièrement par les Dieux.

Cicéron, pour conſerver à ſon diſcours cet air de liberté, qne la converſation demande, ne reprend pas ici les preuves de Balbus dans le même ordre qu'elles ont été propoſées. C'eſt ce qui fait que nous n'avons point la réfutation de la troiſième, quoique nous ayons celle de la ſeconde & de la quatrième. Mais il n'eſt pas difficile de voir ce

que la première & la troisième pouvoient devenir entre les mains d'un Rhéteur, qui s'étudioit à embellir des paradoxes.

En effet, quoique la mécanique du corps humain soit admirable, ne faut-il pas convenir que l'éloquence a un champ bien vaste, si elle veut décrire nos infirmités, nos maladies, nos besoins corporels ? Cicéron ne fait-il pas semblant de porter l'excès de son Pyrrhonisme jusqu'à douter que l'homme soit l'ouvrage d'une Puissance intelligente ? *Etiamne hoc affirmare potes, esse aliquam vim, cum prudentia & consilio scilicet, quæ finxerit, vel, ut tuo verbo utar, quæ fabricata sit hominem ?* Acad. II, 27.

Je ne m'arrêterai pas à montrer comment la troisième preuve de Balbus pouvoit être réfutée. Cotta, pour répondre au détail que Balbus lui a fait des choses qui nous sont utiles dans le monde, n'avoit qu'à lui en faire un des choses qui nous sont inutiles, ou même pernicieuses. Quand on n'a pas un principe fixe, comme la foi Chrétienne, il n'y a presque rien sur quoi on ne puisse avancer le pour & le contre.

C'est par les maximes invariables de notre Foi, que nous devons nous prémunir contre les vaines subtilités des impies ; & je ne veux employer ici que la parole sainte, pour détruire les réflexions de Cotta sur la seconde, & sur la quatrième preuve de Balbus.

Il répond à la seconde, *Que la raison humaine étant l'instrument du crime plus sou-*

vent que de la vertu, il n'est guères croyable que ce soit un présent de la divine bonté. Ne faisons point l'apologie de notre raison. A tout moment nous éprouvons sa foiblesse. Souvenons-nous seulement, que ses défauts ne lui viennent point (c) de son Créateur : que ce sont les suites du péché, dont le premier homme fut coupable : que nous sommes enfans (d) de colère, conçus dans l'iniquité : mais que malgré cela nous pouvons (e) tout avec la grâce de celui qui nous fortifie.

Enfin, pour attaquer la quatrième preuve de Balbus, Cotta lui oppose, *Qu'il y a beaucoup de crimes heureux, tandis que la vertu souffre.* La prospérité des méchans n'est point un scandale pour le Chrétien, puisqu'il ne connoît d'autre bien que la vertu. Quelle proportion (f) entre ses souffrances passagères, & une éternelle félicité ?

Je me sers uniquement de nos saintes Écritures, pour aller au-devant des mauvaises impressions que le discours de Cotta pouroit faire sur un Chrétien, à qui les maximes de notre Foi ne seroient pas toujours présentes. En matière de religion, quand nous avons des doutes à prévenir, ou des difficultés à résoudre, la voie de l'autorité divine vaut beaucoup mieux pour nous que celle du raisonnement. Elle est plus sûre, elle est plus

(c) *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona.* Genes. I, 31. (d) Psalm. I, 7. (e) Philip. IV, 13. (f) Rom. VIII, 18.

courte. Notre raiſon toute ſeule eſt ordinairement plus ingénieuſe à ſe tendre des piéges, qu'à s'en débarraſſer.

Il me reſte à dire que Cicéron, voulant montrer l'abus que l'homme peut faire de ſon eſprit, commence ici par des exemples, qui ſont enchâſſés, ſi j'oſe ainſi parler, dans quelques morceaux d'anciennes Tragédies. Mais, je l'avoue, ces fragmens ne m'ont guère paru ſuſceptibles d'un tour, qui les fît goûter en françois. Je me ſuis pourtant expoſé à les traduire en vers, ſans me vouloir contraindre plus que la choſe ne mérite. Ce n'eſt pas à de ſemblables bagatelles, qu'on doit s'arrêter dans un ouvrage polémique, auſſi ſérieux que celui-ci.





QUATRIÈME PARTIE,

Où l'on veut prouver contre les Stoïciens, que la Providence des Dieux ne veille point sur les hommes.

MOI, leur offrir des vœux, encenser leurs autels ?
Non, non, ils ne sont point au rang des Immortels.

Trouvez-vous que Niobé (1) s'attire toutes ses disgrâces, sans avoir bien raisonné auparavant ? Et la maxime suivante n'est-elle pas le résultat (2) d'une longue expérience ?

(1) On devine que les deux vers précédens font partie de la réponse, que Niobé fit à la Prophétesse Manto, qui la pressoit d'adorer Latone, Apollon, & Diane. Voyez les Métamorphoses, livre VI. Apollon & Diane tuèrent à coups de flèches tous les enfans de Niobé, qui fut elle-même transformée en pierre.

(2) Pour juger si je prends bien ici le sens de *callidus*, voyez comment Cicéron l'explique ci-dessus, chapitre 10.

Qui

Qui veut bien ce qu'il veut, est maître du succès.

Maxime capable de nous porter à tout ce qu'il y a de mauvais.

En vain (3) *s'oppose-t-il à ma juste colère ;*
Je prépare au perfide une douleur amère.
Mon partage est l'exil, mais en hâtant sa mort
Je saurai bien venger la rigueur de mon sort.

La voilà cette raison, que n'ont pas les bêtes, & qui a été donnée à l'homme, dites-vous, par une faveur toute particulière des Dieux. Vous le voyez, quelle grande faveur ! Quand Médée fuyoit son père & sa patrie,

Prête d'être arrêtée, ô Dieux, le puis-je dire ?
Elle poignarde Absyrte, en pièces le déchire,
Afin que dans le champ ses membres dispersés,
Par le triste vieillard en chemin ramassés,
Puissent le retardant, donner à la cruelle
Le loisir d'éviter la fureur paternelle.

Pour une action semblable il faut que l'esprit seconde la méchanceté. Et celui (4) qui prépare à son frère ce fu-

(3) C'est Médée qui parle : mais contre qui ? Les Commentateurs sont partagés là-dessus, & peu importe d'en savoir la vérité.

(4) Atrée, Roi d'Argos. Thyeste son frère voulut le détrôner, & commença par lui dé-

neste repas, s'y résout-il avant que d'y avoir bien fait réflexion ?

Aujourd'hui par un trait inouï, plein d'horreur,
Je cherche à lui porter la rage dans le cœur.

Thyeste lui-même, non content de corrompre la femme d'Atrée, lequel dit là-dessus avec raison :

C'est un désordre affreux, que l'épouse d'un Roi
Du lien conjugal ose trahir la foi.
Du Monarque offensé la race interrompue
Dans un sang étranger se trouve confondue.

Thyeste, dis-je, ne vouloit-il pas artificieusement, par cet adultère, s'emparer de la couronne ? Atrée s'en explique ainsi :

Un merveilleux agneau, dont la toison dorée
De mon règne paisible assuroit la durée,
Jadis me fut donné par le père des Dieux :
Mais ce rare présent que me firent les Cieux,
Thyeste, secouru de ma perfide femme,
Osa me le ravir en me rendant infame.

---

baucher sa femme, dont il eut deux enfans. Atrée vivement offensé de cette injure, le chassa de sa Cour. Mais après il le rappela pour se venger d'une manière plus cruelle, en lui faisant servir à table la chair des deux enfans, qui étoient les fruits de son inceste avec la Reine.

Trouvez-vous que pour en venir là, Thyeste ne devoit pas avoir un esprit proportionné à la grandeur de ses crimes ? Mais crimes qui ne se voient pas au Théatre seulement ; il s'en commet d'aussi noirs, & de plus noirs, s'il est possible, dans le train ordinaire du monde. Toutes les maisons particulières, la Place publique, le Sénat, le champ de Mars, les alliés, les provinces éprouvent, que comme la raison sert à bien faire, elle sert à mal faire aussi : que peu de gens, & dans peu d'occasions, s'en servent bien, au lieu que la plupart, & dans la plupart des occasions, s'en servent mal : de sorte qu'à consulter nos avantages, les Dieux nous devoient refuser la raison, plutôt que de nous en donner une si pernicieuse.

Le vin étant rarement bon, & très-souvent mortel aux malades, on fait bien mieux de leur défendre absolument d'en boire, que de risquer un remède si équivoque : de même, puisque la vivacité, la pénétration, l'industrie, qui est ce que nous appelons raison, est un poison à la plupart des

hommes, & ne fait du bien qu'à un très-petit nombre; je doute s'il n'auroit pas été mieux de les en priver absolument, que de la leur prodiguer.

Ou du moins, si les Dieux ont fait aux hommes un présent utile en leur donnant la raison, cela ne regarde que ceux qui ont reçu en partage une raison bien réglée, lesquels, supposé qu'il y en ait, sont en fort petite quantité. Or il seroit étrange qu'il y eût si peu de gens, à qui les Dieux eussent voulu faire du bien. On aime mieux croire qu'ils n'en ont fait à personne.

Vous répliquez, que si plusieurs font un mauvais usage de la raison, il ne s'ensuit pas que les Dieux ne l'aient donnée à l'homme pour lui être d'une extrême utilité : comme l'abus que plusieurs enfans font de leur patrimoine, ne diminue point l'obligation qu'ils ont à leurs parens.

On ne vous nie point que des enfans ne soient redevables aux parens, dont ils héritent; mais de-là que concluez-vous ? Ni Déjanire, lorsqu'elle fit présent à Hercule de la tunique ensanglantée par le Centaure, ne préten-

doit lui faire du mal : ni celui qui frappa de son épée Jason de Phérée, ne songeoit à lui rendre un bon office, lorsqu'il lui perça de ce coup un abcès, dont les Médecins ne l'avoient pu guérir. Souvent il arrive qu'en voulant faire du mal, on fait du bien ; & qu'en voulant faire du bien, on fait du mal. Ainsi la qualité du don ne marque point l'intention de celui qui donne ; & l'utilité que nous savons tirer d'un présent, ne prouve pas qu'il nous vienne d'une main amie.

Car enfin, quelle débauche parmi les hommes, quelle avarice, quel crime de quelque nature qu'il puisse être, dont le projet ne soit arrêté, dont l'exécution ne soit dirigée par leurs pensées? Qui dit leur pensées, dit leur raison : droite raison, s'ils pensent conformément à la vérité ; raison défectueuse, s'ils pensent faux. Or les Dieux ne nous donnent que la faculté de penser, si pourtant ils nous la donnent : mais d'en user bien ou mal, cela dépend de nous. Tellement qu'il ne faut point comparer un présent de cette espèce avec les dispositions qu'un père fait

en faveur de son fils. Et après tout, si les Dieux avoient prétendu nuire à l'homme, lui auroient-ils pu donner rien de pis que ce germe de tous les vices, que cette raison esclave de l'iniquité, de l'intempérance, de la peur ?

Je parlois tout à l'heure de Médée & d'Atrée, personnages d'un haut rang, qui mettoient tout leur esprit à étudier des crimes abominables. Mais souvent le même esprit, la même étude paroît dans les bagatelles qui font le sujet des Comédies. Par exemple, trouvez-vous que ce jeune homme de l'Eunuque (5) raisonne grossièrement ?

Que faire ? la perfide aujourd'hui me rappelle ;
Et me jure à son tour une ardeur éternelle.
Retournerai-je ? non : ses pas sont superflus ;
Elle m'avoit chassé, je ne la verrai plus.

Un autre, dans les Synéphèbes, osant disputer contre le sentiment commun, à la manière des Académiciens, soûtient que lorsqu'on aime, & qu'on se voit sans argent, il est doux

D'avoir un père avare, & dur à ses enfans,

(5) Comédie de Térence, Acte I, scène 1.

Qui toujours difficile, & toujours en colère,
N'a pour eux, ni les soins, ni la bonté d'un père.

Tout incroyable que cela paroît, il essaie pourtant de le prouver.

Des enfans contre lui justement prévenus,
Sans crainte ni remors pillent ses revenus;
Ou bien s'autorisant de lettres contrefaites,
Ils osent en son nom recœuillir quelques dettes;
Bien souvent un valet, pour servir leurs amours,
Abuse le vieillard par mille adroits détours;
Enfin, pour le vôler, plus il faut qu'on s'emploie,
Plus l'argent qu'on lui prend, se dépense avec joie.

Au contraire, il veut montrer qu'un père facile & libéral n'est point ce qu'il faut à un fils amoureux. Car, dit-il,

Pour abuser un père & si bon & si sage,
J'ignore quels moyens je dois mettre en usage.
De lui-même toujours il prévient mes désirs,
Toujours la bourse en main fournit à mes plaisirs.
Contre tant de bonté, qui sans cesse m'excuse,
Quel détour employer, quel piège, quelle ruse?

Mais ces ruses, ces pièges, ces détours, ne sont-ce pas les ouvrages de la raison? O le beau présent que nous

ont fait les Dieux ! Phormion fans cela n'auroit (6) pu dire,

Trouvez-moi le vieillard, j'ai déja dans la tête ;
Pour lui tendre un panneau, l'intrigue toute prête.

Sortons du Théâtre, passons au Barreau, le Préteur va prendre séance. Pour juger, qui ? Celui qui a mis le feu à nos archives. Peut-on savoir qui c'est ? Un illustre Chevalier Romain, Sosius, qui est du Picentin, avoue que c'est lui. Qui juger encore ? celui qui a falsifié les regîstres publics. Alénus, l'homme du monde le plus adroit, les a copiés, & a contrefait la signature de six Officiers. Rappelons d'anciens procès : celui de l'or (7) de Toulouse : la conjuration de Jugurtha : les informations faites contre Tubulus, accusé d'avoir (8) vendu la justice : les poursuites du Tribun Péducéus touchant l'inceste (9) des trois Vestales.

(6) Térence, Phormion, Acte II, scène 2.
(7) Voyez Justin, livre XXXII, chap. 3.
(8) Voyez Cicéron *de Finibus*, II, 16.
(9) J'ajoûte un rien au Texte, pour être moins obscur. Voyez le Cicéron de M. le Dauphin.

Tant

Tant de procès journaliers pour assassinats, empoisonnemens, péculat, fraudes en matière de Testamens, au sujet desquels nous avons une ordonnance toute récente. Tant de jugemens rendus sur la mauvaise foi dans les tutelles, dans le mandat, dans les sociétés, dans les hypothèques, dans les achats, dans les ventes, dans les fermes, dans les loyers. Ajoutons-y (1) l'action de larcin : la précaution ordonnée par la loi *Lætoria*, pour (2) ceux qui sont tombés en démence, & pour les dissipateurs : enfin, l'action introduite contre le dol par Aquilius notre ami, laquelle, pour ainsi dire, prend au filet tous les fripons, & a lieu

(1) Je fais ici une légère transposition, & je supprime la formule de cette action, qui est dans le Texte, mais qui ne plairoit pas en notre langue.

(2) J'ajoûte encore ici au Texte, pour tâcher de me faire entendre. Les Jurisconsultes, peut-être, souhaiteroient de plus grands éclaircissemens sur ces articles de l'ancien Droit Romain ; mais ils sont plus en état que moi de les chercher dans les sources. Je ne sais même si j'ai bien choisi en cet endroit les termes de l'art.

pour tous les actes, où l'on a fait autre chose, que ce qu'on a paru vouloir faire.

Faut-il après cela nous persuader que les Dieux aient produit cette féconde semence de maux ? S'ils ont donné à l'homme la raison, ils lui ont par conséquent donné la malice, qui n'est autre chose qu'une raison tournée au mal, ingénieuse à en faire. C'est d'eux qu'il tient l'art de tromper, & c'est à eux qu'il doit tout ce qu'il fait de mauvais, puisque sans le secours de la raison, ses crimes ne sauroient être, ni projetés, ni accomplis.

Comme donc la nourrice (3) de Médée souhaitoit, que l'on n'eût point coupé le sapin dont le vaisseau des Argonautes fut construit : de même souhaitons que jamais les Dieux n'eûssent donné aux hommes cette habileté, dont l'abus est si universel, que le petit nombre de ceux qui la font servir au bien, est souvent opprimé par la multitude infinie de ceux qui la font servir au mal ; tellement qu'elle sem-

(3) Pour me rendre plus clair, je substitue le fait à la place des vers que l'Auteur cite.

ble nous être donnée pour nous rendre fourbes, & non pas pour nous rendre bons.

Vous dites toujours : C'eſt la faute des hommes, ce n'eſt pas celle des Dieux. Mais ne ſe moqueroit-on pas d'un Médecin, ou d'un pilote, qui pourtant ne ſont que de foibles mortels, s'ils accuſoient de leur mauvais ſuccès la violence de la maladie, ou de la tempête ? Qui vous eût appelés, leur diroit-on, s'il n'y avoit eu du péril ? Or ce raiſonnement eſt bien plus fort contre les Dieux. C'eſt la faute de l'homme, dites-vous, s'il commet des crimes. Que ne lui donnoit-on une raiſon, qui ne fût capable, ni de fautes, ni de crimes ?

Les Dieux ont ils donc pu tomber dans l'erreur ? Quand nous laiſſons nos biens à nos enfans, c'eſt dans l'eſpérance qu'ils en feront un bon uſage ; nous pouvons y être trompés ; mais comment un Dieu a-t-il pu l'être ? Comme le Soleil, quand il confia ſon char (4) à ſon fils Phaéton ? Ou comme

(4) Voyez les Métamorphoſes, livre II.

Neptune, lorſqu'ayant permis à Théſée ſon fils de lui (5) demander trois choſes, l'une des trois demandées fut la mort d'Hippolyte? Fictions de Poëtes : à nous Philoſophes, il nous faut du vrai. Cependant, ſi ces Dieux poétiques avoient prévu, que leur facilité ſeroit funeſte à leurs enfans, on leur feroit un crime d'avoir été bons, & complaiſans à ce prix-là.

Ariſton de Chio diſoit ſouvent, que les Philoſophes nuiſoient à ceux de leurs diſciples, qui prenoient dans un mauvais ſens leur bonne doctrine : que les leçons d'Ariſtippe (6) faiſoient des

---

(5) Voyez là même, livre XV, fab. 45.

(6) Socrate n'ayant rien laiſſé par écrit, ſes diſciples ne retinrent de ſes diſcours que ce qu'il y avoit de conforme à leur goût particulier, & ſe diviſèrent en pluſieurs ſectes, qui bientôt n'eurent preſque plus rien de commun que de ſoutenir également, l'une à l'excluſion de l'autre, qu'elles poſſédoient la véritable doctrine de Socrate. C'eſt à peu près ainſi que Cicéron en parle, III. *de Orat.* 17. Après quoi il ajoûte, & ceci explique parfaitement le paſſage qui me donne lieu de faire cette remarque : *Deinde ab Antiſthene, qui patientiam, & duritiam in Socratico ſermone*

ſenſuels, celles de Zénon des farouches. Si cela eſt vrai, les Philoſophes auroient certainement mieux fait de ſe taire, que d'ouvrir des écoles, d'où l'on ſortoit avec de mauvais principes, faute d'avoir bien pris la penſée des maîtres. Et de même, ſi la raiſon, quoique donnée à l'homme par un bon motif, ſert pourtant à le rendre fourbe & méchant, c'eſt un don que les Dieux auroient dû ne pas nous faire.

On n'excuſeroit pas un Médecin, qui ordonneroit le vin à ſon malade, ſachant que le malade le boira pur, & auſſi-tôt en mourra. Votre Providence n'eſt pas moins blâmable d'avoir donné la raiſon à des hommes, qu'elle ſavoit devoir en abuſer.

Direz-vous qu'elle n'en ſavoit rien? Je ſerois charmé de vous l'entendre dire. Mais non, vous n'en aurez pas le courage: je ſais trop quelle ſublime idée vous avez d'elle.

---

maximè adamârat, Cynici primùm, deinde Stoïci. Tum ab Ariſtippo, quem illæ magis voluptariæ diſputationes delectârant, Cyrenaïca philoſophia manavit, &c.

Concluons. Si tous les Philosophes mettent la folie au-dessus de tous les maux, & que personne cependant ne parvienne à la véritable sagesse; nous sommes par conséquent réduits tous à la dernière misère, nous à qui vous prétendez que les Dieux ont procuré tous les avantages possibles. Car enfin, que personne ne se porte bien, ou que personne ne puisse se bien porter, c'est la même chose dans le fond: & c'est la même chose aussi, selon moi, qu'il n'y ait point d'homme véritablement sage, ou que personne ne puisse l'être. Mais je n'ai que trop insisté sur un point si évident.

Télamon par un seul vers, décide la question. S'il y avoit, dit-il, une Providence divine,

Les biens iroient aux bons, & les maux aux méchans.

Or voilà ce qui n'est pas. Les Dieux, s'ils avoient été bien intentionnés pour nous, auroient dû faire ensorte que nous fussions tous gens de bien: ou du moins, que ceux qui seroient gens de bien, fussent heureux.

Pourquoi donc le Carthaginois (7) opprima-t-il en Espagne les deux Scipions, aussi recommandables par leur probité, que par leur courage? Pourquoi Fabius (8) vit-il expirer son fils, qui avoit été déja Consul? Pourquoi Annibal tua-t-il Marcellus? Pourquoi la journée de Cannes coûta-t-elle la vie à Paulus? Pourquoi le corps de Régulus demeura-t-il en proie à la cruauté des Carthaginois? Pourquoi Scipion l'Africain (9) ne fut-il pas à couvert de la violence, même dans sa maison?

De ces événemens anciens, & auxquels bien d'autres pouroient être ajoutés, venons à de plus récens. Pourquoi mon oncle Rutilius, l'innocence même, un homme d'une si profonde érudition, passe-t-il ses jours en exil? Pourquoi mon ami Drusus a-t-il été

(7) Asdrubal. Les deux Scipions, dont il causa la mort, étoient Cnéius, & Publius.

(8) Q. Fabius Maximus, si connu par le surnom de Temporiseur, *Cunctator.*

(9) L'Émilien, le second Africain.

Il est aisé de voir que Cotta prend à tâche de réfuter ici ce que Balbus avoit dit ci-dessus, page 136. Mais que prouve-t-il?

assassiné chez lui? Pourquoi notre grand Pontife Scévola, qui étoit un exemple de modération & de prudence, a-t-il été massacré devant la statue de Vesta? Pourquoi, quelque temps auparavant, y eut-il quantité de nos plus illustres citoyens égorgés par Cinna? Pourquoi Marius, le plus grand traître qui fut jamais, eut-il le pouvoir de contraindre un homme tel que Catulus à se procurer lui-même la mort?

Je ne finirois point, si je voulois faire ici le dénombrement, ou des gens de bien qui n'ont pas été heureux, ou des scélérats qui l'ont été. Pourquoi ce Marius, heureux jusque dans un âge très avancé, & se voyant pour la septième fois élevé au Consulat, trouve-t-il paisiblement la mort dans son lit? Pourquoi laisser si long-temps durer la tyrannie de Cinna, l'homme du monde le plus sanguinaire?

Mais à la fin il fut puni, direz-vous. Il eût mieux valu détourner & prévenir tant de cruautés, que d'en punir un jour l'auteur.

Varius, le plus méchant des hommes, fut livré à un supplice très-dou-

loureux. Si ce fut pour avoir fait périr Drusus par le fer, & Métellus par le poison; n'eût-il pas été plus à propos de leur conserver la vie, que de venger après coup leur mort sur Varius?

Denys a exercé tranquilement sa tyrannie dans une grande & puissante ville l'espace de trente-huit ans: & avant lui Pisistrate n'en avoit-il pas long-temps usé de même dans la première ville de la Grèce?

Mais Phalaris, mais (1) Apollodore furent traités comme ils méritoient. Oui, après qu'ils eurent tourmenté, & mis à mort une infinité de gens. C'est ainsi qu'on exécute beaucoup de voleurs: mais le nombre des personnes qu'ils pillent, & qu'ils tuent, passe de beaucoup le nombre des voleurs exécutés.

Le tyran de Cypre fit mettre en pièces Anaxarque, disciple de Démo-

(1) Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile. Apollodore, tyran de Potidée en Macédoine. Tout le monde sait quelle fut la fin du premier; mais pour le second, l'Histoire ne dit pas exactement le genre de sa mort.

crite. Zénon d'Elée (2) finit ses jours dans les tourmens. Et de Socrate, qu'en dirai-je? Toutes les fois que je lis sa mort (3) dans Platon, elle me coûte de nouvelles larmes.

Si donc les Dieux voient ce qui nous arrive, convenez qu'ils ne mettent nulle différence entre vertu & crime. Aussi Diogène le Cynique disoit-il d'Harpalus, qui passoit alors pour un heureux brigand, que jouïssant d'une si constante prospérité, il portoit témoignage contre les Dieux.

Denys, le même dont je viens de parler, ayant pillé le temple de Proserpine à Locres, & retournant à Syracuse avec le vent en poupe : *Mes amis*, disoit-il, *voyez comme les Dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges*. Animé par ce coup d'essai, qui lui avoit si bien réussi, il persévéra dans l'impiété. Lorsqu'il débarqua sa flotte au Péloponnèse, il entra dans le temple de Jupiter à Olympie, & lui

(2) Zénon d'Élée, autre que le Chef des Stoïciens, & que l'Épicurien de même nom.

(3) Dans le Phédon, à la fin.

ôta un manteau d'or massif, qui étoit un ornement que lui avoit donné le tyran Hiéron, de ses prises sur les Carthaginois. Il en plaisanta même, disant qu'un manteau d'or étoit bien pesant en été, & bien froid en hiver, & il lui en fit jeter sur les épaules un de laine, qui seroit bon, disoit-il, pour toutes les saisons. Une autre fois il fit ôter à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puisque le père (4) n'en avoit point. Il fit aussi enlever de tous les temples les tables d'argent ; & comme on y avoit mis selon l'ancien usage de la Grèce, cette inscription, *AUX BONS DIEUX*, il vouloit, disoit-il, profiter de leur bonté. Pour ce qui est des petites Victoires, des coupes, & des couronnes d'or, que les Statues tenoient à la main, il les emportoit sans façon, disant que ce n'étoit point les prendre, mais seulement les recevoir. Que les Dieux, à qui l'on demande

(4) Apollon. Voyez Tome I, page 117.

sans cesse des biens, ne pouvoient être refusés que par des fous, lorsqu'ils étendoient la main eux-mêmes pour nous donner. Enfin, ces dépouilles furent par son ordre portées au marché, & vendues à l'encan : puis en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choses tirées des lieux saints, eûssent, dans le temps prescrit, à les restituer toutes aux temples d'où elles venoient : de sorte qu'à l'impiété envers les Dieux, il ajouta l'injustice envers les hommes. Il ne fut cependant, ni foudroyé par Jupiter l'Olympien, ni condamné par Esculape à mourir d'une maladie lente & douloureuse. Il mourut dans son lit, & reçut tous les honneurs (5) funèbres, faisant passer à son fils, comme une succession juste & légitime, la puissance qu'il avoit lui-même usurpée.

C'est à regret que je tiens un discours, qui semble autoriser le mal, & qui seroit effectivement capable de

---

(5) Je m'explique d'une manière vague, sans m'embarrasser dans les diverses conjectures des Commentateurs.

l'autoriser, si la conscience, sans que les Dieux s'en mêlent, ne faisoit vivement sentir ce qui est vice ou vertu. Otez aux hommes leur conscience, tout le reste ne leur est rien. Comme on ne croira pas que des personnes sensées gouvernent une famille, un État, où l'on ne verra point de récompenses pour les bonnes actions, point de châtiment pour les mauvaises : aussi n'est-il pas croyable qu'il y ait une Providence divine, si les honnêtes gens & les scélérats ne sont pas traités différemment.

Mais les Dieux, me direz-vous, négligent les bagatelles, & ne se mettent pas en peine d'un petit champ, d'une petite vigne. Que la grêle ou trop de sécheresse les gâte, ce n'est pas l'affaire de Jupiter. Les Rois même n'entrent pas dans toutes les minucies du gouvernement.

Vous répondriez juste, si moi, en vous citant pour exemple Rutilius, je m'étois plaint de ce que ses champs étoient ruinés : mais je parlois d'un mal qui tombe sur lui personnellement, je parlois de son exil.

Tous les hommes (6) sont dans cette persuasion, qu'ils tiennent des Dieux les biens extérieurs, les vignes, les blés, les oliviers, l'abondance des grains & des fruits, toutes les commodités, toutes les prospérités de la vie. Mais pour ce qui est de la vertu, jamais personne n'a cru la tenir d'un Dieu : & l'on a raison de ne point le croire, puisque la vertu est pour nous un juste titre de louange, & que nous y attachons une gloire légitime : ce qui ne seroit point, si c'étoit le don d'un Dieu, & non un mérite personnel.

Que nous soyons élevés à de nouvelles dignités, que nous devenions plus opulens, qu'il nous arrive par hasard quelque chose d'agréable, ou d'éviter quelque danger, nous en rendons grâces aux Dieux, & c'est reconnoître qu'il n'y a point là de gloire, qui nous appartienne. Mais quelqu'un a-t-il

(6) C'étoit du moins le sentiment d'Horace; qui, dans le derniers vers de l'épître XVIII, parle ainsi de Jupiter :

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo.

jamais rendu grâces aux Dieux, de ce qu'il étoit homme de bien? On les remercie de ce qu'on a des richesses, des honneurs, de la santé; c'est pour en avoir que l'on invoque le très-bon, le très-grand Jupiter; mais on ne lui demande point la justice, la tempérance, la sagesse. Jamais, pour être sage, personne n'a voué à Hercule (7) la dixme de ses biens.

Il est vrai qu'on raconte de Pythagore, qu'il immola un bœuf aux Muses pour avoir fait quelque découverte en Géométrie: mais je n'en crois rien, car il refusa de sacrifier à l'Apollon même de Délos, de peur (8) d'ensanglanter l'autel.

Quoi qu'il en soit, le sentiment général est, qu'il faut demander la bonne fortune à Dieu, & prendre chez soi

---

(7) Plutarque, *Quæst. Rom.* 18, examine d'où venoit la coutume de vouer la dixme de ses biens à Hercule.

(8) Pythagore n'approuvoit point que l'on égorgeât des animaux, même pour les sacrifices. Aussi Porphyre dit-il que le bœuf immolé aux Muses par Pythagore, n'étoit que de farine.

la sagesse. Pour avoir bâti des temples à l'Intelligence, à la Vertu, à la Foi, on ne laisse pas de sentir qu'elles dépendent entièrement de nous-mêmes. A l'égard de l'espérance, du salut, du secours, de la victoire, c'est des Dieux qu'il faut les attendre. D'où il s'ensuit, comme Diogène le prétendoit, que la prospérité des méchans détruit l'idée d'une Providence divine.

Mais quelquefois les gens de bien ont d'heureux succès. D'accord : mais les succès qu'ils ont, c'est sans raison que nous en faisons honneur aux Dieux. Diagore, celui que l'on appelle *l'Athée*, étant à Samothrace, un de ses amis lui montra plusieurs tableaux de gens qui avoient essuyé d'affreuses tempêtes, & lui dit : Vous qui ne croyez point de Providence, regardez combien de gens ont été sauvés par les prières qu'ils ont faites aux Dieux. *Je vois les sauvés*, reprit Diagore, *mais ceux qui ont fait naufrage, où les a-t-on peints ?* Et au milieu d'une tempête qu'il essuya lui-même, ses compagnons de voyage tout alarmés lui dirent qu'ils méritoient bien cet accident, pour lui avoir donné

place

place dans leur vaiſſeau. Lui, en leur montrant d'autres navires expoſés par le même vent au même danger : *Croyez-vous*, leur dit-il, *que Diagore ſoit auſſi dans ces vaiſſeaux-là ?*

Vivez bien ou mal, il eſt certain que ce n'eſt pas ce qui fera, ou détruira votre fortune.

Les Dieux ne font pas attention à tout, ni même les Rois. Quelle comparaiſon ! Si les Rois négligent quelque choſe, le défaut ſeul de connoiſſance les peut diſculper ; mais pour les Dieux, on ne ſauroit les excuſer ſous prétexte d'ignorance.

Vous les juſtifiez plaiſamment. Si un criminel vient à mourir ſans avoir porté la peine qu'il méritoit, les Dieux la font, dites-vous, porter à ſes enfans, aux enfans de ſes enfans, à toute ſa poſtérité. O l'admirable équité des Dieux ! Quelle ville ſouffriroit un Légiſlateur, qui, pour la faute du père ou de l'aïeul, feroit (9) condamner le fils, ou le petit-fils ?

---

(9) Plutarque, dans ſon Traité intitulé *Pourquoi la juſtice divine diffère la punition*

Quoi ! des Dieux ennemis la colère fatale
Poursuivra donc toujours la race de Tantale ?
Et pour venger Myrtile, un destin trop cruel
Punira dans les fils le crime paternel !

Je ne saurois dire si ce sont les Poètes qui ont gâté les Stoïciens, ou les Stoïciens qui ont autorisé les Poètes. Ils ont tort (1) les uns & les autres, d'employer à tout propos le ministère des Dieux. Si des personnes dont le nom avoit été flétri par les vers satyriques (2) d'Hipponax, ou par ceux

---

des crimes, rapporte que Bion disoit, *Que si Dieu punissoit les enfans des méchans, il seroit autant digne de moquerie, comme le Médecin qui, pour la maladie du père ou grand-père, appliqueroit sa médecine au fils, ou à l'arrière-fils.* Je me sers toujours avec plaisir de la version d'Amyot.

Les vers suivans étoient des *Pélopides*; Tragédie d'Accius, ou Attius. Pélops, fils de Tantale, & père d'Atrée & de Thyeste, au-lieu de la récompense promise à Myrtile, cocher d'Œnomaüs, le jeta dans la mer. C'est cette perfidie qu'on croyoit que les Dieux punissoient dans les enfans de Pélops.

(1) J'aide un peu à la lettre, & pour plus grande clarté je fais sentir la proposition que l'Auteur veut prouver.

(2) Hipponax étoit affreusement laid,

d'Archiloque, pouſſoient leur chagrin jusqu'au déſeſpoir; une Divinité n'étoit point la cauſe de leur déſeſpoir, il ſe formoit de lui-même dans leur âme. Quand nous voyons Egyſthe, quand nous voyons Pâris livré à une paſſion impure, nous ne nous en prenons point à un Dieu; car nous entendons, s'il faut ainſi dire, leur faute qui les accuſe. Je crois les malades qui guériſſent, plus redevables aux ſoins d'Hippocrate, qu'au pouvoir d'Eſculape. Je crois que Sparte a reçu ſes lois de Lycurgue, plutôt que d'Apollon. Je crois que ſi Corinthe & Carthage ont été détruites, ſi ces deux prunelles des côtes maritimes ont été arrachées, c'eſt l'une par

---

Des ſculpteurs qui l'avoient repréſenté au naturel, ayant expoſé ſon buſte pour faire rire le monde, il fit des vers d'une horrible malignité contre les rieurs, dont quelques-uns ſe pendirent de rage. Pline, XXXVI, 5; n'en convient pas.

A l'égard d'Archiloque, on dit que ſes traits piquans contre Lycambe, qui, après lui avoir promis ſa fille en mariage, lui manqua de parole, réduiſirent Lycambe à ſe pendre. Voyez les Commentateurs d'Horace ſur l'épître XIX du liv. I, vers 25.

Critolaüs, l'autre par Aſdrubal, ſans que la colère divine y ait trempé: puiſqu'un Dieu, comme vous en convenez vous-mêmes, n'eſt point capable de s'irriter, pour quelque ſujet que ce ſoit.

Mais ne pouvoit-il pas ſecourir & conſerver de ſi belles, de ſi grandes villes? Il le pouvoit certainement, puiſque ſa puiſſance, dites-vous, n'a point de bornes, & que rien ne lui coûte. Que comme pour remuer quelque partie de notre corps, nous n'avons qu'à le vouloir; de même ſans la moindre peine, les Dieux peuvent former, mouvoir, changer toutes choſes. Vous le dites, non ſur de ſimples idées de ſuperſtition, mais parce que vos principes de Phyſique vous y conduiſent néceſſairement. Car vous enſeignez que la matière dont tout eſt compoſé, & qui renferme tout, eſt ſuſceptible de toutes les formes, & de toutes les converſions; qu'il n'y a rien qu'elle ne puiſſe devenir, ou ceſſer d'être dans un inſtant; & que c'eſt la divine providence qui la dirige, qui en diſpoſe, qui par conſéquent eſt la maîtreſſe d'en faire, quelque part que ce ſoit, tout ce qu'il lui plaît. D'où je con-

plus que cette Providence, ou ignore l'étendue (3) de son pouvoir, ou ne songe point à nos intérêts, ou ne sait point discerner ce qu'il y auroit de plus avantageux pour nous.

Elle ne veille pas, dites-vous, sur chaque particulier. Je m'en doute bien, puisqu'elle ne veille pas même sur chaque ville. Que dis-je? pas même sur chaque pays, ni sur chaque peuple S'il étoit donc vrai qu'elle négligeât des peuples entiers, ne pouroit-il pas se faire qu'elle négligeât aussi tout le genre humain?

Mais comment prétendez-vous que les Dieux n'entrent point dans tous les

(3) C'est à peu près l'argument d'Épicure, que Lactance, *de ira Dei*, *cap.* XIII, a peut-être mieux exposé que réfuté. *Deus*, inquit Epicurus, *aut vult tollere mala, & non potest; aut potest, & non vult: aut neque vult, neque potest; aut & vult, & potest. Si vult, & non potest; imbecillis est; quod in Deum non cadit. Si potest, & non vult; invidus; quod æquè alienum a Deo. Si neque vult neque potest: & invidus, & imbecillis est; ideoque neque Deus. Si & vult, & potest, quod solum Deo convenit; unde ergo sunt mala? aut cur illa non tollit?*

petits détails, vous, dis-je, qui soûtenez que ce sont eux qui envoient des songes aux hommes, & qui se chargent d'en faire la distribution? Puisque vous croyez aux songes, c'est à vous de résoudre cette difficulté.

D'ailleurs, vous enseignez qu'il faut invoquer les Dieux. Or ceux qui les invoquent, ce sont des particuliers. Donc la divine Providence écoute même les particuliers. Cela prouveroit qu'elle a plus de loisir que vous ne pensez.

Supposons qu'elle soit fort occupée, qu'elle tourne le ciel, qu'elle conserve la terre, qu'elle gouverne les mers. Pourquoi souffre-t-elle qu'il y ait tant de Dieux sans emploi? Que n'a-t-elle donné l'intendance des choses humaines à quelques-uns de ces Dieux oisifs, qui, selon vous, composent une troupe innombrable?

C'est à peu près ce que j'avois à dire sur les Dieux, non pour (4) détruire

(4) Cotta prend souvent cette précaution d'avertir qu'il n'en veut point à l'existence des Dieux; & celui qui le fait parler de

leur existence, mais seulement pour faire sentir combien la question est obscure, & dans quelles difficultés on s'engage, quand on la veut expliquer.

---

cette sorte, convient lui-même qu'il y a de l'affectation. L'endroit où Cicéron fait cet aveu, mérite d'être rapporté, & bien examiné, parce qu'on y découvre ce que l'Auteur jugeoit de son ouvrage. C'est dans le premier livre de la Divination, chap. 5.

*J'ai achevé * depuis peu*, lui dit son frère, *de lire votre troisième livre de la nature des Dieux ; & quoique les raisons de Cotta m'ayent ébranlé, elles ne m'ont pas pourtant fait changer de sentiment. Vous avez raison*, lui dit Cicéron, *car Cotta y parle plutôt pour réfuter les argumens des Stoïciens, que pour détruire l'opinion que les hommes ont des Dieux. Je sais bien*, lui répond son frère, *que Cotta le dit de la sorte, & même souvent, peut-être, pour faire qu'il ne paroisse pas s'écarter de l'opinion commune : mais je vous avoue qu'il me semble qu'à force de vouloir combattre les Stoïciens, il rejette entièrement les Dieux.*

Oui sans doute Cicéron étoit trop judicieux pour admettre le polythéisme des Stoïciens. Mais tous ses écrits font voir clairement & distinctement qu'il a reconnu ces importantes vérités, l'existence d'un être suprême, la spiritualité de notre âme, une

* *Traduction de M. l'Abbé Regnier.*

Alors Balbus, voyant que Cotta n'ajoûtoit plus rien : Vous avez, lui dit-il, marqué trop de vivacité contre le dogme de la providence divine, qui est aussi saintement que prudemment établi par les Stoïciens. Mais comme il se fait tard, vous donnerez (5) quelqu'autre jour à entendre mes réponses. Car notre combat, intéresse nos autels, nos foyers, nos temples, les murs même de Rome, ces murs dont vous reconnoissez (6) la sainteté, vous, Pontifes, qui par la religion défendez

notion innée du bien & du mal, une loi qui commande l'un, & défend l'autre. Peut-on demander à la Raison humaine d'aller plus avant, lorsqu'elle marche sans le flambeau de la Foi ?

(5) La dispute n'a jamais dû recommencer, & Cicéron ne dit ceci que pour se tirer d'intrigue. Car il fait dire par son frère dans le livre premier de la Divination, incontinent après les paroles que je viens d'en rapporter ci-dessus, que la cause de la religion ayant été suffisamment défendue par Balbus dans le livre II de ces Entretiens, il est inutile de répondre aux objections de Cotta.

(6) Plutarque, *Quæst. Rom.* 27, examine pourquoi on regardoit comme sacrées les murailles de Rome, & non les portes.

Rome

Rome plus sûrement, qu'elle n'est défendue par ses remparts. Tant que je respirerai, c'est une cause que je croirai ne pouvoir abandonner sans crime.

Pour moi, lui répondit Cotta, je ne demande pas mieux que d'être réfuté. Aussi n'ai-je décidé sur rien ; je n'ai voulu que vous exposer mes réflexions, & je sais certainement, Balbus, qu'il ne tiendra qu'à vous de me vaincre, quand il vous plaira.

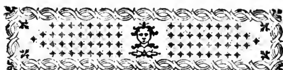
Oui, reprit Velléius, il y a tout à craindre d'un homme persuadé que nos songes nous sont envoyés par Jupiter ; songes, qui tout frivoles qu'ils sont, ne le sont pas autant que les discours des Stoïciens sur la nature des Dieux.

On en demeura là : nous nous quittâmes, Velléius jugeant que la vérité étoit pour Cotta ; & moi, que la vraisemblance étoit pour Balbus.



AVIS.

Par les chiffres qui ſont aux marges du Texte, on voit à quelles pages du François ſe rapportent les pages du Latin.



M. TULLII CICERONIS
DE
NATURA DEORUM,
AD M. BRUTUM.

LIBER II.

QUÆ cùm Cotta dixisset; tum Velleius, Næ ego, inquit, incautus, qui cum Academico, & eodem rhetore congredi conatus sum. Nam neque indisertum Academicum pertimuissem, nec sine ista philosophia rhetorem, quamvis eloquentem : neque enim flumine conturbor inanium verborum, nec subtilitate sententiarum, si orationis est siccitas. Tu autem, Cotta, utrâ-
que re valuisti : corona tibi, & judices de- 4
fuerunt. Sed ad ista aliàs : nunc Lucium, si ipsi commodum est, audiamus. Tum Balbus; Eumdem equidem mallem audire Cottam, dum, quâ eloquentiâ falsos Deos sustulit, eâdem veros inducat. Est enim & philosophi, & pontificis, & Cottæ, de Diis immortalibus habere non errantem, & vagam, ut Academici, sed, ut nostri, stabilem, certamque sententiam. Nam contra

Epicurum satis, superque dictum est. Sed aveo audire, tu ipse, Cotta, quid sentias. An, inquit, oblitus es, quod initio dixerim, faciliùs me, talibus præsertim de rebus, quid non sentirem, quàm quid sentirem, posse dicere? Quòd si haberem aliquid, quod liqueret, tamen te vicissim audire vellem, cùm ipse tam multa dixissem.

5 Tum Balbus; Geram tibi morem, & agam quàm brevissimè potero: etenim, convictis Epicuri erroribus, longa de meâ disputatione detracta oratio est. Omnino dividunt nostri totam istam de Diis immortalibus quæstionem in partes quatuor. Primùm docent esse Deos: deinde, quales sint: tum, mundum ab his administrari: postremò, consulere eos rebus humanis. Nos autem hoc sermone, quæ priora duo sunt, sumamus: tertium, & quartum, quia majora sunt, puto esse in aliud tempus differenda. Minimè verò, inquit Cotta: nam & otiosi sumus, & iis de rebus agimus, quæ sunt etiam negotiis anteponendæ.

6 II. Tum Lucius, Ne egere quidem videtur, inquit, oratione prima pars. Quid enim potest esse tam apertum, tamque perspicuum, cùm cœlum suspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quàm esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur? Quod ni ita esset, quî potuisset assensu omnium dicere Ennius?

Adspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem;

illum verò & Jovem, & dominatorem rerum, & omnia nutu regentem, &, ut idem Ennius,

patrem divumque, hominumque,

& præsentem, ac præpotentem Deum. Quod 7 qui dubitet, haud sanè intelligo, cur non idem, sol sit, an nullus sit, dubitare possit. Quid enim est hoc illo evidentius? Quod nisi cognitum, comprehensumque animis haberemus, non tam stabilis opinio permaneret, nec confirmaretur diuturnitate temporis, nec unà cum seculis, ætatibusque hominum inveterare potuisset. Etenim videmus, cæteras opiniones fictas, atque vanas, diuturnitate extabuisse. Quis enim hippocentaurum fuisse, aut chimæram putat? quæve anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondam credebantur, apud inferos portenta extimescat? Opinionum enim commenta delet dies; naturæ judicia confirmat. Itaque & in nostro populo, & in cæteris, Deorum cultùs religionumque sanctitates exsistunt in dies majores, atque meliores. Idque evenit non temerè, nec casu, sed quòd præsentiam sæpe Divi suam declarant: ut & apud Regillum bello Latinorum, cùm A. Postumius dictator cum Octavio 8 Mamilio Tusculano prælio dimicaret, in nostra acie Castor & Pollux ex equis pugnare visi sunt: & recentiore memoriâ iidem Tyndaridæ Persen victum nuntiaverunt. P. enim Vatienus, avus hujus adolescentis, cùm è præfectura Reatina Romam venienti

noctu duo juvenes cum equis albis dixissent,
regem Persen illo die captum, senatui nun-
tiavit, & primò quasi temerè de republica
locutus, in carcerem conjectus est : pòst, à
Paulo literis allatis, cùm idem dies con-
stitisset; & agro à senatu, & vacatione do-
natus est. Atque etiam cùm ad fluvium Sa-
9 gram Crotoniatas Locri maximo prælio de-
vicissent, eo ipso die auditam esse eam pu-
gnam ludis Olympiæ, memoriæ proditum
est. Sæpe Faunorum voces exauditæ, sæpe
visæ formæ Deorum, quemvis non aut he-
betem, aut impium, Deos præsentes esse
confiteri coëgerunt.

III. Prædictiones verò, & præsensiones
rerum futurarum quid aliud declarant, nisi
hominibus ea, quæ sint, ostendi, monstrari,
portendi, prædici? Ex quo illa ostenta,
monstra, portenta, prodigia dicuntur. Quòd
si ea ficta credimus licentiâ fabularum, Mop-
sum, Tiresiam, Amphiaraum, Calchantem,
Helenum; quos tamen augures ne ipsæ qui-
dem fabulæ asciviſſent, si res omnino repu-
diarent; ne domesticis quidem exemplis docti
numen Deorum comprobabimus? Nihil nos
10 P. Claudii, bello Punico primo, temeritas
movebit, qui etiam per jocum Deos irri-
dens, cùm caveâ liberati pulli non pasce-
rentur, mergi eos in aquam jussit; *ut bibe-
rent, quoniam esse nollent :* qui risus, classe
devictâ, multas ipsi lacrymas, magnam po-
pulo Romano cladem attulit. Quid? Collega
ejus Junius, eodem bello, nonne tempestate

classem amisit, cùm auspiciis non paruisset?
Itaque Claudius à populo condemnatus est:
Junius necem sibi ipse conscivit. C. Flami-
nium Cælius regione neglectâ cecidisse apud
Thrasimenum scribit cum magno reipublicæ
vulnere. Quorum exitio intelligi potest,
eorum imperiis rempublicam amplificatam,
qui religionibus paruissent. Et, si conferre
volumus nostra cum externis, cæteris rebus 11
aut pares, aut etiam inferiores reperiemur:
religione, id est, cultu Deorum, multò su-
periores. An Attii Navii lituus ille, quo ad
investigandum suem regiones vineæ termi-
navit, contemnendus est? Crederem, nisi
ejus augurio rex Hostilius maxima bella ges-
sisset. Sed negligentiâ nobilitatis, augurii
disciplina omissa, veritas auspiciorum spreta
est, species tantùm retenta. Itaque maximæ 12
reipublicæ partes, in his bella, quibus rei-
publicæ salus continetur, nullis auspiciis ad-
ministrantur; nulla peremnia servantur,
nulla ex acuminibus; nulli viri vocantur, ex
quo in procinctu testamenta perierunt. Tum
enim bella gerere nostri duces incipiunt,
cùm auspicia posuerunt. At verò apud majo-
res tanta religionis vis fuit, ut quidam im-
peratos etiam se ipsos Diis immortalibus 13
capite velato verbis certis pro republicâ de-
voverent. Multa ex Sibyllinis vaticinationi-
bus, multa ex haruspicum responsis com-
memorare possumus, quibus ea confirmen-
tur, quæ dubia nemini debent esse.

IV. Atqui & nostrorum augurum, &

Etruſcorum haruſpicum diſciplinam, P. Scipione, C. Figulo conſulibus, res ipſa probavit. Quos cùm Tib. Gracchus conſul iterum crearet, primus rogatorum, ut eos retulit, ibidem eſt repentè mortuus. Gracchus cùm comitia nihilominus peregiſſet, remque illam in religionem populo veniſſe ſentiret, ad ſenatum retulit. Senatus, quos ad ſoleret, referendum cenſuit. Haruſpices introducti reſponderunt, non fuiſſe
14 juſtum comitiorum rogatorem. Tum Gracchus, ut è patre audiebam, incenſus irâ, Itane vero? Ego non juſtus, qui & conſul rogavi, & augur, & auſpicatò? An vos Tuſci, ac barbari, auſpiciorum populi Romani jus tenetis, & interpretes eſſe comitiorum poteſtis? Itaque tum illos exire juſſit. Pòſt autem ex provincia literas ad collegium miſit, ſe, cùm legeret libros, & recordatum eſſe vitio ſibi tabernaculum captum fuiſſe in hortis Scipionis; quòd, pomœrium poſteà intraſſet, habendi ſenatûs cauſâ, in redeundo, cùm idem pomœrium tranſiret, auſpicari eſſet oblitus: itaque vitio creatos
15 conſules eſſe. Augures rem ad ſenatum: ſenatus, ut abdicarent: conſules abdicaverunt. Quæ quærimus exempla majora? Vir ſapientiſſimus, atque haud ſcio an omnium præſtantiſſimus, peccatum ſuum, quod celari poſſit, confiteri maluit, quàm hærere in republicâ religionem: conſules ſummum imperium ſtatim deponere, quàm id tenere punctum temporis contra religionem. Ma-

gna augurum auctoritas. Quid haruspicum
ars, nonne divina? Hæc innumerabilia ex
eodem genere qui videat, nonne cogatur
confiteri Deos esse? Quorum enim interpre-
tes sunt, eos ipsos esse certè necesse est. Deo- 16
rum autem interpretes sunt: Deos igitur esse
fateamur. At fortasse non omnia eveniunt,
quæ prædicta sunt. Ne ægri quidem quia
non omnes convalescunt, idcircò ars nulla
medicina est. Signa ostenduntur à Diis re-
rum futurarum. In his si qui erraverunt, non
Deorum natura, sed hominum conjectura
peccavit. Itaque inter omnes omnium gen-
tium constat (omnibus enim innatum est, &
in animo quasi insculptum.) esse Deos.

V. Quales sint, varium est: esse nemo ne-
gat. Cleanthes quidem noster quatuor de
causis dixit in animis hominum informatas
Deorum esse notiones. Primam posuit eam,
de qua modò dixi, quæ orta esset ex præ-
sensione rerum futurarum. Alteram, quam
ceperimus ex magnitudine commodorum,
quæ percipiuntur cœli temperatione, fœcun-
ditate terrarum, aliarumque commoditatum
complurium copiâ. Tertiam, quæ terret ani- 17
mos fulminibus, tempestatibus, nimbis, ni-
vibus, grandinibus, vastitate, pestilentiâ,
terræ motibus, sæpe fremitibus, lapideis-
que imbribus, & guttis imbrium quasi cruen-
tis: tum labibus, aut repentinis terrarum
hiatibus: tum, præter naturam, hominum,
pecudumque portentis: tum facibus visis
cœlestibus; tum stellis iis, quas Græci co-

metas, nostri cincinnatas vocant, quasi nuper bello Octaviano magnarum fuerunt calamitatum prænuntiæ: tum sole geminato, quod, ut è patre audivi, Tuditano & Aquilio consulibus evenerat; quo quidem anno P. Africanus sol alter extinctus est: quibus exterriti homines vim quamdam esse cœlestem, & divinam suspicati sunt. Quartam causam esse, eámque vel maximam, æqualitatem motûs, conversionem cœli solis, lunæ, siderumque
18 omnium distinctionem, varietatem, pulchritudinem, ordinem; quarum rerum adspectus ipse satis indicaret, non esse ea fortuita. Ut si quis in domum aliquam, aut in gymnasium, aut in forum venerit; cùm videat omnium rerum rationem, modum, disciplinam, non possit ea sine causa fieri judicare, sed esse aliquem intelligat, qui præsit, & cui pareatur: multò magis in tantis motionibus, tantisque vicissitudinibus, tam multarum rerum, atque tantarum ordinibus, in quibus nihil unquam immensa & infinita vetustas mentita sit, statuat necesse est, ab aliqua mente tantos naturæ motus gubernari.

VI. Chrysippus quidem, quanquam est acerrimo ingenio, tamen ea dicit, ut ab ipsâ naturâ didicisse, non ut ipse reperisse videatur. *Si enim*, inquit, *est aliquid in rerum natura, quod hominis mens, quod ratio, quod vis, quod potestas humana efficere non possit: est certè id, quod illud efficit, homine melius. Atqui res cœlestes, omnesque eæ,*

quarum est ordo sempiternus, ab homine confici non possunt. Est igitur id, quo illa con- 19
ficiuntur, homine melius. Id autem quid potiùs dixeris, quàm Deum? Etenim si Dii non sunt, quid esse potest in rerum natura homine melius? in eo enim solo ratio est, quâ nihil potest esse præstantius. Esse autem hominem, qui nihil in omni mundo melius esse, quàm se putet, desipientis arrogantiæ est. Ergo est aliquid melius. Est igitur profectò Deus. An verò, si domum magnam pulchramque videris, non possis adduci, ut, etiam si dominum non videas, muribus illam & mustelis ædificatam putes: tantum verò ornatum mundi, tantam varietatem, pulchritudinemque rerum cœlestium, tantam vim, & magnitudinem maris, atque terrarum, si tuum, ac non Deorum immortalium domicilium putes, nonne planè desipere videare? An ne hoc quidem intelligimus, omnia supera esse meliora? terram autem esse infimam, quam crassissimus cir-
cumfundat aër? ut ob eam ipsam causam, 20
quod etiam quibusdam regionibus, atque urbibus contingere videmus, hebetiora ut sint hominum ingenia propter cœli pleniorem naturam, hoc idem generi humano evenerit, quòd in terra, hoc est, in crassissima regione mundi collocati sint. Et tamen ex ipsa hominum solertia esse aliquam mentem, & eam quidem acriorem, & divinam, existimare debemus. *Unde enim hanc homo arripuit?* ut ait apud Xenophontem Socra-

tes. Quin & humorem, & calorem, qui est fusus in corpore & terrenam ipsam viscerum soliditatem, animum denique illum spirabilem si quis quærat unde habemus; apparet, quòd aliud à terra sumpsimus, aliud ab humore, aliud ab igne, aliud ab aëre eo, quem spiritu ducimus.

VII. Illud autem, quod vincit hæc omnia, rationem dico, &, si placet pluribus verbis, mentem, consilium, cogitationem, pruden-
21 tiam, ubi invenimus? Unde sustulimus? An cætera mundus habebit omnia, hoc unum, quod plurimi est, non habebit? Atqui certè nihil omnium rerum melius est mundo, nihil præstabilius, nihil pulchrius: nec solùm nihil est, sed ne cogitari quidem quidquam melius potest. Et, si ratione, & sapientiâ nihil est melius, necesse est hæc inesse in eo, quod optimum esse concedimus. Quid verò? Tanta rerum consentiens, conspirans, continuata cognatio, quem non coget ea, quæ dicuntur à me, comprobare? Possetne
22 uno tempore florere, deinde vicissim horrere terra? aut, tot rebus ipsis se immutantibus, solis accessus, discessusque solstitiis, brumisque cognosci? aut æstus maritimi, fretorumque angustiæ, ortu aut obitu lunæ commoveri? aut unâ totius cœli conversione cursus astrorum dispares conservari? Hæc ita fieri omnibus inter se concinentibus mundi partibus profectò non possent, nisi ea uno divino, & continuato spiritu continerentur. Atque hæc cùm uberiùs disputantur,

& fusiùs, ut mihi est in animo facere, faciliùs effugiunt Academicorum calumniam: cùm autem, ut Zeno solebat, breviùs, angustiúsque concluduntur; tum apertiora sunt 23
ad reprehendendum. Nam ut profluens amnis, aut vix, aut nullo modo; conclusa autem aqua facilè corrumpitur: sic orationis flumine reprehensoris vitia diluuntur; angustia autem conclusæ orationis non facilè se ipsa tutatur. Hæc enim, quæ dilatantur à nobis, Zeno sic premebat.

VIII. *Quod ratione utitur, id melius est, quàm id, quod ratione non utitur. Nihil autem mundo melius. Ratione igitur mundus utitur.* Similiter effici potest, sapientem esse mundum: similiter, beatum: similiter, æternum. Omnia enim hæc meliora sunt, quàm ea, quæ sunt his carentia: nec mundo quidquam melius: ex quo efficitur, esse mundum Deum. Idemque hoc modo: *Nullius sensu carentis pars aliqua potest esse sentiens: mundi autem partes sentientes sunt: non igitur caret sensu mundus.* Pergit idem, & urget angustiùs: *Nihil*, inquit, *quod animi, quod rationis est expers, id generare ex se* 24
potest animantem, compotemque rationis. Mundus autem generat animantes, compotesque rationis. Animans est igitur mundus, composque rationis. Idemque similitudine, ut sæpe solet, rationem conclusit hoc modo: *Si ex oliva modulatè canentes tibiæ nascerentur; num dubitares, quin inesset in oliva tibicinis quædam scientia? Quid, si platani fidi-*

culas ferrent numerosè sonantes? Idem scilicet censeres, in platanis inesse musicam. Cur igitur mundus non animans, sapiensque judicetur, cùm ex se procreet animantes atque sapientes?

IX. Sed quoniam cœpi secus agere, atque initio dixeram : negaram enim hanc primam partem egere oratione, quòd esset omnibus perspicuum, Deos esse : tamen id ipsum rationibus physicis confirmari volo. Sic enim res se habet, ut omnia, quæ alantur, & quæ crescant, contineant in se vim caloris; sine quâ neque ali possent, neque crescere. Nam omne, quod est calidum, & igneum, cietur, & agitur motu suo. Quod
25 autem alitur & crescit, motu quodam utitur certo & æquabili; qui quamdiu remanet in nobis, tamdiu sensus & vita remanet; refrigerato autem, & extincto calore, occidimus ipsi, & extinguimur. Quod quidem Cleanthes his etiam argumentis docet, quanta vis insit caloris in omni corpore : negat enim ullum esse cibum tam gravem, quin is die, & nocte concoquatur; cujus etiam in reliquiis inest caloris, quas natura respuerit. Jam verò venæ, & arteriæ micare non desinunt, quasi quodam igneo motu; animadversumque sæpe est, cùm cor animantis alicujus evulsum ita mobiliter palpitaret, ut imitaretur igneam celeritatem. Omne igitur, quod vivit, sive animal, sive terrâ editum, id vivit propter inclusum in eo calorem. Ex quo intelligi debeat, eam caloris naturam, vim habere in se vitalem per

omnem mundum pertinentem. Atque id faciliùs cernemus, toto genere hoc igneo, quod tranat omnia, subtiliùs explicato. Omnes igitur partes mundi tangam, quæ maxi- 26
mo calore fultæ sustinentur. Quod primùm in terrena natura perspici potest. Nam & lapidum conflictu atque tritu elici ignem videmus: & recenti fossione

terram fumare calentem;

atque etiam ex puteis jugibus aquam calidam trahi, & id maximè hibernis fieri temporibus, quòd magna vis caloris, terræ contineatur cavernis; eaque hieme sit densior: ob eamque causam, calorem insitum in terris contineat arctiùs.

X. Longa est oratio, multæque rationes, quibus doceri possit, omnia, quæ terra concipiat, semina, quæque ipsa ex se generata stirpibus infixa contineat, ea temperatione caloris & oriri, & augescere. Atque aquæ etiam admistum esse calorem, primùm ipse liquor, tum aquæ declarat effusio: quæ neque conglaciaret frigoribus, neque nive, pruinaque concresceret, nisi eadem se admisto calore liquefacta, & dilapsa diffunderet. Itaque & aquilonibus, reliquisque frigoribus adjectis durescit humor: & idem vicissim mollitur tepefactus, & tabescit calore. Atque etiam maria agitata ventis ita tepescunt, ut intelligi facilè possit, in tantis illis humoribus inclusum esse calorem: nec enim ille externus, & adventitius habendus est tepor, 27
sed ex intimis maris partibus agitatione exci-

tatus: quod noſtris quoque corporibus contingit, cùm motu, atque exercitatione recaleſcunt. Ipſe verò aër, qui naturâ eſt maximè frigidus, minimè eſt expers caloris. Ille verò & multo quidem calore admiſtus eſt: ipſe enim oritur ex reſpiratione aquarum: earum enim quaſi vapor quidam aër habendus eſt. Is autem exſiſtit motu ejus caloris, qui aquis continetur. Quam ſimilitudinem cernere poſſumus in iis aquis, quæ efferveſcunt ſubditis ignibus. Jam verò reliqua quarta pars mundi, ea & ipſa tota natura fervida eſt, & cæteris naturis omnibus ſalutarem impertit, & vitalem calorem. Ex quo concluditur, cùm omnes mundi partes ſuſtineantur calore, mundum etiam ipſum ſimili, parique natura in tanta diuturnitate ſervari: eoque magis, quòd intelligi debet, calidum illud atque igneum, ita in omni fuſum eſſe natura, ut in eo inſit procreandi vis, & cauſa gignendi, à quo & animantia omnia, & ea quorum ſtirpes terrâ continentur, & naſci ſit neceſſe, & augeſcere.

28 XI. Natura eſt igitur, quæ contineat mundum omnem, eumque tueatur, & ea quidem non ſine ſenſu, atque ratione. Omnem enim naturam neceſſe eſt, quæ non ſo-
29 litaria ſit, neque ſimplex, ſed cum alio juncta, atque connexa, habere aliquem in ſe principatum, ut in homine mentem, in bellua quiddam ſimile mentis, unde oriantur rerum appetitus. In arborum autem, & earum rerum, quæ gignuntur è terra, radicibus

bus inesse principatus putatur. Principatum
autem id dico, quod Græci ἡγεμονικὸν vo-
cant: quo nihil in quoque genere nec potest,
nec debet esse præstantius. Itaque necesse est,
illud etiam, in quo sit totius naturæ princi-
patus, esse omnium optimum, omniumque
rerum potestate, dominatuque dignissimum.
Videmus autem, in partibus mundi (nihil
est enim in omni mundo, quod non pars
universi sit) inesse sensum, & rationem. In
ea parte igitur, in qua mundi inest princi-
patus, hæc inesse necesse est, & acriora qui-
dem, atque majora. Quo circa sapientem esse 30
mundum necesse est; naturamque eam, quæ
res omnes complexa teneat, perfectione ra-
tionis excellere, eoque Deum esse mundum,
omnemque vim mundi naturâ divinâ conti-
neri. Atque etiam mundi ille fervor pu-
rior, perlucidior mobiliorque multò, ob
easque causas aptior ad sensus commoven-
dos, quàm hic noster calor; quo hæc, quæ
nota nobis sunt, retinentur, & vigent. Ab-
surdum est igitur dicere, cùm homines, be-
stiæque hoc calore teneantur, & propterea
moveantur, ac sentiant, mundum esse sine
sensu; qui integro, & puro, & libero, eo-
demque acerrimo, & nobilissimo ardore te- 31
neatur: præsertim cùm is ardor, qui est mun-
di, non agitatus ab alio neque externo pul-
su, sed per se ipse, ac suâ sponte moveatur.
Nam quid potest esse mundo valentius, quod
pellat, atque moveat calorem eum, quo ille
teneatur?

XII. Audiamus enim Platonem, quaſi quemdam Deum philoſophorum, cui duo placet eſſe motus, unum ſuum, alterum externum: eſſe autem divinius, quod ipſum ex ſe ſuâ ſponte moveatur, quàm quod pulſu agitetur alieno. Hunc autem motum in ſolis animis eſſe ponit, ab hiſque principium motûs eſſe ductum putat. Quapropter quoniam ex mundi ardore motus omnis oritur, is autem ardor non alieno impulſu, ſed ſuâ ſponte movetur; animus ſit neceſſe eſt. Ex quo efficitur, animantem eſſe mundum. Atque ex hoc quoque intelligi poterit, in eo ineſſe intelligentiam, quòd certè eſt mundus
32 melior, quàm ulla natura. Ut enim nulla pars corporis noſtri eſt, quæ non ſit minoris, quàm noſmetipſi ſumus: ſic mundum univerſum pluris eſſe neceſſe eſt, quàm partem aliquam univerſi. Quod ſi ita eſt, ſapiens ſit mundus neceſſe eſt; nam ni ita eſſet, hominem, qui eſt mundi pars, quoniam rationis eſt particeps, pluris eſſe quàm mundum omnem oporteret. Atque etiam ſi à primis inchoatiſque naturis ad ultimas perfectaſque volumus procedere, ad Deorum naturam perveniamus neceſſe eſt. Primò enim animadvertimus, à naturâ ſuſtineri ea, quæ gignuntur à terra, quibus natura nihil tribuit amplius, quàm ut ea alendo, atque augendo tueretur. Beſtiis autem ſenſum, & motum dedit, & cum quodam appetitu acceſſum ad res ſalutares, à peſtiferis receſſum: hoc homini amplius, quòd addidit rationem,

quâ regerentur animi appetitus, qui tum remitterentur, tum continerentur.

XIII. Quartus autem eſt gradus, & altiſſimus eorum, qui natura boni, ſapienteſque gignuntur: quibus à principio innaſci tur ratio recta conſtanſque, quæ ſupra hominem putanda eſt, Deoque tribuenda, id eſt, mundo: in quo neceſſe eſt perfectam illam, atque abſolutam ineſſe rationem. Ne- 33
que enim dici poteſt, illam rerum inſtitutionem non eſſe aliquid extremum, atque perfectum. Ut enim in vite, ut in pecude (niſi quæ vis obſtitit) videmus naturam ſuo quodam itinere ad ultimum pervenire; atque ut pictura, & fabrica, cæteræque artes habent quemdam abſoluti operis effectum: ſic in omni natura, ac multò etiam magis, neceſſe eſt abſolvi aliquid, ac perfici. Etenim cæteris naturis multa externa, quo minùs perficiantur, poſſunt obſiſtere: univerſam autem naturam nulla res poteſt impedire; propterea quòd omnes naturas ipſa cohibet, & continet. Quocirca neceſſe eſt eſſe quartum illum, & altiſſimum gradum, quò nulla vis poſſit accedere. Is autem eſt gradus, in quo rerum omnium natura ponitur: quæ quoniam talis eſt, ut præſit omnibus, & eam nulla res poſſit impedire, neceſſe eſt, intelligentem eſſe mundum, & quidem etiam ſapientem. Quid autem eſt inſcitius, quàm eam 34
naturam, quæ omnes res ſit complexa, non optimam dici: aut, cùm ſit optima, non primùm animantem eſſe, deinde rationis &

consilii compotem, postremò sapientem? Quî potest aliter esse optima? Neque enim, si stirpium similis sit, aut etiam bestiarum, optima putanda sit potiùs, quàm deterrima: nec verò, si rationis particeps sit, nec sit tamen à principio sapiens, non sit deterior mundi potiùs, quàm humana conditio. Homo enim sapiens fieri potest; mundus autem, si in æterno præteriti temporis spatio fuit insipiens, nunquam profectò sapientiam consequetur: ita erit homine deterior. Quod quoniam absurdum est, & sapiens à principio mundus, & Deus habendus est: neque enim est quidquam aliud, præter mundum, cui nihil absit; quodque undique aptum, atque perfectum, expletumque sit omnibus suis numeris, & partibus.

35 XIV. Scitè enim Chrysippus, Ut clypei causâ, involucrum; vaginam autem, gladii: sic, præter mundum, cætera omnia aliorum causâ esse generata, ut eas fruges atque fructus, quos terra gignit, animantium causâ; animantes autem, hominum; ut equum, vehendi causâ; arandi, bovem; venandi, & custodiendi, canem. Ipse autem homo ortus est ad mundum contemplandum, & imitandum: nullo modo perfectus, sed est quædam particula perfecti. Sed mundus, quoniam omnia complexus est, nec est quidquam, quod non insit in eo, perfectus undique est. Quid igitur potest ei deesse, quod est optimum? Nihil autem est mente, & ratione melius: ergo hæc mundo deesse non

possunt. Bene igitur idem Chrysippus, qui similitudines adjungens, omnia in perfectis 36
& maturis docet esse meliora, ut in equo, quàm in equulo; in cane, quàm in catulo; in viro, quàm in puero: item, quod in omni mundo optimum sit, id in perfecto aliquo, atque absoluto esse debere. Est autem nihil mundo perfectius, nihil virtute melius: igitur mundi est propria virtus. Nec verò hominis natura perfecta est; & efficitur tamen in homine virtus: quantò igitur in mundo faciliùs? Est ergo in eo virtus: sapiens est igitur; & propterea Deus.

XV. Atque hac mundi divinitate perspectâ, tribuenda est sideribus eadem divinitas: quæ ex mobilissima, purissimaque ætheris parte gignuntur; neque ullâ præterea sunt admistâ naturâ, totaque sunt calida, atque perlucida: ut ea quoque rectissimè & animantia esse, & sentire, atque intelligere dicantur. Atque ea quidem tota esse ignea, duorum sensuum testimonio confirmari 37
Cleanthes putat, tactûs, & oculorum. Nam Solis candor illustrior est, quàm ullus ignis, quippe qui immenso mundo tam longè, latéque colluceat: & is ejus tactus est, ut non tepefaciat solùm, sed etiam sæpe comburat: quorum neutrum faceret, nisi esset igneus. Ergo, inquit, cùm sol igneus sit, Oceanique alatur humoribus, quia nullus ignis sine pastu aliquo possit permanere; necesse est, aut ei similis sit igni, quem adhibemus ad usum, atque ad victum; aut ei, qui cor-

poribus animantium continetur. Atque hic
noster ignis, quem usus vitæ requirit, con-
fector est & consumptor omnium, idemque
quocumque invasit, cuncta disturbat, ac dis-
sipat. Contrà ille corporeus, vitalis & salu-
taris, omnia conservat, alit, auget, susti-
net, sensuque afficit. Negat ergo esse du-
bium, horum ignium Sol utri similis sit, cùm
is quoque efficiat, ut omnia floreant, & in
suo quæque genere pubescant. Quare cùm
Solis ignis similis eorum ignium sit, qui
sunt in corporibus animantium; Solem quo-
38 que animantem esse oportet, & quidem re-
liqua astra, quæ oriantur in ardore cœlesti,
qui æther, vel cœlum nominatur. Cùm igi-
tur aliorum animantium ortus in terra sit,
aliorum in aqua, in aëre aliorum; absur-
dum esse Aristoteli videtur, in ea parte,
quæ sit ad gignenda animalia aptissima,
animal gigni nullum putare. Sidera autem
æthereum locum obtinent: qui quoniam
tenuissimus est, & semper agitatur, &
viget; necesse est, quod animal in eo gi-
gnatur, id & sensu acerrimo, & mobili-
tate celerrimâ esse. Quare cùm in æthere
astra gignantur, consentaneum est, in iis
sensum inesse, & intelligentiam. Ex quo
efficitur, in Deorum numero astra esse
ducenda.

XVI. Etenim licet videre acutiora inge-
nia, & ad intelligendum aptiora eorum,
qui terras incolant eas, in quibus aër sit
purus, ac tenuis, quàm illorum, qui utan-

tur crasso cœlo, atque concreto. Quinetiam
cibo, quo utatur, interesse aliquid ad mentis
aciem putant. Probabile est igitur, præstan-
tem intelligentiam in sideribus esse, quæ &
æthercam mundi partem incolant, & ma-
rinis, terrenisque humoribus, longo inter-
vallo extenuatis, alantur. Sensum autem 39
astrorum, atque intelligentiam maximè de-
clarat ordo eorum, atque constantia: nihil
est enim, quod ratione, & numero moveri
possit sine consilio; in quo nihil est teme-
rarium, nihil varium, nihil fortuitum.
Ordo autem siderum, & in omni æternitate
constantia, neque naturam significat; est
enim plena rationis: neque fortunam, quæ
amica varietati constantiam respuit. Sequi-
tur ergo, ut ipsa suâ sponte, suo sensu, ac
divinitate moveantur. Nec verò Aristoteles
non laudandus in eo, quòd omnia, quæ
moventur, aut naturâ moveri censuit, aut
vi, aut voluntate: moveri autem solem, &
lunam, & sidera omnia. Quæ autem naturâ
moverentur, hæc aut pondere deorsum, aut
levitate in sublime ferri: quorum neutrum
astris contingeret, proptèrea quòd eorum
motus in orbem circumque ferretur. Nec 40
verò dici potest, vi quâdam majore fieri,
ut contra naturam astra moveantur: quæ
enim potest major esse? Restat igitur, ut
motus astrorum sit voluntarius: quæ qui vi-
deat, non indoctè solùm, verùm etiam im-
piè faciat, si Deos esse neget. Nec sanè
multum interest, utrùm id neget, an eos

omni procuratione, atque actione privet: mihi enim, qui nihil agit, esse omnino non videtur. Esse igitur Deos ita perspicuum est, ut, id qui neget, vix eum sanæ mentis existimem.

41 XVII. Restat, ut, qualis eorum natura sit, consideremus: in quo nihil est difficilius, quàm à consuetudine oculorum aciem mentis abducere. Ea difficultas induxit, & vulgò imperitos, & similes philosophos imperitorum, ut, nisi figuris hominum constitutis, nihil possent de Diis immortalibus cogitare. Cujus opinionis levitas confutata à Cotta, non desiderat orationem meam. Sed cùm talem esse Deum certâ notione animi præsentiamus, primùm ut sit animans, deinde ut in omni natura nihil eo sit præstantius: ad hanc præsensionem, notionemque nostram, nihil video, quod potiùs accomodem, quàm ut primùm hunc ipsum mundum, quo nihil fieri excellentius potest, animantem esse, & Deum judicem.

42 Hìc quàm volet Epicurus jocetur, homo non aptissimus ad jocandum, minimèque resipiens patriam, & dicat, se non posse intelligere, qualis sit volubilis, & rotundus Deus: tamen ex hoc, quod ipse etiam probat, nunquam me movebit. Placet enim illi esse Deos, quia necesse sit præstantem esse aliquam naturam, quâ nihil sit melius. Mundo autem certè nihil est melius. Nec dubium, quin, quod animans sit, habeatque sensum, & rationem, & mentem, id sit.

ſit melius, quàm id, quod his careat. Ita efficitur, animantem, ſenſûs, mentis, rationis mundum eſſe compotem: quâ ratione, Deum eſſe mundum, concluditur. Sed hæc paulò pôſt faciliùs cognoſcentur ex iis rebus ipſis, quas mundus efficit.

XVIII. Interea, Vellei, Noli, quæſo, præ te ferre, vos planè expertes eſſe doctrinæ. Conum tibi ais, & cylindrum, & pyrami- 43
dem, pulchriorem, quàm ſphæram, videri. Novum etiam oculorum judicium habetis. Sed ſint iſta pulchriora, dumtaxat adſpectu: quod mihi tamen ipſum non videtur; quid enim pulchrius eâ figurâ, quæ ſola omnes alias figuras complexu continet, quæ nihil aſperitatis habere, nihil offenſionis poteſt, nihil inciſum angulis, nihil anfractibus, nihil eminens, nihil lacunoſum? Cúmque duæ formæ præſtantes ſint, ex ſolidis globus; (ſic enim σφαῖραν interpretari placet) ex planis autem, circulus, aut orbis, qui κύκλος Græcè dicitur; his duabus formis contingit ſolis, ut omnes earum partes ſint inter ſe ſimillimæ, à medioque tantùm abſit extremum, quantùm idem à ſummo: quo nihil fieri poteſt aptius. Sed ſi hæc non videtis, quia nunquam eruditum illum pulve- 43
rem attigiſtis; ne hoc quidem phyſici intelligere potuiſtis, hanc æqualitatem motûs, conſtantiamque ordinum in alia figura non potuiſſe ſervari? Itaque nihil poteſt eſſe indoctius, quàm quod à vobis affirmari ſolet. Nec enim hunc ipſum mundum pro certo

rotundum eſſe dicitis ; nam poſſe fieri, ut ſit aliâ figurâ ; innumerabileſque mundos alios aliarum eſſe formarum. Quæ ſi bis bina quot eſſent, didiciſſet Epicurus, certè non diceret. Sed dum palato , quid ſit optimum, judicat , *cœli palatum*, ut ait Ennius , non ſuſpexit.

XIX. Nam cùm duo ſint genera ſiderum ; quorum alterum ſpatiis immutabilibus ab ortu ad occaſum commeans , nullum unquam curſus ſui veſtigium inflectat : alterum autem continuas converſiones duas iiſdem ſpatiis , curſibuſque conficiat : ex utraque re & mundi volubilitas , quæ niſi in globosâ forma eſſe non poſſet, & ſtellarum rotundi ambitus cognoſcuntur. Primuſque ſol, qui
45 aſtrorum obtinet principatum , ita movetur, ut cùm terras largâ luce compleverit, eaſdem modò his, modò illis ex partibus opacet. Ipſa enim umbra terræ ſoli officiens, noctem efficit : nocturnorum autem ſpatiorum eadem eſt æquabilitas , quæ diurnorum ; ejuſdemque ſolis tum acceſſus modici, tum receſſus, & frigoris, & caloris modum temperant. Circuitus enim ſolis orbium V, & LX, & CCC, quartâ ferè diei parte additâ, converſionem conficiunt annuam : inflectens autem ſol curſum tum ad ſeptentriones, tum ad meridiem, æſtates & hiemes efficit, & ea duo tempora, quorum alterum hiemi ſeneſcenti adjunctum eſt, alterum æſtati. Ita ex quatuor temporum mutationibus, omnium, quæ terrâ, marique gignuntur, ini-

tia, causæque dicuntur. Jam solis annuos cursus spatiis menstruis luna consequitur: 46
cujus tenuissimum lumen facit proximus accessus ad solem, digressus autem longissimus quisque plenissimum. Neque solùm ejus species, ac forma mutatur tum crescendo, tum defectibus in initia recurrendo; sed etiam regio, quæ tum est aquilonaris, tum australis. In lunæ quoque cursu est & brumæ quædam & solstitii similitudo: multaque ab ea manant, & fluunt, quibus & animantes alantur, augescantque & pubescant, maturitatemque assequantur, quæ oriuntur è terra.

XX. Maximè verò sunt admirabiles motus earum quinque stellarum, quæ falsò vocantur errantes: nihil enim errat, quod in omni æternitate conservat progressus, & regressus, reliquosque motus constantes, & ratos. Quod eò est admirabilius in his stellis, quas dicimus, quia tum occultantur, tum rursùm aperiuntur, tum abeunt, tum recedunt, tum antecedunt, tum subsequuntur, tum celeriùs moventur, tum tardiùs, tum omninò ne moventur quidem, sed ad quod- 47
dam tempus insistunt. Quarum ex disparibus motionibus magnum annum mathematici nominaverunt, qui tum efficitur, cùm Solis & Lunæ, & quinque errantium ad eamdem inter se comparationem confectis omnium spatiis est facta conversio. Quæ quàm longa sit, magna quæstio est: esse verò certam, & definitam, necesse est. Nam ea,

quæ Saturni ſtella dicitur, φαίνων que à Græcis nominatur, quæ à terra abeſt plurimùm, xxx ferè annis curſum ſuum conficit: in quo curſu multa mirabiliter efficiens, tum antecedendo, tum retardando, tum veſpertinis temporibus deliteſcendo, tum matutinis rurſum ſe aperiendo; nihil immutat ſempiter-
48 nis ſeculorum ætatibus, quin eadem iiſdem temporibus efficiat. Infrà autem hanc propiùs à terra Jovis ſtella fertur, quæ φαέθων dicitur: eaque eumdem xii ſignorum orbem annis xii conficit, eaſdemque quas Saturni ſtella, efficit in curſu varietates. Huic autem proximum inferiorem orbem tenet πυρόεις, quæ ſtella Martis appellatur: eaque iiii & xx menſibus, iv, ut opinor, diebus minùs, eumdem luſtrat orbem, quem duæ ſuperiores. Infra hanc autem ſtella Mercurii eſt: ea ςίλβων appellatur à Græcis: quæ anno ferè vertente ſigniferum luſtrat orbem, neque à ſole longiùs unquam unius ſigni intervallo diſcedit, tum antevertens, tum ſubſequens. Infima eſt quinque errantium, terræque proxima, ſtella Veneris, quæ φωσφόρος græcè, Lucifer latinè dicitur, cùm antegreditur ſolem: cùm ſubſequitur autem,
49 Heſperos. Ea curſum anno conficit, & latitudinem luſtrans ſigniferi orbis, & longitudinem: quod idem faciunt ſtellæ ſuperiores: neque unquam ab ſole duorum ſignorum intervallo longiùs diſcedit, tum antecedens, tum ſubſequens.

XXI. Hanc igitur in ſtellis conſtantiam;

hanc tantam tam variis curſibus in omni
æternitate convenientiam temporum, non
poſſum intelligere ſine mente, ratione, con-
ſilio. Quæ cùm in ſideribus ineſſe videamus,
non poſſumus ea ipſa non in Deorum nu-
mero reponere. Nec verò ſtellæ eæ, quæ
inerrantes vocantur, non ſignificant eam-
dem mentem, atque prudentiam; quarum
eſt quotidiana, conveniens, conſtanſque
converſio: nec habent æthereos curſus, ne-
que cœlo inhærentes, ut plerique dicunt
phyſicæ rationis ignari. Non eſt enim ætheris 50
ea natura, ut vi ſuâ ſtellas complexa con-
torqueat: nam tenuis, ac perlucens, & æqua-
bili calore ſuffuſus æther, non ſatis aptus
ad ſtellas continendas videtur. Habent igitur
ſuam ſphæram ſtellæ inerrantes ab ætherea
conjunctione ſecretam, & liberam. Earum
autem perennes curſus, atque perpetui,
cum admirabili, incredibilique conſtantiâ,
declarant in his vim, & mentem eſſe divi-
nam: ut, hæc ipſa qui non ſentiat Deo-
rum vim habere, is nihil omninò ſenſurus
eſſe videatur. Nulla igitur in cœlo nec for-
tuna, nec temeritas, nec erratio, nec va-
rietas ineſt: contraque omnis ordo, veri-
tas, ratio, conſtantia: quæque his vacant,
ementita, & falſa, plenaque erroris eunt
circum terras, infra lunam, quæ omnium
ultima eſt; in terriſque verſantur. Cœleſtem
ergo admirabilem ordinem incredibilemque 51
conſtantiam, ex quâ conſervatio, & ſalus
omnium omnis oritur, qui vacare mente

putat, is ipse mentis expers habendus est. Haud ergo, ut opinor, erravero, si à principe investigandæ veritatis, hujus disputationis principium duxero.

XXII. Zeno igitur ita naturam definit; ut eam dicat, *ignem esse artificiosum ad gignendum progredientem viâ.* Censet enim artis maximè proprium esse, creare, & gignere, quodque in operibus nostrarum artium manus efficiat, id multò artificiosiùs
52 naturam efficere, id est, ut dixi, ignem artificiosum, magistrum artium reliquarum. Atque hac quidem ratione, omnis natura artificiosa est, quòd habet quasi viam quamdam & sectam, quam sequatur. Ipsius verò mundi, qui omnia complexu suo coërcet & continet, natura non artificiosa solùm, sed planè artifex ab eodem Zenone dicitur, consultrix, & provida utilitatum, opportunitatumque omnium. Atque ut cæteræ natu-
33 ræ suis seminibus quæque gignuntur, augescunt, continentur: sic natura mundi omnes motus habet voluntarios, conatusque, & appetitiones, quas ὁρμὰς Græci vocant: & his consentaneas actiones sic adhibet, ut nosmetipsi, qui animis movemur & sensibus. Talis igitur mens mundi cùm sit, ob eamque causam vel prudentia, vel providentia appellari rectè possit, (Græcè enim πρόνοια dicitur) hæc potissimùm providet, & in his maximè est occupata, primùm ut mundus quàm aptissimus sit ad permanendum, deinde ut nullâ re egeat, maximè autem

ut in eo eximia pulchritudo sit, atque omnis ornatus.

XXIII. Dictum est de universo mundo: dictum est etiam de sideribus: ut jam propemodum appareat multitudo nec cessantium Deorum, nec ea, quæ agant, molientium cum labore operoso, ac molesto. Non enim venis, & nervis, & ossibus continentur, nec iis escis, aut potionibus vescuntur, ut aut nimis acres, aut nimis concretos humores colligant: nec iis corporibus sunt, ut aut casus, aut ictus extimescant, aut morbos metuant ex defatigatione membrorum. Quæ verens Epicurus, monogrammos Deos, & 54
nihil agentes commentus est. Illi autem pulcherrimâ formâ præditi purissimaque in regione cœli collocati, ita feruntur, moderanturque cursus, ut ad omnia conservanda, & tuenda consensisse videantur. Multæ autem aliæ naturæ Deorum ex magnis beneficiis eorum non sine causâ, & à Græciæ sapientibus, & à majoribus nostris constitutæ, nominatæque sunt. Quidquid enim magnam utilitatem generi afferret humano, id non sine divina bonitate erga homines fieri arbitrabantur. Itaque tum illud, quod erat à Deo natum, nomine ipsius Dei nuncupabant, ut cùm fruges *Cererem* appellamus, vinum autem *Liberum*: ex quo illud Terentii,

Sine Cerere, & Libero friget Venus:

tum autem res ipsa, in quâ vis inest major aliqua, sic appellatur, ut ea ipsa res nomi- 55

netur Deus, ut Fides, ut Mens, quas in
Capitolio dedicatas videmus proximè à M.
Æmilio Scauro; antè autem ab Atilio Cala-
tino erat Fides consecrata. Vides Virtutis
templum, vides Honoris à M. Marcello re-
novatum, quod multis antè annis erat bello
Ligustico à Q. Maximo dedicatum. Quid
Opis? quid Salutis? quid Concordiæ? Li-
bertatis? Victoriæ? Quarum omnium rerum
quia vis erat tanta, ut sine Deo regi non
posset, ipsa res Deorum nomen obtinuit.
Quo ex genere, Cupidinis, & Voluptatis, &
Lubentinæ Veneris vocabula consecrata sunt,
vitiosarum rerum, neque naturalium, quan-
quam Velleius aliter existimat: sed tamen
ea ipsa vitia naturam vehementiùs sæpe pul-
sant. Utilitatum igitur magnitudine consti-
tuti sunt ii Dii, qui utilitates quasque gi-
gnebant. Atque his quidem nominibus, quæ
paulò antè dicta sunt à me, quæ vis sit, in
quoque declaratur Deo.

XXIV. Suscepit autem vita hominum;
consuetudoque communis, ut beneficiis ex-
56 cellentes viros in cœlum famâ ac voluntate
tollerent. Hinc Hercules, hinc Castor, &
Pollux, hinc Æsculapius: hinc Liber etiam:
(hunc dico Liberum Semele natum, non
eum, quem nostri majores augustè, sanctéque
Liberum cum Cerere, & Libera conse-
craverunt: quod quale sit, ex mysteriis in-
telligi potest. Sed quòd ex nobis natos, li-
beros appellamus, idcirco Cerere nati, no-
minati sunt Liber, & Libera: quod in Li-

bera ſervant, in Libero non item:) hinc etiam Romulus quem quidam eumdem eſſe Quirinum putant: quorum cùm remanerent animi, atque æternitate fruerentur, Dii ritè ſunt habiti; cùm & optimi eſſent, & æterni. Aliâ quoque ex ratione, & quidem phyſicâ, magna fluxit multitudo Deorum: qui induti ſpecie humanâ fabulas poëtis ſuppeditaverunt, hominum autem vitam ſuperſtitione omni referſerunt. Atque hic locus à Zenone tractatus, poſt à Cleanthe, & Chryſippo pluribus verbis explicatus eſt. Nam vetus hæc opinio Græciam opplevit, exſectum Cœlum à filio Saturno, vinctum autem Saturnum ipſum à filio Jove. Phyſica ratio non inelegans incluſa eſt in impias fabulas: cœleſtem enim, altiſſimam æthereamque naturam, id eſt, igneam, quæ per ſeſe omnia
gigneret, vacare voluerunt eâ parte corpo- 58
ris, quæ conjunctione alterius egeret ad procreandum.

XXV. Saturnum autem, eum eſſe voluerunt, qui curſum, & converſionem ſpatiorum, ac temporum contineret; qui Deus græcè idipſum nomen habet: Κρόνος enim dicitur; qui eſt idem χρόνος, id eſt, ſpatium temporis. Saturnus autem eſt appellatus, quòd ſaturetur annis. Ex ſe enim natos comeſſe fingitur ſolitus, quia conſumit ætas temporum ſpatia, anniſque præteritis inſaturabiliter expletur. Vinctus eſt autem à Jove, ne immoderatos curſus haberet, atque ut eum ſiderum vinclis alligaret. Sed ipſe Ju-

piter, id eſt, *juvans pater*, quem converſis caſibus appellamus à juvando Jovem, à poetis *pater divûmque hominumque* dicitur:
59 à majoribus autem noſtris *optimus*, *maximus*; & quidem antè optimus, id eſt, beneficentiſſimus, quàm maximus: quia majus eſt, certéque gratius, prodeſſe omnibus, quàm opes magnas habere. Hunc igitur Ennius, ut ſuprà dixi, nuncupat ita dicens,

Adſpice hoc ſublime candens, quem invocant omnes Jovem.

Planiuſque alio loco idem,

Cui, quod in me eſt, exſecrabor hoc, quod lucet, quidquid eſt.

Hunc etiam augures noſtri; cùm dicunt, *Jove fulgente*, *tonante*: dicunt enim, *cælo fulgente*, *tonante*. Euripides autem, ut multa præclarè, ſic hoc breviter,

Vides ſublime fuſum, immoderatum æthera,
Qui tenero terram circumjectu amplectitur:
Hunc ſummum habeto divum: hunc perhibeto Jovem.

60 XXVI. Aër autem, ut Stoïci diſputant, interjectus inter mare & cœlum, Junonis nomine conſecratur: quæ eſt ſoror & conjux Jovis, & quòd ei ſimilitudo eſt ætheris, & cum eo ſumma conjunctio. Effœminarunt autem eum, Junonique tribuerunt, quòd nihil eſt eo mollius. Sed Junonem à *juvando* credo nominatam. Aqua reſtabat & terra, ut eſſent ex fabulis tria regna diviſa. Datum eſt igitur Neptuno, altero Jovis, ut vo-

sunt, fratri, maritimum omne regnum: no-
menque productum, ut Portunus à portu,
sic Neptunus à *nando*, paulum primis literis
immutatis. Terrena autem vis omnis, atque
natura, Diti patri dedicata est: qui *Dives*,
ut apud Græcos Πλέτων, quia & recidant
omnia in terras, & oriantur à terris. Is ra- 61
puit Proserpinam, quod Græcorum nomen
est: ea enim est, quæ Περσεφόνη Græcè no-
minatur: quam frugum semen esse volunt,
absconditamque quæri à matre fingunt. Ma-
ter autem Ceres, tanquam *Geres*; casuque
prima litera itidem immutata, ut à Græcis:
nam ab illis quoque Δημήτηρ, quasi Γημήτηρ,
nominata est. Jam qui *magna verteret*, Ma-
vors: Minerva autem, quæ vel *minueret*,
vel *minaretur*.

XXVII. Cumque in omnibus rebus vim haberent maximam prima, & extrema, principem in sacrificando Janum esse voluerunt: quod ab *eundo* nomen est deductum: ex quo transitiones perviæ, *Jani*; foresque in liminibus profanarum ædium, *januæ* nominantur. Nam Vestæ nomen à Græcis: ea est enim, quæ ab illis Ἑστία dicitur: vis autem ejus ad aras, & focos pertinet: itaque in ea Dea, quæ est rerum custos intimarum, omnis & precatio, & sacrificatio extrema est. Nec longè absunt ab hac vi Dii Penates, sive à *penu* ducto nomine, (est enim omne, quo vescuntur homines, penus) sive ab eo, quòd *penitus* insident: ex quo etiam *Penetrales* à poëtis vocantur. Jam Apollinis

nomen, est Græcum; quem Solem esse volunt. Dianam autem, & Lunam, eamdem esse putant: cùm sol dictus sit, vel quia *solus* ex omnibus sideribus est tantus, vel quia, cùm est exortus, obscuratis aliis omnibus *solus* apparet; Luna à *lucendo* nominata sit: eadem est enim Lucina. Itaque, ut apud Græcos Dianam, eamque Luciferam, sic apud nostros Junonem Lucinam in pariendo invocant: quæ eadem Diana omnivaga dicitur; non à *venando*, sed quòd in septem numeratur tanquam vagantibus. Diana dicta, quia noctu quasi diem efficeret. Adhi-
62 betur autem ad partus, quòd ii maturescunt aut septem nonnunquam, aut plerumque novem lunæ cursibus: qui quia mensa spatia conficiunt, *menses* nominantur. Concinneque, ut multa, Timæus: qui cùm in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit, *minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.* Quæ autem dea ad res omnes *veniret*, Venerem nostri nominaverunt, atque ex ea potiùs venustas, quàm Venus ex venustate.

XXVIII. Videtisne igitur, ut à physicis rebus, bene atque utiliter inventis, tracta ratio sit ad commentitios, & fictos Deos? Quæ res genuit falsas opiniones, erroresque turbulentos, & superstitiones pænè aniles.
63 Et formæ enim nobis Deorum, & ætates, & vestitus, ornatusque noti sunt: genera

præterea, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ. Nam & perturbatis animis inducuntur: accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias: nec verò, ut fabulæ ferunt, Dii bellis, præliisque caruerunt: nec solùm, ut apud Homerum, cùm duos exercitus contrarios alii Dii ex alia parte defenderent, sed etiam, ut cum Titanis, ut cum Gigantibus, sua propria bella gesserunt. Hæc & dicuntur, & creduntur stultissimè, & plena sunt futilitatis, summæque levitatis. Sed tamen, his fabulis spretis, ac repudiatis, Deus pertinens per naturam cujusque rei, per terras Ceres, per maria Neptunus, alii per alia, poterunt intelligi: qui, 64
qualesque sint, quoque eos nomine consuetudo nuncupaverit, quos Deos & venerari, & colere debemus. Cultus autem Deorum est optimus, idemque castissimus, atque sanctissimus, plenissimusque pietatis, ut eos semper purâ, integrâ, incorruptâ & mente, & voce veneremur. Non enim philosophi solùm, verùm etiam majores nostri superstitionem à religione separaverunt. Nam qui totos dies precabantur, & immolabant, ut 65
sibi sui liberi superstites essent, *superstitiosi* sunt appellati: quod nomen posteà latiùs patuit. Qui autem omnia, quæ ad cultum Deorum pertinerent, diligenter retractarent, & tanquam relegerent, sunt dicti *religiosi*, ex relegendo, ut *elegantes* ex eligendo; tanquam à diligendo *diligentes*, ex intelligendo

intelligentes. His enim in verbis omnibus
inest vis legendi eadem, quæ in religioso.
Ita factum est in superstitioso, & religioso,
66 alterum vitii nomen, alterum laudis. Ac
mihi videor satis, & esse Deos, & quales
essent, ostendisse.

XXIX. Proximum est, ut doceam, Deo-
rum providentiâ mundum administrari. Ma-
gnus sanè locus est, & à vestris, Cotta,
vexatus : ac nimirum vobiscum omne certa-
men est. Nam vobis, Vellei, minùs notum
est, quemadmodum quidque dicatur. Vestra
enim solùm legitis, vestra amatis : cæteros
causâ incognitâ condemnatis. Velut à te ipso,
hesterno die, dictum est, anum fatidicam
67 Πρόνοιαν à Stoïcis induci. Quod eo errore di-
xisti, quia existimas ab his providentiam fin-
gi quasi quamdam deam singularem, quæ
mundum omnem gubernet, & regat : sed id
præcisè dicitur. Ut, si quis dicat, Athenien-
sium rempublicam consilio regi, desit illud,
Areopagi : sic, cùm dicimus, providentiâ
mundum administrari, deesse arbitror, Deo-
rum. Plenè autem, & perfectè sic dici existi-
mato, providentiâ Deorum mundum admi-
nistrari. Ita salem istum, quo caret vestra
natio, in irridendis nobis nolitote consume-
re : & mehercle, si me audiatis, ne experia-
68 mini quidem. Non decet : non datum est :
non potestis. Nec verò hoc in te uno conve-
nit, moribus domesticis, ac nostrorum ho-
minum urbanitate limato : sed cùm in reli-
quos vestros, tum in eum maximè, qui ista

peperit, hominem ſine arte, ſine literis, inſultantem in omnes, ſine acumine ullo, ſine auctoritate, ſine lepore.

XXX. Dico igitur providentiâ Deorum mundum, & omnes mundi partes & initio conſtitutas eſſe, & omni tempore adminiſtrari: eamque diſputationem tres in partes noſtri ferè dividunt; quarum pars prima eſt, quæ ducitur ab ea ratione, quæ docet eſſe Deos: quo conceſſo, confitendum eſt eorum conſilio mundum adminiſtrari. Secunda eſt autem, quæ docet, omnes res ſubjectas eſſe naturæ ſentienti, ab eaque omnia pulcherrimè geri: quo conſtituto, ſequitur ab animantibus principiis eam eſſe generatam. Tertius locus eſt, qui ducitur ex admiratione rerum cœleſtium, atque terreſtrium. Pri- 69
mùm igitur aut negandum eſt Deos eſſe, quod & Democritus ſimulacra, & Epicurus imagines inducens, quodam pacto negat: aut, qui Deos eſſe concedant, iis fatendum eſt, eos aliquid agere, idque præclarum: nihil eſt autem præclarius mundi adminiſtratione: Deorum igitur conſilio adminiſtratur. Quod ſi aliter eſt, aliquid profectò ſit neceſſe eſt melius, & majore vi præditum, quàm Deos, quale id cumque eſt, ſive inanima natura, ſive neceſſitas vi magnâ incitata, hæc pulcherrima opera efficiens, quæ videmus. Non eſt igitur natura Deorum præpotens, neque excellens, ſiquidem ea ſubjecta eſt ei vel neceſſitati, vel naturæ, quâ cœlum, maria, terræ regantur. Nihil autem

est præstantius Deo. Ab eo igitur necesse est mundum regi. Nulli igitur est naturæ obediens, aut subjectus Deus. Omnem ergo regit ipse naturam. Etenim si concedimus, intelligentes esse Deos, concedimus etiam providentes, & rerum quidem maximarum. Ergo utrùm ignorant, quæ res maximæ sint, quoque hæ modo tractandæ, & tuendæ;
70 an vim non habent, quâ tantas sustineant & gerant? At & ignoratio rerum, aliena naturæ Deorum est; & sustinendi muneris propter imbecillitatem difficultas, minimè cadit in majestatem Deorum. Ex quo efficitur id, quod volumus, Deorum providentiâ mundum administrari.

XXXI. Atqui necesse est, cùm sint Dii, (si modò sint, ut profectò sunt) animantes esse, nec solùm animantes, sed etiam rationis compotes, inter seque quasi civili conciliatione, & societate conjunctos, unum mundum, ut communem rempublicam, atque urbem aliquam regentes. Sequitur, ut eadem sit in his, quæ in genere humano, ratio, eadem veritas utrobique sit, eademque lex: quæ est recti præceptio, pravique depulsio. Ex quo intelligitur, prudentiam quoque, & mentem à Diis ad homines pervenisse: ob eamque causam majorum institutis mens, fides, virtus, concordia, consecratæ, & publicè dedicatæ sunt. Quæ quî
71 convenit penes Deos esse negare, cùm eorum augusta, & sancta simulacra veneremur? Quòd si inest in hominum genere mens, fi-

des,

des, virtus, concordia: unde hæc in terras, nisi à superis, defluere potuerunt? Cúmque sint in nobis consilium, ratio, prudentia; necesse est, Deos hæc ipsa habere majora, nec habere solùm, sed etiam his uti in maximis, & optimis rebus. Nihil autem est nec majus, nec melius mundo: necesse est ergo eum Deorum consilio, & providentiâ administrari. Postremò cùm satis docuerimus, hos esse Deos, quorum insignem vim, & illustrem faciem videremus, solem dico, & lunam, & vagas stellas, & inerrantes, & cœlum, & mundum ipsum, & earum rerum vim, quæ inessent in omni mundo cum magno usu, & commoditate generis humani: efficitur, omnia regi divinâ mente, atque providentiâ. Ac de prima quidem parte satis dictum est.

XXXII. Sequitur ut doceam, omnia subjecta esse naturæ, eaque ab ea pulcherrimè regi. Sed quid sit ipsa natura, explicandum est antè breviter, quo faciliùs id, quod docere volumus, intelligi possit. Namque alii 62
naturam censent esse vim quamdam sine ratione, cientem motus in corporibus necessarios: alii autem, vim participem rationis, atque ordinis; tanquam viâ progredientem, declarantemque, quid cujusque rei causa efficiat, quid sequatur; cujus solertiam nulla ars, nulla manus, nemo opifex consequi possit imitando. Seminis enim vim esse tantam, ut id, quanquam sit perexiguum, tamen si inciderit in concipientem, compre-

hendentemque naturam, nactumque sit materiam, quâ ali, augerique possit, ita fingat & efficiat in suo quidque genere; partim ut tantummodò per stirpes alantur suas, partim ut moveri etiam, & sentire, & appetere possint, & ex sese similia sui gignere. Sunt autem, qui omnia naturæ nomine appellent, ut Epicurus, qui ita dividit, omnium, quæ sint, naturam, esse corpora, & inane, quæque his accidant. Sed nos cùm
73 dicimus naturâ constare, administrarique mundum, non ita dicimus, ut glebam, aut fragmentum lapidis, aut aliquid ejusmodi, nullâ cohærendi naturâ, sed ut arborem, ut animal, in quibus nulla temeritas, sed ordo apparet, & artis quædam similitudo.

XXXIII. Quòd si ea, quæ a terra stirpibus continentur, arte naturæ vivunt, & vigent: profectò ipsa terra eâdem vi continetur & arte naturæ, quippe quæ gravidata seminibus, omnia pariat, & fundat ex sese, stirpes amplexa alat, & augeat, ipsaque alatur vicissim a superis, externisque naturis. Ejusdem exspirationibus aër alitur, & æther, & omnia supera. Ita, si terra naturâ tenetur, & viget, eadem ratio in reliquo mundo
74 est: stirpes enim terræ inhærent: animantes autem adspiratione aëris sustinentur: ipseque aër nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sonat: nihil enim eorum sine eo fieri potest. Quin etiam movetur nobiscum: quocumque enim imus, quacumque movemur, videtur quasi locum dare, & cedere.

Quæque in medium locum mundi, qui eſt
infimus, & quæ a medio in ſuperum, quæ-
que converſione rotundâ circum medium
feruntur, ea continentem mundi efficiunt,
unamque naturam. Et cùm quatuor ſint ge-
nera corporum, viciſſitudine eorum mundi
continuata natura eſt. Nam ex terra, aqua :
ex aqua oritur aër : ex aëre æther : deinde
retrorſum viciſſim ex æthere aër, ex aëre
aqua : ex aqua terra infima. Sic naturis his, 75
ex quibus omnia conſtant, ſursùm, deor-
sùm, ultrò, citróque commeantibus, mun-
di partium conjunctio continetur. Quæ aut
ſempiterna ſit neceſſe eſt, hoc eodem or-
natu, quem videmus : aut certè perdiu-
turna, permanens ad longinquum, & im-
menſum pænè tempus. Quorum utrumvis
ſit, ſequitur, naturâ mundum adminiſtrari.
Quæ enim claſſium navigatio, aut quæ in-
ſtructio exercitûs, aut rurſus (ut ea quæ na-
tura efficit, conferamus) quæ procreatio vi-
tis, aut arboris, quæ porro animantis figura,
conformatioque membrorum, tantam naturæ
ſolertiam ſignificat, quantam ipſe mundus ?
Aut igitur nihil eſt, quod ſentiente naturâ
regatur, aut mundum regi confitendum eſt.
Etenim qui reliquas naturas omnes, earumque 76
ſemina contineat, quî poteſt ipſe non naturâ
adminiſtrari ? Ut ſi qui dentes, & pubertatem
naturâ dicat exſiſtere; ipſum autem hominem,
cui ea exſiſtant, non conſtare naturâ ; non
intelligat, ea, quæ efferant aliquid ex ſeſe,
perfectiores habere naturas, quàm ea, quæ
ex iis efferantur.

XXXIV. Omnium autem rerum, quæ naturâ administrantur, seminator, & sator, & parens, ut ita dicam, atque educator, & altor est mundus: omniaque, sicut membra & partes suas nutricatur, & continet. Quòd si mundi partes naturâ administrantur, necesse est mundum ipsum naturâ administrari; cujus quidem administratio nihil habet in se, quod reprehendi possit: ex iis enim naturis, quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum est. Doceat ergo aliquis potuisse melius. Sed nemo unquam docebit:
77 &, si quis corrigere aliquid volet, aut deterius faciet, aut id, quod fieri non potuit, desiderabit. Quòd si omnes mundi partes ita constitutæ sunt, ut neque ad usum meliores potuerint esse, neque ad speciem pulchriores: videantur utrùm ea fortuita sint, an eo statu, quo cohærere nullo modo potuerint, nisi sensu moderante, divinaque providentiâ. Si ergo meliora sunt ea, quæ naturâ, quàm illa quæ arte profecta sunt; nec ars efficit quidquam sine ratione: ne natura quidem rationis expers est habenda. Quî igitur convenit, signum aut tabulam pictam cùm adspexeris, scire adhibitam esse artem: cúmque procul cursum navigii videris, non dubitare, quin id ratione, atque arte moveatur: aut cùm solàrium vel descriptum, aut ex aqua contemplere, intelligere declarari horas arte, non casu: mundum autem, qui & has ipsas artes, & earum artifices, & cuncta complectatur,

consilii & rationis esse expertem putare? Quòd si in Scythiam, aut in Britanniam, 78
sphæram aliquis tulerit hanc, quam nuper familiaris noster effecit Posidonius, cujus singulæ conversiones idem efficiunt in sole, & in luna, & in quinque stellis errantibus, quod efficitur in cœlo singulis diebus, & noctibus: quis in illa barbarie dubitet, quin ea sphæra sit perfecta ratione?

XXXV. Hi autem dubitant de mundo, ex quo & oriuntur, & fiunt omnia, casune ipse sit effectus, aut necessitate aliquâ, an ratione, ac mente divinâ; & Archimedem arbitrantur plus valuisse in imitandis sphæræ conversionibus, quàm naturam in efficiendis, præsertim cùm multis partibus sint illa perfecta, quàm hæc simulata, solertiùs.
Atqui ille apud Accium pastor, qui navem 79
nunquam antè vidisset, ut procul divinum & novum vehiculum Argonautarum e monte conspexit, primò admirans, & perterritus, hoc modo loquitur:

Tantæ moles labitur
Fremebunda ex alto, ingenti sonitu, & spiritu:
Præ se undas volvit: vertices vi suscitat,
Ruit prolapsa: pelagus respergit, reflat.
Ita dum interruptum credas nimbum volvier,
Dum quod sublime ventis expulsum rapi
Saxum, aut procellis, vel globosos turbines
Exsistere ictos undis concursantibus:
Nisi quas terrestres Pontus strages conciet:
Aut fortè Triton fuscinâ evertens specus,

Subter radices penitus undanti in freto
Molem ex profundo ſaxeam ad cœlum vomit.

Dubitat primò, quæ ſit ea natura, quam cernit ignotam : idemque juvenibus viſis, auditoque nautico cantu,

80 *Sicut inciti, atque alacres roſtris perfremunt*
Delphini . . .

Item alia multa :

Silvani melo
Conſimilem ad aures cantum, & auditum refert

Ergo ut hic primo adſpectu inanimum quiddam, ſenſuque vacuum ſe putat cernere; pòſt autem ſignis certioribus, quale ſit id, de quo dubitaverat, incipit ſuſpicari : ſic philoſophi debuerunt, ſi fortè eos primus adſpectus mundi conturbaverat, poſteà, cùm vidiſſent motus ejus finitos, & æquabiles, omniaque ratis ordinibus moderata, immutabilique conſtantiâ, intelligere ineſſe aliquem non ſolùm habitatorem in hac cœleſti ac divina domo, ſed etiam rectorem, & moderatorem, & tanquam architectum tanti operis, tantique muneris.

81 XXXVI. Nunc autem mihi videntur ne ſuſpicari quidem, quanta ſit admirabilitas cœleſtium rerum, atque terreſtrium. Principio enim terra ſita in media parte mundi, circumfuſa undique eſt hâc animabili, ſpirabilique natura, cui nomen eſt *aër*, Græcum illud quidem, ſed receptum jam tamen uſu a noſtris : tritum eſt enim pro Latino.

Hunc rurſus amplectitur immenſus æther, qui conſtat ex altiſſimis ignibus. Mutuemur hoc quoque verbum, dicaturque tam *æther* Latinè, quàm dicitur *aër:* etſi interpretatur Pacuvius;

Hoc, quod memoro, noſtri cœlum, Graii perhibent æthera.

Quaſi verò non Graius hoc dicat. At Latinè loquitur. Si quidem nos non quaſi Græcè loquentem audiamus, docet idem alio loco:

Grajugena de iſto aperit ipſa oratio.

Sed ad majora redeamus. Ex æthere igitur innumerabiles flammæ ſiderum exſiſtunt: quorum eſt princeps ſol, omnia clariſſimâ luce colluſtrans, multis partibus major, atque amplior, quàm terra univerſa: deinde reliqua ſidera magnitudinibus immenſis. Atque hi tanti ignes, tamque multi, non 82
modò nihil nocent terris, rebuſque terreſtribus, ſed ita proſunt, ut ſi mota loco ſint, conflagrare terras neceſſe ſit a tantis ardoribus, moderatione, & temperatione ſublatâ.

XXXVII. Hîc ego non mirer eſſe quem- 83
quam, qui ſibi perſuadeat, corpora quædam ſolida, atque individua, vi & gravitate ferri, mundumque effici ornatiſſimum, & pulcherrimum ex eorum corporum concurſione fortuita? Hoc qui exiſtimat fieri potuiſſe, non intelligo, cur non idem putet, ſi innumerabiles unius & viginti formæ literarum vel aureæ, vel quales libet, aliquò conjiciantur, poſſe ex his in terram excuſſis

annales Ennii, ut deinceps legi possint; effici: quod nescio an ne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna. Isti autem quemadmodum asseverant, ex corpusculis non colore, non qualitate aliquâ, quam ποιότητα Græci vocant, non sensu præditis, sed concurrentibus temerè, atque casu, mundum esse perfectum; vel innumerabiles potiùs in omni puncto temporis alios nasci, alios interire? Quòd si mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest? quæ sunt minùs operosa, & multò quidem faciliora. Certè ita temerè de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cœli ornatum, qui locus est proximus, suspexisse videantur. Præclarè ergo Aristoteles, *Si essent*, inquit, *qui sub terra semper habitavissent, bonis & illustribus domiciliis, quæ essent ornata signis; atque picturis, instructaque rebus iis omnibus, quibus abundant ii, qui beati putantur; nec tamen exissent unquam supra terram: accepissent autem famâ, & auditione, esse quoddam numen, & vim Deorum: deinde aliquo tem-*
84 *pore, patefactis terra faucibus, ex illis abditis sedibus evadere in hæc loca, quæ nos incolimus, atque exire potuissent: cùm repentè terram, & maria, cœlumque vidissent; nubium magnitudinem, ventorumque vim cognovissent, adspexissentque solem, ejusque tum magnitudinem, pulchritudinemque, tum etiam efficientiam cognovissent, quod is diem efficeret,*

toto

toto cœlo luce diffuſâ : cùm autem terram nox opacaſſet, tum cœlum totum cernerent aſtris diſtinctum, & ornatum, lunæque luminum varietatem tum creſcentis, tum ſeneſcentis, eorumque omnium ortus, & occaſus, atque in omni æternitate ratos, immutabileſque curſus: hæc cùm viderent, profectò & eſſe Deos, & hæc tanta opera Deorum eſſe arbitrarentur.

XXXVIII. Atque hæc quidem ille. Nos autem tenebras cogitemus, tantas, quantæ quondam eruptione Ætnæorum ignium finitimas regiones obſcuraviſſe dicuntur, ut per biduum nemo hominem homo agnoſceret: cùm autem tertio die ſol illuxiſſet, tum ut revixiſſe ſibi viderentur. Quòd ſi hoc idem ex æternis tenebris contingeret, ut ſubitò lucem adſpiceremus; quænam ſpecies cœli videretur? Sed aſſiduitate quotidianâ, & 85
conſuetudine oculorum, aſſueſcunt animi; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas ſemper vident: proinde quaſi novitas nos magis, quàm magnitudo rerum debeat ad exquirendas cauſas excitare. Quis enim hunc hominem dixerit, qui cùm tam certos cœli motus, tam ratos aſtrorum ordines, tamque omnia inter ſe connexa, & apta viderit, neget in his ullam ineſſe rationem, eaque caſu fieri dicat, quæ quanto conſilio gerantur, nullo conſilio aſſequi poſſumus? An cùm machinatione quâdam moveri aliquid videmus, ut ſphæram, ut horas, ut alia permulta; non dubitamus, quin illa opera ſint rationis: cùm autem impetum

cœli admirabili cum celeritate moveri, vertique videamus, constantissimè conficientem vicissitudines anniversarias, cum summa salute & conservatione rerum omnium; dubitamus, quin ea non solùm ratione fiant, sed etiam excellenti quâdam divinaque ratione?
86 Licet enim jam, remotâ subtilitate disputandi, oculis quodammodo contemplari pulchritudinem rerum earum, quas divinâ providentiâ dicimus constitutas.

XXXIX. Ac principio terra universa cernatur, locata in media mundi sede, solida, & globosa, & undique ipsa in sese nutibus suis conglobata, vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus: quorum omnium incredibilis multitudo, insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquoresque perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum: adde etiam reconditas auri, argentique venas, infinitamque vim marmoris. Quæ verò, & quàm varia genera bestiarum vel cicurum, vel ferarum? qui volucrum lapsus, atque cantus? qui pecudum pastus? quæ vita silvestrium? Quid jam de hominum genere dicam? qui quasi cultores terræ constituti, non patiuntur eam nec immanitate belluarum efferari, nec stirpium asperitate vastari:
87 quorumque operibus agri, insulæ, littoraque collucent, distincta tectis, & urbibus. Quæ si, ut animis, sic oculis videre possemus,

nemo cunctam intuens terram, de divina ratione dubitaret. At verò quanta maris eſt pulchritudo? quæ ſpecies univerſi? quæ multitudo, & varietas inſularum? quæ amœnitates orarum, & littorum? quot genera, quamque diſparia partim ſubmerſarum, partim fluitantium, & innantium belluarum, partim ad ſaxa nativis teſtis inhærentium? Ipſum autem mare ſic terram appetens littoribus alludit, ut una ex duabus naturis conflata videatur. Exinde mari finitimus aër, die, & nocte diſtinguitur: iſque tum fuſus, & extenuatus ſublime fertur; tum autem concretus, in nubes cogitur, humoremque colligens terram auget imbribus: tum effluens huc & illuc, ventos efficit. 88
Idem annuas frigorum, & calorum facit varietates: idemque & volatus alitum ſuſtinet, & ſpiritu ductus alit, & ſuſtentat animantes.

XL. Reſtat ultimus, & a domiciliis noſtris altiſſimus, omnia cingens, & coërcens cœli complexus: qui idem æther vocatur, extrema ora, & determinatio mundi: in quo cum admirabilitate maxima igneæ formæ curſus ordinatos definiunt. E quibus ſol, cujus magnitudine multis partibus terra ſuperatur, circum eam ipſam volvitur: iſque oriens, & occidens diem, noctemque conficit: & modò accedens, tum autem recedens, binas in ſingulis annis reverſiones ab extremo contrarias facit: quarum intervallo tum quaſi triſtitia quædam contrahit terram, tum viciſſim lætificat, ut cum cœlo hilarata videatur.

Luna autem, quæ eſt, ut oſtendunt mathematici, major, quàm dimidia pars terræ, iiſdem ſpatiis vagatur, quibus ſol : ſed tum
89 congrediens cum ſole, tum digrediens, & eam lucem, quam a ſole accepit, mittit in terras, & varias ipſa mutationes lucis habet : atque etiam tum ſubjecta, atque oppoſita ſoli, radios ejus, & lumen obſcurat; tum ipſa incidens in umbram terræ, cùm eſt e regione ſolis, interpoſitu, interjectuque terræ repentè deficit. Iiſdemque ſpatiis hæ ſtellæ, quas vagas dicimus, circum terram feruntur, eodemque modo oriuntur, & occidunt : quarum motus tum incitantur, tum retardantur, ſæpe etiam inſiſtunt. Quo ſpectaculo nihil poteſt admirabilius eſſe, nihil pulchrius.
90 Sequitur ſtellarum inerrantium maxima multitudo : quarum ita deſcripta diſtinctio eſt, ut ex notarum figurarum ſimilitudine nomina invenerint.

XLI. Atque hoc loco me intuens, Utar,
91 inquit, carminibus Arati, eis, quæ a te admodum adoleſcentulo converſa, ita me delectant, quia Latina ſunt, ut multa ex iis memoriâ teneam. Ergo, ut oculis aſſiduè vidimus, ſine ulla mutatione, aut varietate,

Cetera labuntur celeri cœleſtia motu,
Cum cœloque ſimul noctesque dieſque feruntur.

Quorum contemplatione nullius expleri poteſt animus, naturæ conſtantiam videre cupientis.

Extremuſque adeò duplici de cardine vertex
Dicitur eſſe polus,

Hunc circum ἄρκτοι duæ feruntur, nunquam occidentes.

Ex his altera apud Graios Cynosura vocatur,
Altera dicitur esse Helice;

cujus quidem clarissimas stellas totis noctibus cernimus,

Quas nostri septem soliti vocitare Triones.

Paribusque stella similiter distinctis eumdem cœli verticem lustrat parva Cynosura.

Hac fidunt duce nocturnâ Phœnices in alto.
Sed prior illa magis stellis distincta refulget,
Et latè primâ confestim a nocte videtur. 92
Hæc verò parva est; sed nautis usus in hac est.
Nam cursu interiore brevi convertitur orbe.

XLII. Et quò sit earum stellarum admirabilior adspectus,

Has inter, veluti rapido cum gurgite flumen,
Torvu' Draco serpit subter, supraque revolvens
Sese, conficiensque sinus e corpore flexos.

Ejus cùm totius est præclara species, in primis suspicienda est figura capitis, atque ardor oculorum.

Huic non una modò caput ornans stella relucet,
Verùm tempora sunt duplici fulgore notata.
E trucibusque oculis duo fervida lumina flagrant,
Atque uno mentum radianti sidere lucet:
Obstipum caput & tereti cervice reflexum,
Obtutum in cauda majoris figere dicas.

Et reliquum quidem corpus draconis totis noctibus cernimus.

Hoc caput hîc paulum sese, subitóque recondit,
Ortus ubi, atque obitus parte admiscentur in una.

Id autem caput

Attingens defessa velut mœrentis imago
Vertitur:

quam quidem Græci

Engonasin vocitant, genibus quia nixa feratur.
Hîc illa eximio posita est fulgore Corona.

Atque hæc quidem a tergo: propter caput autem Anguitenens,

Quem claro perhibent Ophiucum nomine Graii.
Hic pressu duplici palmarum continet anguem,
Ejus & ipse manet religatus corpore toto,
Namque virum medium serpens sub pectora cingit.
Ille tamen nitens graviter vestigia ponit,
93 *Atque oculos urget pedibus, pectusque Nepaï.*

Septem autem triones sequitur

Arctophylax, vulgò qui dicitur esse Boötes:
Quod quasi temone adjunctam præ se quatit Arctum.

Dein quæ sequuntur. Huic enim Booti

Subter præcordia fixa videtur
Stella micans radiis Arcturus nomine claro:

cui subjecta fertur

Spicum illustre tenens splendenti corpore Virgo.

XLIII. Atque ita demetata signa sunt, ut in tantis descriptionibus divina solertia appareat.

Et natos Geminos invises sub caput Arcti.
Subjecta mediæ est Cancer, pedibusque tenetur
Magnu' Leo, tremulam quatiens e corpore flammam.

Auriga

Sub læva Geminorum obductus parte feretur.
Adversum caput huic Helice truculenta tuetur.
At Capra lævum humerum clara obtinet.

Tum quæ sequuntur,

Verùm hæc est magno, atque illustri prædita signo;
Contra Hædi exiguum jaciunt mortalibus ignem.

Cujus sub pedibus

Corniger est valido connixus corpore Taurus.

Ejus caput stellis conspersum est frequentibus;

Has Græci stellas Hyadas vocitare suërunt:

a pluendo: ὕειν enim est *pluere*: nostri imperitè *suculas*; quasi a suibus essent, non ab imbribus nominatæ. Minorem autem Septentrionem Cepheus passis palmis tergo subsequitur.

Namque ipsum ad tergum Cynosuræ vertitur Arcti.

Hunc antecedit

Obscura specie stellarum Cassiopea.
Hanc autem illustri versatur corpore propter
Andromeda, aufugiens adspectum mœsta parentis;
Huic Equus ille jubam quatiens fulgore micanti,
Summum contingit caput alvo: stellaque jungens
Una, tenet duplices communi lumine formas, 94
Æternum ex astris cupiens connectere nodum.
Exin contortis Aries cum cornibus hæret.

Quem propter

Pisces, quorum alter paulum prælabitur antè,
Et magis horriferis aquilonis tangitur auris.

XLIV. Ad pedes Andromedæ Perseus defcribitur,

Quem fumma ab regione aquilonis flamina pulfant.
At propter lævum genus omni ex parte locatas
Parvas Vergilias tenui cum luce videbis.
Inde Fides leviter pofita, & connexa videtur
Inde eft ales avis lato fub tegmine cæli.

Capiti autem Equi proximat Aquarii dextra, totufque deinceps Aquarius.

Tum gelidum valido de pectore frigus anhelans,
Corpore femifero magno Capricornus in orbe.
Quem cùm perpetuo veftivit lumine Titan,
Brumali flectens contorquet tempore currum.

Hinc autem adfpicitur,

Ut fefe oftendens emergit Scorpius altè,
Pofteriore trahens flexum vi corporis arcum,
Quem propter nitens pennis convolvitur ales.
At propter fe Aquila ardenti cum corpore portat.

Deinde Delphinus.

Exinde Orion obliquo corpore nitens.

Quem fubfequens

Fervidus ille Canis ftellarum luce refulget.

Pòft Lepus fubfequitur,

Curriculum nunquam defeffo corpore fedans.
At Canis ad caudam ferpens prolabitur Argo.

Hanc Aries tegit, & squamoso corpore Pisces,
Fluminis illustri tangentem corpore ripas.

Quem longè serpentem, & manentem adspicies,

proceraque Vincla videbis,
Quæ retinent Pisces caudarum a parte locata.
Inde Nepæ cernes propter fulgentis acumen,
Aram, quam flatu permulcet spiritus austri.

Propter quæ Centaurus

Cedit, Equi partes properans submergere Chelis.
Hic dextram porgens, quadrupes quâ vasta tenetur,
Tendit, & illustrem truculentus cædit ad aram.
Hic sese infernis e partibus erigit Hydra:

cujus longè corpus est fusum:

In medioque sinu fulgens Cratera relucet.
Extremum nitens plumato corpore Corvus
Rostro tundit: & hic Geminis est ille sub ipsis
Ante-canem, Grajo Procyon qui nomine fertur.

Hæc omnis desciiptio siderum, atque hic tantus cœli ornatus, ex corporibus huc & illuc casu & temerè concursantibus potuisse effici, cuiquam sano videri potest? Aut verò alia quæ natura, mentis & rationis expers, hæc efficere potuit, quæ non modò ut fierent, ratione eguerunt, sed intelligi qualia sint, sine summa ratione non possunt?

XLV. Nec verò hæc solùm admirabilia, 96
sed nihil majus, quàm quòd ita stabilis est mundus, atque ita cohæret ad permanendum, ut nihil ne cogitari quidem possit

aptius. Omnes enim partes ejus undique medium locum capessentes, nituntur æqualiter: maximè autem corpora inter se juncta permanent, cùm quodam quasi vinculo circumdata colligantur: quod facit ea natura, quæ per omnem mundum omnia mente & ratione conficiens funditur, & ad medium rapit, & convertit extrema. Quocirca si mundus globosus est, ob eamque causam omnes ejus partes undique æquabiles, ipsæ per se, atque inter se continentur, contingere idem terræ necesse est, ut, omnibus ejus partibus in medium vergentibus, (id autem medium, infimum in sphæra est) nihil interrumpat, quo labefactari possit tanta contentio gravitatis, & ponderum. Eâdemque ratione mare, cùm supra terram sit, medium tamen terræ locum expetens, conglobatur undique æquabiliter, neque redundat
97 unquam, neque effunditur. Huic autem continens aër, fertur ille quidem levitate sublimis, sed tamen in omnes partes se ipse fundit: itaque & mari continuatus, & junctus est, & naturâ fertur ad cœlum; cujus tenuitate, & calore temperatus, vitalem & salutarem spiritum præbet animantibus. Quem complexa summa pars cœli, quæ æther dicitur, & suum retinet ardorem tenuem, & nullâ admistione concretum, & cum aëris extremitate conjungitur.

XLVI. In æthere autem astra volvuntur; quæ se & nixu suo conglobato continent; & formâ ipsâ, figurâque, sua momenta susten-

tant. Sunt enim rotunda: quibus formis, ut
antè dixisse videor, minimè noceri potest.
Sunt autem stellæ naturâ flammeæ: quocirca
terræ, maris, aquarum vaporibus aluntur 98
iis, qui à sole ex agris tepefactis, & ex
aquis excitantur: quibus altæ, renovatæque
stellæ, atque omnis æther, refundunt ea-
dem, & rursum trahunt indidem, nihil ut
ferè intereat, aut admodum paululum, quod
astrorum ignis, & ætheris flamma consumat.
Ex quo eventurum nostri putant id, de quo
Panætium addubitare dicebant, ut ad extre-
mum omnis mundus ignesceret, cùm, hu-
more consumpto, neque terra ali posset,
neque remearet aër; cujus ortus, aquâ om-
ni exhaustâ, esse non posset: ita relinqui
nihil præter ignem; à quo rursum animan-
te, ac Deo renovatio mundi fieret, atque 99
idem ornatus oriretur. Nolo in stellarum ra-
tione multus vobis videri, maximéque ea-
rum, quæ errare dicuntur: quarum tantus
est concentus ex dissimillimis motibus, ut,
cùm summa Saturni refrigeret, media Mar-
tis incendat, his interjecta Jovis illustret,
& temperet, infraque Martem duæ Soli
obediant, ipse Sol mundum omnem suâ luce
compleat, ab eoque Luna illuminata gravi-
ditates, & partus afferat, maturitatesque
gignendi. Quæ copulatio rerum, & quasi
consentiens ad mundi incolumitatem coag-
mentatio naturæ, quem non movet; hunc
horum nihil unquam reputavisse certò scio.

XLVII. Age, ut à cœlestibus rebus ad ter-

reſtres veniamus, quid eſt in his, quo non naturæ ratio intelligentis appareat? Principio, eorum, quæ gignuntur à terra, ſtirpes
100 & ſtabilitatem dant iis, quæ ſuſtinent, & ex terra ſuccum trahunt, quo alantur ea, quæ radicibus continentur: obducunturque libro, aut cortice trunci, quò ſint à frigoribus & caloribus tutiores. Jam verò vites ſic claviculis adminicula, tanquam manibus, apprehendunt, atque ſe ita erigunt, ut animantes. Quin etiam à caulibus braſſicìſque, ſi propè ſati ſint, ut à peſtiferis, & nocentibus, refugere dicuntur, nec eos ulla ex parte contingere. Animantium verò quanta varietas eſt? quanta ad eam rem vis, ut in ſuo quæque genere permaneant? Quarum aliæ coriis tectæ ſunt, aliæ villis veſtitæ, aliæ ſpinis hirſutæ: plumâ alias, alias ſquamâ videmus obductas: alias eſſe cornibus armatas, alias habere effugia pennarum. Paſtum autem animantibus largè, & copioſè natura eum, qui cuique aptus erat, comparavit. Enumerare poſſum ad eum paſtum capeſſendum, conficiendumque, quæ ſit in figuris animantium, & quàm ſolers, ſubtiliſque deſcriptio partium, quamque admirabilis fabrica membrorum. Omnia enim,
101 quæ quidem intus incluſa ſunt, ita nata atque ita locata ſunt, ut nihil eorum ſupervacaneum ſit, nihil ad vitam retinendam non neceſſarium. Dedit autem eadem natura belluis & ſenſum, & appetitum; ut altero conatum haberent ad naturales paſtus capeſſen-

dos, altero ſecernerent peſtifera à ſalutaribus. Jam verò alia animalia gradiendo, alia ſerpendo ad paſtum accedunt, alia volando, alia nando cibumque partim oris hiatu, & dentibus ipſis capeſſunt, partim unguium tenacitate arripiunt, partim aduncitate roſtrorum: alia ſugunt, alia carpunt, alia vorant, alia mandunt. Atque etiam aliorum ea eſt humilitas, ut cibum terreſtrem roſtris facilè contingant. Quæ autem altiora ſunt, ut anſeres, ut cygni, ut grues, ut cameli, adjuvantur proceritate collorum. Manus etiam data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad paſtum.

XLVIII. At, quibus beſtiis erat is cibus, 102
ut alius generis beſtiis veſcerentur, aut vires natura dedit, aut celeritatem. Data eſt quibuſdam etiam machinatio quædam, atque ſolertia: ut in araneolis, aliæ quaſi rete texunt, ut, ſi quid inhæſerit, conficiant: aliæ autem ut ex inopinato obſervant, &, ſi quid incidit, arripiunt, idque conſumunt. Pinna verò (ſic enim Græcè dicitur) duabus grandibus patula conchis, cum parva ſquilla quaſi ſocietatem coit comparandi cibi. Itaque cùm piſciculi parvi in concham 103
hiantem innataverint, tum admonita à ſquilla pinna morſu, comprimit conchas. Sic diſſimillimis beſtiolis communiter cibus quæritur. In quo admirandum eſt, congreſſune aliquo inter ſe, an jam inde ab ortu naturæ ipſæ congregatæ ſint. Eſt etiam admiratio nonnulla in beſtiis aquatilibus iis,

quæ gignuntur in terra : veluti crocodili, fluviatilesque testudines, quædamque serpentes ortæ extra aquam, simul ac primùm niti possunt, aquam persequuntur. Quin etiam anatum ova gallinis sæpè supponimus; è quibus pulli orti primùm aluntur ab iis, ut à matribus, à quibus exclusi, fotique sunt : deinde eas relinquunt, & effugiunt sequentes, cùm primùm aquam, quasi naturalem domum, videre potuerunt. Tantam ingenuit animantibus conservandi sui natura custodiam.

104 XLIX. Legi etiam scriptum, esse avem quamdam, quæ Platalea nominaretur : eam sibi cibum quærere advolantem ad eas aves, quæ se in mari mergerent : quæ cùm emersissent, piscemque cepissent, usque eò premere earum capita mordicus, dum illæ captum amitterent, id quod ipsa invaderet. Eademque hæc avis scribitur conchis se solere complere, easque cùm stomachi calore concoxerit, evomere, atque ita eligere ex iis, quæ sunt esculenta. Ranæ autem marinæ dicuntur obruere sese arenâ solere, & moveri prope aquam : ad quas, quasi ad escam, pisces cùm accesserint, confici à ranis, atque consumi. Milvo est quoddam bellum quasi naturale cum corvo : ergo alter alterius, ubi-
105 cumque nactus est, ova frangit. Illud verò ab Aristotele animadversum, à quo pleraque, quis potest non mirari ? Grues, cùm loca calidiora petentes maria transmittant, trianguli efficere formam. Ejus autem sum-

mo angulo aër ab iis adversus pellitur: deinde sensim ab utroque latere, tanquam remis, ita pennis cursus avium levatur. Basis autem trianguli, quam grues efficiunt, ea tanquam à puppi, ventis adjuvantur: hæque in tergo prævolantium, colla, & capita reponunt: quod quia ipse dux facere non potest, quia non habet ubi nitatur, revolat, ut ipse quoque quiescat. In ejus locum succedit ex iis, quæ acquierunt: eaque vicissitudo in omni cursu conservatur. Multa ejusmodi proferre possum: sed genus ipsum videtis. Jam verò illa etiam notiora, quanto se opere custodiant bestiæ, ut in pastu circumspectent, ut in cubilibus delitescant: atque illa mirabilia.

L. Quid ea, quæ nuper, id est paucis 106
antè seculis, medicorum ingeniis reperta sunt? Vomitione canes; purgatione autem alvos Ibes Ægyptiæ curant. Auditum est, pantheras, quæ in Barbaria venenatâ carne caperentur, remedium quoddam habere; quo cùm essent usæ, non morerentur: capras autem in Creta feras, cùm essent confixæ venenatis sagittis, herbam quærere quæ Dictamnus vocaretur; quam cùm gustavissent, sagittas excidere dicunt è corpore.
Cervæque paulò ante partum perpurgant se 107
quâdam herbulâ, quæ Seselis dicitur. Jam illa cernimus, ut contra metum, & vim suis se armis quæque defendat. Cornibus tauri, apri dentibus, morsu leones; aliæ fugâ se, aliæ occultatione tutantur; atramenti effusio-

ne sepiæ, torpore torpedines : multæ etiam insectantes odoris intolerabili fœditate depellunt.

108 LI. Ut verò perpetuus mundi esset ornatus, magna adhibita cura est à providentia Deorum, ut semper essent & bestiarum genera, arborum, omniumque rerum, quæ altæ aut radicibus à terra, aut stirpibus continerentur : quæ quidem omnia eam vim seminis habent in se, ut ex uno plura generentur : idque semen inclusum est intima parte earum baccarum, quæ ex quaque stirpe funduntur : iisdemque seminibus & homines affatim vescuntur, & terræ ejusdem generis stirpium renovatione complentur. Quid loquar, quanta ratio in bestiis ad perpetuam conservationem earum generis appareat ? Nam primùm aliæ mares, aliæ fœminæ sunt : quod perpetuitatis causâ machinata natura est. Deinde partes corporis & ad procreandum, & ad concipiendum aptissimæ : & in mare, & in fœmina commis-
109 cendorum corporum miræ libidines. Cùm autem in locis semen insedit, rapit omnem ferè cibum ad sese, eoque cœptum fingit animal : quod cùm ex utero elapsum excidit; in iis animantibus, quæ lacte aluntur, omnis ferè cibus matrem lactescere incipit : eaque, quæ paulò antè nata sunt, sine magistro, duce naturâ, mammas appetunt, earumque ubertate saturantur. Atque ut intelligamus nihil horum esse fortuitum, & hæc omnia esse opera providæ solertisque naturæ;

naturæ; quæ multiplices fœtus procreant, ut ſues, ut canes, his mammarum data eſt multitudo: quas eaſdem paucas habent eæ beſtiæ, quæ pauca gignunt. Quid dicam, quantus amor beſtiarum ſit in educandis, cuſtodiendiſque iis, quæ procreaverunt, uſque ad eum finem, dum poſſint ſe ipſa defendere? Etſi piſces, ut aiunt, ova cùm genuerunt, relinquunt: facilè enim illa aquâ & ſuſtinentur, & fœtum fundunt.

LII. Teſtudines autem, & crocodilos dicunt, cùm in terra partum ediderint, obruere ova, deinde diſcedere: ita & naſcuntur, & educantur ipſa per ſeſe. Jam gallinæ, aveſque reliquæ, & quietum requirunt ad pariendum locum, & cubilia ſibi, nidoſque conſtruunt, eoſque quàm poſſunt molliſſimè ſubſternunt, ut quàm facillimè ova ſerventur. Ex quibus pullos cùm excluſerint, ita tuentur, ut & pennis foveant, ne frigore lædantur; &, ſi eſt calor à ſole, ſe opponant. Cùm autem pulli pennulis uti poſſunt, tum volatus eorum matres proſequuntur; reliquâ curâ liberantur. Accedit etiam ad nonnullorum animantium, & earum rerum, quas terra gignit, conſervationem & ſalutem, hominum etiam ſolertia, & diligentia. Nam multæ & pecudes, & ſtirpes ſunt, quæ ſine procuratione hominum ſalvæ eſſe non poſſunt. Magnæ etiam oportunitates ad cultum hominum, atque abundantiam, aliæ aliis in locis reperiuntur. Ægyptum Nilus irrigat, &, cùm tota æſtate obrutam,

oppletamque tenuit, tum recedit, mollitosque, & oblimatos agros ad ferendum relinquit. Mesopotamiam fertilem efficit Euphrates : in quam quotannis quasi novos agros invehit. Indus verò, qui est omnium fluminum maximus, non aquâ solùm agros lætificat, & mitigat, sed eos etiam conserit : magnam enim vim seminum secum frumenti similium dicitur deportare. Multaque alia in aliis locis commemorabilia proferre possum : multos fertiles agros, alios aliorum fructuum.

LIII. Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit : neque ea uno tempore anni : ut semper & novitate delectemur, & copiâ ? Quàm tempestivos autem dedit, quàm salutares non modò hominum, sed etiam pecudum generi, iis denique omni-
112 bus, quæ oriuntur à terra, ventos Etesias ? quorum flatu nimii temperantur calores : ab iisdem etiam maritimi cursus celeres, & certi diriguntur. Multa prætereunda sunt, & tamen multa dicuntur. Enumerari enim non possunt fluminum opportunitates : æstus maritimi tùm accedentes, tùm recedentes : montes vestiti, atque silvestres : salinæ ab ora maritima remotissimæ : medicamentorum salutarium plenissimæ terræ : artes denique innumerabiles, ad victum, & ad vitam necessariæ. Jam diei noctisque vicissitudo conservat animantes, tribuens aliud agendi tempus, aliud quiescendi. Sic undi-

que omni ratione concluditur, mente consilioque divino omnia in hoc mundo ad salutem omnium, conservationemque admirabiliter administrari. Sin quæret quispiam, 113
cujusnam causâ tantarum rerum molitio facta sit, arborumne & herbarum? quæ quanquam sine sensu sunt, tamen a natura sustinentur: at id quidem absurdum est. An bestiarum? nihilo probabilius, Deos mutarum, & nihil intelligentium causâ tantum laborasse. Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur. Hi sunt Dii, & homines, quibus profectò nihil est melius: ratio est enim, quæ præstat omnibus: ita fit credibile, Deorum & hominum causâ factum esse mundum, quæque in eo mundo sint, omnia. Faciliúsque intelligetur, a Diis immortalibus hominibus esse 114
provisum, si erit tota hominis fabricatio perspecta, omnisque humanæ naturæ figura, atque perfectio.

LIV. Nam cùm tribus rebus animantium vita teneatur, cibo, potione, spiritu: ad hæc omnia percipienda os est aptissimum, quod adjunctis naribus spiritu augetur. Dentibus autem in ore constructis manditur, atque ab his extenuatur, & molitur cibus: eorum adversi acuti morsu dividunt escas, intimi autem conficiunt, qui genuini vocantur: quæ confectio etiam a lingua adjuvari videtur. Linguam autem ad radices ejus hærens excipit stomachus, quò primùm illabuntur ea,

quæ accepta ſunt. Oris utraque ex parte tonſillas attingens, palato extremo, atque intimo terminatur. Atque is agitatione & motibus linguæ cùm depulſum, & quaſi detruſum cibum accepit, depellit. Ipſius autem partes eæ quæ ſunt infra id, quod devoratur, dilatantur: quæ autem ſuprà, contrahuntur.

115 Sed cùm aſpera arteria (ſic enim a medicis appellatur) oſtium habeat, adjunctum linguæ radicibus, paulò ſuprà quàm ad linguam ſtomachus annectitur, eaque ad pulmones uſque pertineat, excipiatque animam eam, quæ ducta ſit ſpiritu, eamdemque a pulmonibus reſpiret, & reddat; tegitur quodam quaſi operculo, quod ob eam cauſam datum eſt, ne, ſi quid in eam cibi fortè incidiſſet, ſpiritus impediretur. Sed cùm alvi natura, ſubjecta ſtomacho, cibi & potionis ſit receptaculum; pulmones autem, & cor extrinſecus ſpiritum adducant: in alvo multa ſunt mirabiliter effecta, quæ conſtant ferè e nervis. Eſt autem multiplex, & tortuoſa, arcetque, & continet, ſive illud aridum eſt, ſive humidum, quod recipit, ut id mutari & concoqui poſſit: eaque tum adſtringitur, tum relaxatur, atque omne, quod accepit, cogit & confundit: ut facilè & calore, quem
116 multum habet exterendo cibo, & præterea ſpiritu omnia cocta, atque confecta in reliquum corpus dividantur.

LV. In pulmonibus autem ineſt raritas quædam, & aſſimilis ſpongiis mollitudo, ad hauriendum ſpiritum aptiſſima: qui tum ſe

contrahunt adſpirantes, tum ſe in reſpiritu dilatant, ut frequenter ducatur cibus animalis, quo maximè aluntur animantes. Ex inteſtinis autem, & alvo, ſecretus a reliquo cibo ſuccus is, quo alimur, permanat ad jecur per quaſdam a medio inteſtino uſque ad portas jecoris (ſic enim appellant) ductas, & directas vias, quæ pertinent ad jecur, eique adhærent. Atque inde aliæ pertinentes ſunt, per quas cadit cibus a jecore dilapſus. Ab eo cibo cùm eſt ſecreta bilis, iique humores, qui ex renibus profunduntur; reliqua ſe in ſanguinem vertunt, ad eaſdemque portas jecoris confluunt, ad quas omnes ejus viæ pertinent: per quas lapſus cibus in hoc ipſo loco, in eam venam, quæ cava appellatur, confunditur, perque eam ad cor confectus jam, coctuſque
perlabitur: a corde autem in totum cor- 117
pus diſtribuitur per venas admodum multas, in omnes partes corporis pertinentes. Quemadmodum autem reliquiæ cibi depellantur tum adſtringentibus ſe inteſtinis, tum relaxantibus, haud ſanè difficile dictu eſt, ſed tamen prætereundum eſt, ne quid habeat injucunditatis oratio. Illa potiùs explicetur incredibilis fabrica naturæ. Nam quæ ſpiritu in pulmones anima ducitur, ea caleſcit primùm ab eo ſpiritu, deinde coagitatione pulmonum: ex eaque pars redditur reſpirando, pars concipitur cordis parte quadam, quam ventriculum cordis appellant. cui ſimilis alter adjunctus eſt, in quem ſanguis

a jecore per venam illam cavam influit. Eoque modo ex his partibus & sanguis per venas in omne corpus diffunditur, & spiritus per arterias. Utræque autem crebræ, multæque, toto corpore intextæ, vim quamdam incredibilem artificiosi operis divinique testantur. Quid dicam de ossibus? quæ subjecta corpori
118 mirabiles commissuras habent, & ad stabilitatem aptas, & ad artus finiendos accommodatas, & ad motum, & ad omnem corporis actionem. Huc adde nervos, a quibus artus continentur; eorumque implicationem toto corpore pertinentem: qui, sicut venæ, & arteriæ a corde tractæ, & profectæ, in corpus omne ducuntur.

LVI. Ad hanc providentiam naturæ tam diligentem, tamque solertem adjungi multa possunt, a quibus intelligatur, quantæ res hominibus a Deo, quamque eximiæ tributæ sint: qui primùm eos humo excitatos, excelsos, & erectos constituit, ut Deorum cognitionem, cœlum intuentes, capere possent. Sunt enim e terra homines, non ut incolæ,
119 atque habitatores, sed quasi spectatores superarum rerum, atque cœlestium, quarum spectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet. Sensus autem, interpretes ac nuntii rerum, in capite, tanquam in arce, mirificè ad usus necessarios & facti, & collocati sunt. Nam oculi tanquam speculatores, altissimum locum obtinent: ex quo plurima conspicientes, fungantur suo munere. Et aures, cùm sonum percipere debeant,

qui naturâ in sublime fertur, rectè in altis corporum partibus collocatæ sunt. Itemque nares, eò quòd omnis odor ad supera fertur, rectè sursum sunt: & quòd cibi & potionis judicium magnum earum est, non sine causa vicinitatem oris secutæ sunt. Jam gustatus, qui sentire eorum, quibus vescimur, genera deberet, habitat in ea parte oris, quâ esculentis, & poculentis iter natura patefecit. Tactùs autem toto corpore æquabiliter fusus est, ut omnes ictus, omnesque nimios & frigoris, & caloris ap- 120
pulsus sentire possimus. Atque, ut in ædificiis architecti avertunt ab oculis, & naribus dominorum ea, quæ profluentia necessariò tetri essent aliquid habitura: sic natura res similes procul amandavit a sensibus.

LVII. Quis verò opifex, præter naturam, quâ nihil potest esse callidius, tantam solertiam persequi potuisset in sensibus? Quæ primùm oculos membranis tenuissimis vestivit, & sepsit: quas primùm perlucidas fecit, ut per eas cerni posset: firmas autem, ut continerentur. Sed lubricos oculos fecit, & mobiles, ut & declinarent, si quid noceret; & adspectum, quò vellent, facilè converterent: aciesque ipsa, quâ cernimus, quæ pupula vocatur, ita parva est, ut ea, quæ nocere possint, facilè vitet. Palpebræque, quæ sunt tegmenta oculorum, mollissimæ tactu, ne læderent aciem, aptissimè factæ & ad claudendas pupulas, ne quid incideret, & ad aperiendas: idque providit, ut 121

identidem fieri posset cum maxima celeritate. Munitæque sunt palpebræ tanquam vallo pilorum: quibus, & apertis oculis, si quid incideret, repelleretur; & somno conniventibus, cùm oculis ad cernendum non egeremus, ut qui, tanquam involuti, quiescerent. Latent præterea utiliter, & excelsis undique partibus sepiuntur. Primùm enim superiora, superciliis obducta, sudorem a capite, & a fronte defluentem repellunt. Genæ deinde ab inferiore parte tutantur subjectæ, leviterque eminentes. Nasus ita locatus est, ut quasi murus oculis interjectus esse videatur. Auditus autem semper patet: ejus enim sensu etiam dormientes egemus: a quo cùm sonus est acceptus, etiam e somno excitamur. Flexuosum iter habet, ne quid intrare possit, si simplex, & directum pateret: provisum etiam, ut, si qua minima bestiola conare-
122 tur irrumpere, in sordibus aurium, tanquam in visco, inhæresceret. Extrà autem eminent, quæ appellantur aures, & tegendi causâ factæ, tutandique sensûs; & ne adjectæ voces laberentur, atque errarent, priusquàm sensus ab his pulsus esset. Sed duros, & quasi corneolos habent introitus, multisque cum flexibus, quòd his naturis relatus amplificatur sonus. Quocirca & in fidibus testudine resonatur, aut cornu: & ex tortuosis locis, & inclusis soni referuntur ampliores. Similiter nares, quæ semper propter necessarias utilitates patent, contractiores habent introitus, ne quid in eas, quod noceat, possit

possit pervadere : humoremque semper habent ad pulverem, multaque alia depellenda, non inutilem. Gustatus præclarè septus est : ore enim continetur, & ad usum aptè, & ad incolumitatis custodiam.

LVIII. Omnisque sensus hominum multò 123
antecellit sensibus bestiarum. Primùm enim oculi in iis artibus, quarum judicium est oculorum, in pictis, fictis, cælatisque formis, in corporum etiam motione, atque gestu multa cernunt subtiliùs : colorum etiam & figurarum venustatem, atque ordinem, &, ut ita dicam, decentiam, oculi judicant; atque etiam alia majora. Nam & virtutes, & vitia cognoscunt : iratum, propitium; lætantem, dolentem; fortem, ignavum; audacem, timidumque cognoscunt. Auriumque item est admirabile quoddam, artificiosumque judicium, quo judicatur & in vocis, & in tibiarum, nervorumque cantibus varietas sonorum, intervalla, distinctio, & vocis genera permulta : canorum, fuscum : læve, asperum : grave, acutum : flexibile, durum : quæ hominum solùm auribus judicantur. Nariumque item, & gustandi pariter & tangendi magna judicia sunt. Ad quos sensus capiendos & perfruendos, plures etiam, quàm vellem, artes repertæ sunt : perspicuum est enim, quò compositiones unguentorum, quò ciborum conditiones, quò corporum lenocinia processerint.

LIX. Jam verò animum ipsum, mentem- 124
que hominis, rationem, consilium, pruden-

tiam, qui non divinâ curâ perfecta eſſe perſpicit, is his ipſis rebus mihi videtur carere. De quo dum diſputarem, tuam mihi dari velim, Cotta, eloquentiam. Quo enim tu illa modo diceres? quanta primùm intelligentia, deinde conſequentium rerum cum primis conjunctio, & comprehenſio eſſet in nobis: ex quo videlicet, quid ex quibuſque rebus efficiatur, idque ratione concludimus; ſingulaſque res definimus, circumſcriptéque complectimur: ex quo ſcientia intelligitur quam vim habeat, qualis ſit; quâ ne in Deo quidem eſt res ulla præſtantior. Quanta verò illa ſunt, quæ vos Academici infirmatis, & tollitis, quòd & ſenſibus, & animo ea quæ extrà ſunt percipimus, atque comprehendimus? Ex quibus collatis inter ſe, & comparatis, artes quoque efficimus, partim ad uſum vitæ, partim ad oblectatio-
125 nem neceſſarias? Jam verò domina rerum (ut vos ſoletis dicere) eloquendi vis, quàm eſt præclara, quámque divina? quæ primùm efficit, ut ea, quæ ignoramus, diſcere, & ea, quæ ſcimus, alios docere poſſimus. Deinde hac cohortamur, hac perſuademus, hac conſolamur afflictos, hac deducimus perterritos a timore, hac geſtientes comprimimus, hac cupiditates, iracundiaſque reſtinguimus. Hæc nos juris, legum, urbium ſocietate devinxit: hæc a vita immani & fera ſegregavit. Ad uſum autem orationis incredibile eſt, niſi diligenter attenderis, quanta opera machinata natura ſit. Primùm enim a pulmoni-

bus arteria usque ad os intimum pertinet : per quam vox, principium a mente ducens, percipitur & funditur. Deinde in ore sua lingua est, finita dentibus. Ea vocem immo- 126
deratè profusam fingit & terminat ; quæ sonos vocis distinctos, & pressos efficit, cùm & ad dentes, & ad alias partes pellit oris. Itaque plectri similem linguam nostri solent dicere ; chordarum dentes : nares cornibus iis, qui ad nervos resonant in cantibus.

LX. Quàm verò aptas, quámque multarum artium ministras manus natura homini dedit ! Digitorum enim contractio facilis, facilisque porrectio, propter molles commissuras, & artus, nullo in motu laborat. Itaque ad pingendum, ad fingendum, ad scalpendum, ad nervorum eliciendos sonos, ac tibiarum, apta manus est, admotione digitorum. Atque hæc oblectationis : illa necessitatis ; cultus dico agrorum, exstructionesque tectorum, tegumenta corporum vel texta, vel suta, omnemque fabricam æris, & ferri : ex quo intelligitur, ad inventa animo, percepta sensibus, adhibitis opificum manibus, omnia nos consecutos, ut tecti, ut vestiti, ut salvi esse possimus ; urbes, muros, domicilia, delubra habeamus. Jam 127
verò operibus hominum, id est, manibus, tibi etiam varietas invenitur, & copia. Nam & agri multa ferunt manu quæsita, quæ vel statim consumantur, vel mandentur condita vetustati. Et præterea vescimur bestiis & terrenis, & aquatilibus, & volati-

libus, partim capiendo, partim alendo. Efficimus etiam domitu nostro quadrupedum vectiones, quorum celeritas, atque vis, nobis ipsis affert vim, & celeritatem. Nos onera quibusdam bestiis, nos juga imponimus: nos elephantorum acutissimis sensibus, nos sagacitate canum ad utilitatem nostram abutimur: nos e terræ cavernis ferrum elicimus, rem ad colendos agros necessariam: nos æris, argenti, auri venas, penitus abditas, invenimus, & ad usum aptas, & ad ornatum decoras: arborum autem confectione omnique materiâ, & cultâ, & silvestri, partim ad calefaciendum corpus, igni adhibito, & ad mitigandum cibum utimur, partim ad ædificandum, ut tectis septi, frigora, caloresque pellamus.
148 Magnos verò usus affert ad navigia facienda, quorum cursibus suppeditantur omnes undique ad vitam copiæ: quasque res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris, atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam; plurimisque maritimis rebus fruimur, atque utimur. Terrenorum item commodorum omnis in homine dominatus. Nos campis, nos montibus fruimur: nostri sunt amnes, nostri lacus: nos fruges serimus, nos arbores: nos aquarum inductionibus terris fœcunditatem damus: nos flumina arcemus, dirigimus, avertimus: nostris denique manibus in rerum natura quasi alteram naturam efficere conamur.

LXI. Quid verò ? hominum ratio non in
cœlum usque penetravit ? Soli enim ex ani-
mantibus nos astrorum ortus, obitus, cur-
susque cognovimus : ab hominum genere
finitus est dies, mensis, annus : defectiones
solis & lunæ cognitæ, prædictæque in omne
posterum tempus, quæ, quantæ, quando 129
futuræ sint. Quæ contuens animus, accipit
ab his cognitionem Deorum ; ex qua oritur
pietas ; cui conjuncta justitia est, reliquæque
virtutes, e quibus vita beata exsistit, par &
similis Deorum ; nullâ aliâ re, nisi immorta-
litate, quæ nihil ad bene vivendum pertinet,
cedens cœlestibus. Quibus rebus expositis,
satis docuisse videor, hominis natura quantò
omnes anteiret animantes. Ex quo debet in-
telligi, nec figuram, situmque membrorum ;
nec ingenii, mentisque vim, talem effici
potuisse fortunâ. Restat, ut doceam, atque
aliquando perorem, omnia, quæ sint in hoc
mundo, quibus utantur homines, hominum
causâ facta esse, & parata.

LXII. Principio ipse mundus, Deorum,
hominumque causâ factus est : quæque in eo
sunt omnia, ea parata ad fructum hominum,
& inventa sunt. Est enim mundus quasi
communis Deorum, atque hominum domus,
aut urbs utrorumque. Soli enim ratione
utentes, jure, ac lege vivunt. Ut igitur 130
Athenas, & Lacedæmonem, Atheniensium,
Lacedæmoniorumque causâ putandum est
conditas esse ; omniaque, quæ sint in his
urbibus, eorum populorum rectè esse di-

cuntur : ſic quæcumque ſunt in omni mundo,
Deorum , atque hominum putanda ſunt.
Jam verò circuitu ſolis, & lunæ, reliquo-
rumque ſiderum, quanquam etiam ad mundi
cohærentiam pertinent, tamen & ſpectacu-
lum hominibus præbent : nulla eſt enim
inſatiabilior ſpecies, nulla pulchrior, & ad
rationem, ſolertiamque præſtantior : eorum
enim curſus dimetati, maturitates tempo-
rum, & varietates, mutationeſque cogno-
vimus : quæ ſi hominibus ſolis nota ſunt,
hominum facta eſſe causâ judicanda ſunt.
Terra verò fœta frugibus, & vario legu-
minum genere, quæ cum maxima largitate
fundit, ea ferarumne, an hominum causâ
gignere videtur ? Quid de vitibus, olivetiſ-
que dicam ? quarum uberrimi lætiſſimique
fructus nihil omnino ad beſtias pertinent :
neque enim ferendi, neque colendi, nec tem-
131 peſtivè demetendi, percipiendique fructus,
neque condendi, ac reponendi ulla pecudum
ſcientia eſt ; earumque omnium rerum ho-
minum eſt & uſus, & cura.

LXIII. Ut fides igitur, & tibias eorum
causâ factas dicendum eſt, qui illis uti poſ-
ſunt ; ſic ea, quæ diximus, iis ſolis confi-
tendum eſt eſſe parata, qui utuntur. Nec,
ſi quæ beſtiæ furantur aliquid ex his, aut
rapiunt, illarum quoque causâ ea nata eſſe
dicemus. Neque enim homines murium aut
formicarum causâ frumentum condunt, ſed
conjugum, & liberorum, & familiarum ſua-
rum : itaque beſtiæ furtim, ut dixi, fruun-

tur; domini palàm, & liberè. Hominum igitur causâ eas rerum copias comparatas, fatendum est. Nisi fortè tanta ubertas, & varietas pomorum, eorumque jucundus non gustatus solùm, sed odoratus etiam, & adspectus dubitationem affert, quin hominibus solis ea natura donaverit: tantumque abest, ut hæc bestiarum etiam causâ parata sint, ut ipsas bestias hominum gratiâ generatas esse videamus. Quid enim oves aliud afferunt, 132
nisi ut earum villis confectis, atque contextis homines vestiantur; quæ quidem neque ali, neque sustentari, neque ullum fructum edere ex se sine cultu hominum, & curatione potuissent. Canum verò tam fida custodia, tamque amans dominorum adulatio, tantumque odium in externos, & tam incredibilis ad investigandum sagacitas narium, tanta alacritas in venando, quid significat aliud, nisi se ad hominum commoditates esse generatos? Quid de bobus loquar? quorum ipsa terga declarant non esse se ad onus accipiendum figurata: cervices autem natæ ad jugum: tum vires humerorum, & latitudines ad aratra extrahenda: quibus, cùm terræ subigerentur fissione glebarum, ab illo aureo genere, ut Poëtæ loquuntur, vis nunquam ulla afferebatur.

Ferrea tum verò proles exorta repentè est,
Ausaque funestum prima est fabricarier ensem,
Et gustare manu victum, domitumque juvencum.

Tanta putabatur utilitas percipi ex bobus, ut eorum visceribus vesci scelus haberetur.

133 XLIV. Longum est mulorum persequi utilitates, & asinorum; quæ certè ad hominum usum paratæ sunt. Sus verò quid habet, præter escam? cui quidem, ne putresceret, animam ipsam pro sale datam dicit esse Chrysippus: quâ pecude, quòd erat ad vescendum hominibus apta, nihil genuit natura fœcundius. Quid multitudinem, suavitatemque piscium dicam? quid avium? ex quibus tanta percipitur voluptas, ut interdum Pronœa nostra, Epicurea fuisse videatur. Atque hæ ne caperentur quidem, nisi hominum ratione, atque solertiâ: quanquam aves quasdam, & alites, & oscines, ut nostri augures appellant, rerum augurandarum causâ esse natas putamus. Jam verò immanes, & feras belluas nanciscimur venando, ut & vescamur iis, & exerceamur in venando ad similitudinem bellicæ disciplinæ, & utamur domitis, & condocefactis, ut elephantis: multaque ex earum corporibus remedia morbis & vulneribus eligamus, sicut ex quibus-
134 dam stirpibus, & herbis, quarum utilitates longinqui temporis usu & periclitatione percipimus. Totam licet animis tanquam oculis lustrare terram, mariaque omnia? Cernes jam spatia frugifera, atque immensa camporum, vestitusque densissimos montium, pecudum pastus, tum incredibili cursus maritimos celeritate. Nec verò tantùm supra terram, sed etiam in intimis ejus tenebris plurimarum rerum latet utilitas, quæ ad usum hominum orta, ab hominibus solis invenitur.

LXV. Illud verò, quod uterque veſtrûm
fortaſſe accipiet ad reprehendendum, (Cotta,
quia Carneades libenter in Stoïcos invehebatur :
Velleius, quia nihil tam irridet Epicurus,
quàm prædictionem rerum futurarum)
mihi videtur vel maximè confirmare, Deorum
providentiâ conſuli rebus humanis.
Eſt enim profectò divinatio, quæ multis 135
locis, rebus, temporibus apparet, tum in
privatis, tum maximè in publicis. Multa
cernunt haruſpices : multa augures provident :
multa oraculis declarantur, multa
vaticinationibus, multa ſomniis, multa portentis :
quibus cognitis, * multæ ſæpè res

* [On convient que tous les Manuſcrits s'accordent à donner cette leçon, qui néanmoins ne fait aucun ſens raiſonnable. Lambin propoſoit de lire : *Res ex animî ſententia, atque utilitates partæ.* Mais cette conjecture, quoiqu'ingénieuſe, a été rejetée avec raiſon, comme trop hardie, par M. Davies, lequel néanmoins en a haſardé une autre, qui ne l'eſt pas moins. Car il veut retrancher tout d'un coup ces quatre mots, *Hominum ſententia, atque utilitate.* Il devoit du moins faire mention de la correction tentée par le P. Leſcalopier. Elle me paroît très-heureuſe. La voici : *Multæ ſæpè res* ex *hominum ſententia, atque utilitate partæ.* La prépoſition *ex* a été facilement confondue avec le mot précédent, & fournit ici un ſens parfait. *Sententia* chez les Latins ſignifioit ſouvent le *déſir.* On a donc pu dire : *Res ex hominum ſententia partæ.* Je ne vois pas ce qu'on pouroit oppoſer à cette reſtitution. *Extrait des Remarques de M. le Préſident* BOUHIER.

hominum sententia, atque utilitate partæ; multa etiam pericula depulsa sunt. Hæc igitur sive vis, sive ars, sive natura, ad scientiam rerum futurarum homini profectò est, nec ab alio alicui, quàm a Diis immortalibus, data. Quæ si singula vos fortè non movent, universa certè tamen inter se connexa, atque conjuncta movere debebunt. Nec verò universo generi hominum solùm, sed etiam singulis a Diis immortalibus consuli, & provideri solet. Licet enim contrahere universitatem generis humani, èamque gradatim ad pauciores, postremò deducere ad singulos.

136 LXVI. Nam si omnibus hominibus, qui ubique sunt, quacumque in ora ac parte terrarum, ab hujusce terræ, quam nos incolimus, continuatione distantium, Deos consulere censemus ob eas causas, quas antè diximus: his quoque hominibus consulunt, qui has nobiscum terras ab Oriente ad Occidentem colunt. Sin autem his consulunt, qui quasi magnam quamdam insulam incolunt, quam nos orbem terræ vocamus; etiam illis consulunt, qui partes ejus insulæ tenent, Europam, Asiam, Africam. Ergo & earum partes diligunt, ut Romam, Athenas, Spartam, Rhodum: & earum urbium separatim ab universis singulos diligunt, ut Pyrrhi bello Curium, Fabricium, Coruncanium; primo Punico Calatinum, Duillium, Metellum, Lutatium; secundo Maximum, Marcellum, Africanum; post

hos, Paulum, Gracchum, Catonem, patrumve memoriâ Scipionem, Lælium: multosque præterea, & nostra civitas, & Græcia tulit singulares viros; quorum neminem nisi juvante Deo talem fuisse credendum est.
Quæ ratio poëtas, maximéque Homerum 137
impulit, ut principibus heroum, Ulyssi, Diomedi, Agamemnoni, Achilli, certos Deos, discriminum & periculorum comites, adjungeret. Præterea ipsorum Deorum sæpè præsentiæ, quales suprà commemoravi, declarant, ab his & civitatibus, & singulis hominibus consuli. Quod quidem intelligitur etiam significationibus rerum futurarum, quæ tum dormientibus, tum vigilantibus portenduntur. Multa præterea ostentis, multa extis admonemur, multisque rebus aliis, quas diuturnus usus ita notavit, ut artem divinationis efficeret. Nemo igitur vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit. Nec verò ità refellendum est, ut, si segetibus, aut vinetis cujuspiam tempestas nocuerit, aut si quid e vitæ commodis casus abstulerit, eum, cui quid horum acciderit, aut invisum Deo, aut neglectum
a Deo judicemus. Magna Dii curant, par- 138
va negligunt. Magnis autem viris prosperè eveniunt semper omnes res; si quidem satis a nostris, & a principe philosophorum Socrate dictum est de ubertatibus virtutis, & copiis.

LXVII. Hæc mihi ferè in mentem veniebant, quæ dicenda putarem de natura

Deorum. Tu autem, Cotta, si me audias, eamdem causam agas, teque & principem civem putes, & pontificem esse cogites; &, quoniam in utramque partem vobis licet disputare, hanc potiùs sumas: eamque facultatem disserendi, quam tibi a rhetoricis exercitationibus acceptam amplificavit Academia, huc potiùs conferas. Mala enim & impia consuetudo est contra Deos disputandi, sive ex animo id fit, sive simulatè.





M. TULLII CICERONIS
DE
NATURA DEORUM,
AD M. BRUTUM.

LIBER III.

QUÆ cùm Balbus dixiſſet, tum arridens Cotta, Serò, inquit, mihi, Balbe, præcipis, 139
quid defendam. Ego enim, te diſputante, quid contrà dicerem, mecum ipſe meditabar, neque tam refellendi tui causâ, quàm ea, quæ minùs intelligebam, requirendi. Cùm autem ſuo cuique judicio ſit utendum, difficile factu eſt, me id ſentire, quod tu velis. Hìc Velleius, Neſcis, inquit, quanta cum exſpectatione, Cotta, ſim te auditurus: ju- 140
cundus enim Balbo noſtro ſermo tuus contra Epicurum fuit; præbebo igitur ego me tibi viciſſim attentum contra Stoïcos auditorem; ſpero enim, te, ut ſoles, bene paratum venire. Tum Cotta. Si mehercule, inquit, Vellei: neque enim mihi par ratio cùm Lucilio eſt, ac tecum fuit. Quî tandem, inquit ille? Quia mihi videtur Epicurus veſter de Diis

immortalibus non magnopere pugnare : tantummodò negare Deos esse non audet, ne quid invidiæ subeat, aut criminis. Cùm verò Deos nihil agere, nihil curare confirmat, membrisque humanis esse præditos, sed eorum membrorum usum nullum habere; ludere videtur, satisque putare, si dixerit esse quamdam beatam naturam & æternam.

141 A Balbo autem animadvertisti, credo, quàm multa dicta sint, quámque, etiamsi minùs vera, tamen apta inter se, & cohærentia : itaque cogito, ut dixi, non tam refellere ejus orationem, quàm ea, quæ minùs intellexi, requirere. Quare, Balbe, tibi permitto, responderene mihi malis, de singulis rebus quærenti ex te ea, quæ parum accepi, an universam audire orationem meam. Tum Balbus : Ego verò, si quid explanari tibi voles, respondere malo. Sin me interrogare, non tam intelligendi causâ, quàm refellendi; utrum voles, faciam : vel ad singula, quæ requires, statim respondebo; vel, cùm peroraris, ad omnia.

II. Tum Cotta, Optimè, inquit. Quamobrem sic agamus, ut nos ipsa ducit oratio. Sed antequàm de re, pauca de me; non enim mediocriter moveor auctoritate tua, Balbe, orationeque ea, quæ me in per-
142 orando cohortabatur, ut meminissem, me & Cottam esse, & pontificem : quod eò, credo, valebat, ut opiniones, quas a majoribus accepimus de Diis immortalibus, sacra, cæremonias, religionesque defenderem.

Ego verò eas defendam semper, semperque defendi : nec me ex ea opinione, quam a majoribus accepi de cultu Deorum immortalium, ullius unquam oratio aut docti, aut indocti movebit. Sed cùm de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor : habeoque C. Lælium augurem, eumdemque sapientem, quem potiùs audiam de religione dicentem in illa oratione nobili, quàm quemquam principem Stoïcorum. Cúmque omnis populi Romani religio, in sacra, & in auspicia divisa sit ; tertium adjunctum sit, si quid 143
prædictionis causâ, ex portentis & monstris, Sibyllæ interpretes, haruspicesve monuerunt: harum ego religionum nullam unquam contemnendam putavi : mihique ita persuasi, Romulum auspiciis, Numam sacris constitutis, fundamenta jecisse nostræ civitatis : quæ nunquam profectò sine summa placatione Deorum immortalium tanta esse potuisset. Habes, Balbe, quid Cotta, quid pontifex sentiat. Fac nunc ergo intelligam, tu quid 144
sentias : a te enim philosopho rationem accipere debeo religionis ; majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione reddita, credere.

III. Tum Balbus, Quam igitur a me rationem, inquit, Cotta, desideras ? Et ille, Quadripartita, inquit, fuit divisio tua : primùm, ut velles docere Deos esse : deinde, quales essent : tum, ab his mundum regi : postremò, consulere eos rebus humanis.

Hæc, si rectè memini, partitio fuit. Rectissimè, inquit Balbus: sed exspecto, quid
145 requiras. Tum Cotta, Primùm quidque videamus, inquit. Et si id est primum, quod inter omnes, nisi admodum impios, convenit, mihi quidem ex animo exuri non potest, esse Deos: id tamen ipsum, quod mihi persuasum est auctoritate majorum, cur ita sit, nihil tu me doces. Quid est, inquit Balbus, si tibi persuasum est, cur a me velis discere? Tum Cotta, Quia sic aggredior, inquit, ad hanc disputationem, quasi nihil unquam audierim de Diis immortalibus, nihil cogitaverim, rudem me discipulum & integrum accipe, & ea, quæ requiro, doce. Dic igitur, inquit, quid requiras. Egone? primum illud, cur, quod ne egere
146 quidem oratione dixisses, quòd esset perspicuum, & inter omnes constaret, de eo ipso tam multa dixeris. Quia te quoque, inquit, animadverti, Cotta, sæpe, cùm in foro diceres, quàm plurimis posses argumentis onerare judicem, si modò eam facultatem tibi daret causa. Atque hoc idem & philosophi faciunt, & ego, ut potui, feci. Tu autem, qui id quæris, similiter facis, ac si me roges, cur te duobus contuear oculis, & non altero tantùm, cùm idem uno assequi possim.

IV. Tum Cotta, Quàm simile istud sit, inquit, tu videris. Nam ego neque in causis, si quid est evidens, de quo inter omnes conveniat, argumentari soleo; perspicuitas enim argumentatione elevatur: nec, si id

facerem

facerem in causis forensibus, idem facerem in hac subtilitate sermonis. Cur con tuerere 147
autem altero oculo, causa non esset; cùm idem obrutus esset amborum, & cùm rerum natura, quam tu sapientem esse vis, duo lumina ab animo ad oculos perforata nos habere voluisset. Sed quia non confidebas, tam esse id perspicuum, quàm tu velis: propterea multis argumentis Deos esse docere voluisti. Mihi enim unum satis erat, ita nobis majores nostros tradidisse. Sed tu auctoritates contemnis, ratione pugnas. Patere igitur, rationem meam cum tua ratione contendere. Affers hæc omnia argumenta, cur Dii sint; remque meâ sententiâ minimè dubiam, argumentando dubiam facis. Mandavi enim memoriæ non numerum solùm, sed etiam
ordinem argumentorum tuorum. Primum fuit, 148
cùm cœlum suspexissemus, statim nos intelligere esse aliquod numen, quo hæc regantur. Ex hoc illud etiam,

Adspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem.

Quasi verò quisquam nostrûm, istum potiùs, quàm Capitolinum, Jovem appellet: aut hoc perspicuum sit constetque inter omnes, eos esse Deos, quos tibi Velleius, multique præterea, ne animantes quidem esse concedant. Grave etiam argumentum tibi videbatur, quòd opinio de Diis immortalibus & omnium esset, & quotidie cresceret. Placet igitur,
tantas res opinione stultorum judicari, vobis 149
præsertim, qui illos insanos esse dicatis?

V. At enim præsentes videmus Deos, ut
apud Regillum Postumius, in Salaria Va-
tienus, nescio quid etiam de Locrorum apud
Sagram prælio. Quos igitur tu Tyndaridas
appellabas, id est, homines homine natos,
& quos Homerus, qui recens ab illorum
ætate fuit, sepultos esse dicit Lacedæmone;
eos tu cantheriis albis, nullis calonibus, ob-
viam Vatieno venisse existimas, & victoriam
populi Romani Vatieno potiùs homini rusti-
150 co, quàm M. Catoni, qui tum erat princeps,
nuntiavisse? Ergo & illud in silice, quod
hodie apparet apud Regillum, tanquam vesti-
gium ungulæ, Castoris equi credis esse?
Nonne mavis illud credere, quod probari
potest, animos præclarorum hominum, qua-
les isti Tyndaridæ fuerunt, divinos esse, &
æternos, quàm eos, qui semel cremati es-
sent, equitare, & in acie pugnare potuisse?
Aut, si hoc fieri potuisse dicis, doceas opor-
tet, quomodo nec fabellas aniles proferas.
Tum Lucilius, An tibi, inquit, fabellæ vi-
dentur? nonne ab A. Postumio ædem Castori
& Polluci in foro dedicatum; nonne senatus-
consultum de Vatieno vides? Nam de Sagra,
Græcorum etiam est vulgare proverbium:
qui, quæ affirmant, certiora esse dicunt,
quàm illa, quæ apud Sagram. His igitur
auctoribus nonne debes moveri? Tum Cotta,
151 Rumoribus, inquit, mecum pugnas, Balbe:
ego autem a te rationes requiro.

VI. Sequuntur quæ futura sunt. Effugere
enim nemo id potest, quod futurum est.

Sæpe autem ne utile quidem est scire quid futurum sit ; miserum est enim, nihil proficientem angi, nec habere ne spei quidem extremum, & tamen commune solatium : præsertim cùm vos iidem fato fieri dicatis omnia ; quod autem semper ex omni æternitate verum fuerit, id esse fatum. Quid igitur juvat, aut quid affert ad cavendum, scire aliquid futurum, cùm id 152
certè futurum sit ? Unde porrò ista divinatio ? quis invenit fissum jecoris ? quis cornicis cantum notavit ? quis sortes ? quibus ego credo : nec possum Attii Navii, quem commemorabas, lituum contemnere. Sed quî ista intellecta sunt, a philosophis debeo discere, præsertim cùm plurimis de rebus divini isti mentiantur. At medici quoque (ita enim dicebas) sæpe falluntur. Quid simile medicina, cujus ego rationem video : & divinatio, quæ unde oriatur, non intelligo ? Tu autem etiam Deciorum devotionibus placatos Deos esse censes. Quæ fuit eorum tanta iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi viri tales occidissent ? Consilium illud imperatorium 153
fuit, quod Græci στρατήγημα appellant, sed eorum imperatorum, qui patriæ consulerent, vitæ non parcerent : rebantur enim fore, ut exercitus imperatorem, equo incitato se in hostes immittentem, persequeretur : id quod evenit. Nam Fauni vocem equidem nunquam audivi ; tibi, si audisse te dicis, credam : etsi, Faunus omnino quid sit, nescio.

VII. Non igitur adhuc, quantum quidem
in te, Balbe, est, intelligo Deos esse : quos
equidem credo esse, sed nihil docent Stoïci.
Nam Cleanthes, ut dicebas, quatuor modis
formatas in animis hominum putat Deorum
esse notiones. Unus is modus est, de quo satis
dixi, qui est susceptus ex præsensione rerum
futurarum. Alter ex perturbationibus tempes-
154 tatum, & reliquis motibus. Tertius ex com-
moditate rerum, quas percipimus, & copiâ.
Quartus ex astrorum ordine, cœlique constan-
tiâ. De præsensione diximus. De perturbatio-
nibus cœlestibus, & maritimis, & terrenis,
non possumus dicere, cùm ea fiant, non esse
multos, qui illa metuant, & a Diis immortali-
bus fieri existiment. Sed non id quæritur, sint-
ne aliqui, qui Deos esse putent: Dii utrùm sint,
necne, quæritur. Nam reliquæ causæ, quas
Cleanthes affert (quarum una est de commo-
dorum, quæ capimus, copiâ; altera de tempo-
rum ordine, cœlique constantiâ) tum tracta-
buntur a nobis, cùm de providentia Deorum
disputabimus; de qua plurima a te, Balbe,
dicta sunt : eodemque illa etiam differemus,
155 quæ Chrysippum dicere aiebas, quoniam es-
set aliquid in rerum natura, quod ab homine
effici non posset, esse homine aliquid melius.
Quæque in domo pulchra cum pulchritudine
mundi comparabas, & cùm totius mundi
convenientiam, consensumque afferebas, Ze-
nonisque breves & acutulas conclusiones, in
eam partem sermonis, quam modò dixi, dif-
feremus. Eodemque tempore illa omnia, quæ

a te physicè dicta sunt de vi ignea, deque eo calore, ex quo omnia generari dicebas, loco suo quærentur: omniaque, quæ a te nudiustertius dicta sunt, cùm docere velles Deos esse, quare & mundus universus, & sol, & luna, & stellæ sensum ac mentem haberent, in idem tempus reservabo. A te autem idem illud etiam, atque etiam quæram, quibus rationibus tibi persuadeas, Deos esse.

VIII. Tum Balbus, Equidem attulisse rationes mihi videor: sed eas tu ita refellis, ut cùm me interrogaturus esse videare, & ego me ad respondendum compararim, repentè 156 avertas orationem, nec des respondendi locum. Itaque maximæ res, tacitæ præterierunt, de divinatione, de fato: quibus de quæstionibus tu quidem strictim, nostri autem multa solent dicere: sed ab hac ea quæstione, quæ nunc in manibus est, separantur. Quare, si videtur, noli agere confusè: ut hoc explicemus hac disputatione, quod quæritur. Optimè, inquit Cotta. Itaque quoniam quatuor in partes totam quæstionem divisisti, de primaque diximus: consideremus secundam, quæ mihi talis videtur fuisse, ut cùm ostendere velles, quales Dii essent, ostenderes nullos esse. A consuetudine enim oculorum 157 animum abducere difficillimum dicebas: sed, cùm Deo nihil præstantius esset, non dubitabas, quin mundus esset Deus, quo nihil in rerum natura melius esset; modò possemus eum animantem cogitare, vel potiùs, ut cætera oculis, sic animo hoc cernere.

Sed cùm mundo negas quidquam esse melius,
quid dicis melius ? Si pulchrius, assentior : si
aptius ad utilitates nostras, id quoque assen-
158 tior. Sin autem id dicis, nihil esse mundo
sapientius; nullo modo prorsus assentior : non
quòd difficile sit mentem ab oculis sevocare;
sed quò magis sevoco, eò minùs id, quod
tu vis, possum mente comprehendere.
IX. Nihil est mundo meliùs in rerum na-
tura. Ne in terris quidem urbe nostra. Num
igitur idcirco in urbe esse rationem, cogita-
tionem, mentem putas ? aut, quoniam non
sit, num idcirco existimas formicam antepo-
nendam esse huic pulcherrimæ urbi, quòd in
urbe sensus sit nullus, in formica non modò
sensus, sed etiam mens, ratio, memoria ?
159 Videre oportet, Balbe, quid tibi conce-
datur ; non te ipsum, quod velis, sumere.
Istum enim locum totum illa vetus Zenonis
brevis, &, ut tibi videbatur, acuta conclusio
dilatavit. Zeno enim ita concludit : *Quod ra-
tione utitur, melius est, quàm id, quod ra-
tione non utitur. Nihil autem mundo melius.
Ratione igitur mundus utitur.* Hoc si placet,
jam efficies, ut mundus optimè librum le-
gere videatur. Zenonis enim vestigiis hoc
modo rationem poteris concludere. Quod
literatum est, id est melius quàm quod non
est literatum : nihil autem mundo melius ;
literatus igitur est mundus. Isto modo etiam
disertus, & quidem mathematicus, musicus,
omni denique doctrinâ eruditus ; postremò
160 philosophus erit mundus. Sæpe dixit, nihil

fieri ſine Deo, nec ullam vim eſſe naturæ, ut ſui diſſimilia poſſet effingere. Concedam non modò animantem, & ſapientem eſſe mundum, ſed fidicinem etiam, & tibicinem, quoniam earum quoque artium homines ex eo procreantur? Nihil igitur affert pater iſte Stoïcorum, quare mundum ratione uti putemus, nec cur animantem quidem eſſe. Non eſt igitur mundus Deus: & tamen nihil eſt eo melius. Nihil eſt enim eo pulchrius, nihil nobis ſalutarius, nihil ornatius adſpectu, motuque conſtantius. Quòd ſi mundus univerſus non eſt Deus, ne ſtellæ quidem, quas tu innumerabiles in Deorum numero reponebas: quarum te curſus æquabiles, æternique delectabant: nec mehercule injuriâ: ſunt enim admirabili, incredibilique conſtantiâ. Sed non omnia, Balbe, quæ curſus certos, &
conſtantes habent, ea Deo potiùs tribuenda 161
ſunt, quàm naturæ.

X. Quid Chalcidico Euripo in motu identidem reciprocando putas fieri poſſe conſtantius? quid freto Sicilienſi? quid Oceani fervore illis in locis,

Europam Libyamque rapax ubi dividit unda?

Quid? æſtus maritimi, vel Hiſpanienſes, vel Britannici, eorumque certis temporibus vel acceſſus, vel receſſus, ſine Deo fieri nonne poſſunt? Vide, quæſo, ſi omnis motus, omniaque, quæ certis temporibus ordinem ſuum conſervant, divina ducimus, ne tertianas quidem febres, & quartanas, divinas eſſe dicendum ſit, quarum rever-

ſione, & motu quid poteſt eſſe conſtantius? Sed omnium talium rerum ratio reddenda eſt. Quod vos cùm facere non poteſtis, tanquam in aram, confugitis ad Deum. Et Chryſippus tibi acutè dicere videbatur, homo ſine
162 dubio verſutus, & callidus. *Verſutos* eos appello, quorum celeriter mens verſatur: *callidos* autem, quorum tanquam manus opere, ſic animus uſu concalluit. Is igitur, *Si aliquid eſt*, inquit, *quod homo efficere non poſſit, qui id efficit, melior eſt homine. Homo autem hæc, quæ in mundo ſunt, efficere non poteſt. Qui potuit igitur, is præſtat homini. Homini autem præſtare quis poſſit, niſi Deus? Eſt igitur Deus.* Hæc omnia in eodem, quo illa Zenonis, errore verſantur. Quid enim ſit melius, quid præſtabilius, quid inter naturam & rationem interſit, non diſtinguitur. Idemque, *ſi Dei non ſint*, negat *eſſe in omni natura quidquam homine melius: id autem putare quemquam hominem, nihil homine eſſe melius, ſummæ arrogantiæ cenſet eſſe.* Sit ſanè arrogantis, pluris ſe putare, quàm mundum. At illud non modò non arrogantis, ſed potiùs prudentis, intelligere ſe habere ſenſum, & rationem; hæc eadem Orionem,
163 & Caniculam non habere. Et, *ſi domus pulchra ſit, intelligamus eam dominis*, inquit, *ædificatam eſſe, non muribus: ſic igitur mundum Deorum domum exiſtimare debemus.* Ita prorſus exiſtimarem, ſi illum ædificatum, non, quemadmodum docebo, a natura conformatum putarem.

XI.

XI. At enim quærit apud Xenophontem
Socrates, *unde animam arripuerimus, si
nulla fuerit in mundo?* Et ego quæro, unde 164
orationem, unde numeros, unde cantus?
Nisi verò loqui solem cum luna putamus,
cùm propiùs accesserit, aut ad harmoniam
canere mundum, ut Pythagoras existimat.
Naturæ ista sunt, Balbe, naturæ non artifi-
ciosè ambulantis, ut ait Zeno, quod qui-
dem quale sit, jam videbimus, sed omnia
cientis, & agitantis motibus, & mutationi-
bus suis. Itaque illa mihi placebat oratio de 165
convenientia, consensuque naturæ, quam
quasi cognatione continuatam conspirare di-
cebas. Illud non probabam, quod negabas
id accidere potuisse, nisi ea uno divino
spiritu contineretur. Illa verò cohæret, &
permanet naturæ viribus, non Deorum;
estque in ea iste quasi consensus, quam
συμπάθειαν Græci vocant: sed ea, quo sua
sponte major est, eo minùs divina ratione
fieri existimanda est.

XII. Illa autem, quæ Carneades afferé-
bat, quemadmodum dissolvitis? Si nullum 166
corpus immortale sit, nullum esse corpus
sempiternum: corpus autem immortale nul-
lum esse, ne individuum quidem, nec quod
dirimi, distrahive non possit. Cúmque omne
animal patibilem naturam habeat, nullum
est eorum, quod effugiat accipiendi aliquid
intrinsecus, id est, quasi ferendi, & patiendi
necessitatem. Et, si omne animal mortale est,
immortale nullum est. Et, si omne animal

secari ac dividi potest, nullum est eorum individuum, nullum æternum. Atqui omne animal ad accipiendam vim externam, & ferendam paratum est: mortale igitur omne animal, & dissolubile, & dividuum sit necesse est. Ut enim, si omnis cera commutabilis esset, nihil esset cereum, quod commutari non posset: item nihil argenteum, nihil æneum, si commutabilis esset natura argenti & æris: similiter igitur, si omnia, e quibus cuncta, quæ sunt, constant, mutabilia sunt, nullum corpus esse potest non mutabile: mutabilia autem sunt illa, ex quibus omnia constant, ut vobis videtur: omne igitur corpus mutabile est. At, si esset corpus aliquod immortale, non esset omne mutabile. Ita efficitur, ut omne corpus mortale sit. Etenim omne corpus, aut aqua, aut aër, aut ignis, aut terra est, aut id, quod est
167 concretum ex his, aut ex aliqua parte eorum: horum autem nihil est quin intereat. Nam & terrenum omne dividitur, & humor ita mollis est, ut facilè comprimi, collidique possit: ignis verò, & aër omni impulsu facillimè pellitur, naturaque cedens est maximè, & dissipabilis. Præterea omnia hæc tum intereunt, cùm in naturam aliam convertuntur: quod fit, cùm terra in aquam se vertit, & cùm ex aqua oritur aër, & cùm ex aëre æther, cúmque eadem vicissim retrò commeant. Quòd si ea intereant, ex quibus constet omne animal, nullum est animal sempiternum.

XIII. Et, ut hæc omittamus, tamen animal nullum inveniri poteſt, quod neque natum unquam ſit, & ſemper ſit futurum. Omne enim animal ſenſus habet: ſentit igitur & calida, & frigida, & dulcia, & amara, nec poteſt ullo ſenſu jucunda accipere, & non accipere contraria. Si igitur voluptatis ſenſum capit, doloris etiam capit: quod autem dolorem accipit, id accipiat etiam interitum neceſſe eſt: omne igitur animal confitendum eſt eſſe mortale. Præterea, ſi quid eſt, 168
quod nec voluptatem ſentiat, nec dolorem, id animal eſſe non poteſt: ſin autem quod animal eſt, id illa neceſſe eſt ſentiat: & quod ea ſentiat, non poteſt eſſe æternum: & omne animal ſentit: nullum igitur animal eſt æternum. Præterea nullum poteſt eſſe animal, in quo non & appetitio ſit, & declinatio naturalis: appetuntur autem, quæ ſecundùm naturam ſunt, declinantur contraria: & omne animal appetit quædam, & fugit a quibuſdam. Quod autem refugit, id contra naturam eſt: & quod eſt contra naturam, id habet vim interimendi; omne ergo animal intereat neceſſe eſt. Innumerabilia ſunt, ex quibus effici, cogique poſſit, nihil eſſe, quod ſenſum habet, quin id intereat: etenim ea ipſa, quæ ſentiuntur, ut frigus, ut calor, ut voluptas, ut dolor, ut cetera, cùm amplificata ſunt, interimunt: nec ullum animal eſt ſine ſenſu: nullum igitur animal eſt æternum.

XIV. Etenim aut ſimplex eſt natura ani- 169
mantis, ut vel terrena ſit, vel ignea, vel

animalis, vel humida : quod quale sit, ne in-
telligi quidem potest : aut concreta ex plu-
ribus naturis, quarum suum quæque locum
habeat, quo naturæ vi efferatur, alia infi-
mum, alia summum, alia medium. Hæc ad
quoddam tempus cohærere possunt ; sem-
per autem nullo modo possunt : necesse est
enim, suum quæque in locum natura rapia-
tur : nullum igitur animal est sempiternum.
Sed omnia vestri, Balbe, solent ad igneam
vim referre, Heraclitum, ut opinor, sequen-
tes, quem ipsum non omnes interpretantur
uno modo : qui quoniam, quid diceret, intel-
ligi noluit, omittamus. Vos autem ita dicitis,
omnem vim esse ignem : itaque & animan-
tes, cùm calor defecerit, tum interire ; &
in omni natura rerum id vivere, id vigere,
170 quod caleat. Ego autem non intelligo, quo
modo, calore exstincto, corpora intereant ;
non intereant humore, aut spiritu amisso ;
præsertim cùm intereant etiam nimio calore.
Quamobrem id quidem commune est de ca-
lido : verumtamen videamus exitum. Ita vul-
tis, opinor, nihil esse animal extrinsecus in
natura, atque mundo, præter ignem. Quî ma-
gis, quàm præter animam, unde animantium
quoque constet animus, ex quo anima dici-
tur ? Quo modo autem hoc, quasi conceda-
tur, sumitis, nihil esse animum, nisi ignem ?
Probabilius enim videtur, tale quidquam esse
animum, ut sit ex igne, atque anima tempe-
ratum. Quòd si ignis ex sese ipse animal est,
nullâ se alia admiscente naturâ, quoniam is,

cùm ineſt in corporibus noſtris, efficit ut 171
ſentiamus; non poteſt ipſe eſſe ſine ſenſu. Rurſus eadem dici poſſunt. Quidquid eſt enim, quod ſenſum habeat, id neceſſe eſt ſentiat & voluptatem, & dolorem: ad quem autem dolor veniat, ad eumdem etiam interitum venire: ita fit, ut ne ignem quidem efficere poſſitis æternum. Quid enim? non eiſdem vobis placet, omnem ignem paſtûs indigere; nec permanere ullo modo poſſe, niſi alatur? ali autem ſolem, lunam, reliqua aſtra, aquis, alia dulcibus, alia marinis? Eamque cauſam Cleanthes affert, cur ſe ſol referat, nec longiùs progrediatur ſolſtitiali orbe, itemque brumali, ne longiùs diſcedat a cibo. Hoc totum quale ſit, mox: nunc autem concludatur illud, quod interire poſſit, id æternum non eſſe naturâ: ignem autem interiturum eſſe, niſi alatur: non eſſe igitur 172
naturâ ignem ſempiternum.

XV. Qualem autem Deum intelligere nos poſſumus nullâ virtute præditum? Quid enim? prudentiamne Deo tribuemus? quæ conſtat ex ſcientia rerum bonarum, & malarum, &, nec bonarum, nec malarum. Cui mali nihil eſt, nec eſſe poteſt, quid huic opus eſt delectu bonorum, & malorum? Quid autem ratione? quid intelligentiâ? quibus utimur ad eam rem, ut apertis obſcura aſſequamur. At obſcurum Deo nihil poteſt eſſe. Nam juſtitia, quæ ſuum cuique diſtribuit, quid pertinet ad Deos? Hominum enim ſocietas, & communitas, ut vos dicitis, juſti-

tiam procreavit. Temperantia autem constat
ex prætermittendis voluptatibus corporis :
cui si locus in cœlo est, est etiam voluptati-
bus. Nam fortis Deus intelligi quî potest ?
in dolore, an in labore, an in periculo ?
173 quorum Deum nihil attingit. Nec ratione
igitur utentem, nec virtute ulla præditum
Deum intelligere quî possumus ? Nec verò
vulgi, atque imperitorum inscitiam despi-
cere possum, cùm ea considero, quæ dicun-
tur a Stoïcis. Sunt enim illa imperitorum.
Piscem Syri venerantur : omne ferè genus
bestiarum Ægyptii consecraverunt. Jam verò
in Græcia multos habent ex hominibus Deos;
Alabandum, Alabandi : Tenedi, Tenem :
Leucotheam, quæ fuit Ino, & ejus Palæ-
monem filium, cuncta Græcia : Herculem,
Æsculapium, Tyndaridas : Romulum nostri,
174 aliosque complures : quos quasi novos, &
adscriptitios cives in cœlum receptos putant.
Hæc igitur indocti.

XVI. Quid vos philosophi ? quî meliora ? Omitto illa : sunt enim præclara. Sit sanè Deus ipse mundus. Hoc credo illud esse

Sublime candens, quem iuvocant omnes Jovem.

Quare igitur plures adjungimus Deos ? Quanta autem est eorum multitudo ? Mihi quidem sanè multi videntur : singulas enim stellas numeras Deos, eosque aut belluarum nomine appellas, ut Capram, ut Nepam, ut Taurum, ut Leonem : aut rerum inanimatarum, ut Argo, ut Aram, ut Coronam. Sed ut hæc concedantur, reliqua quî tandem non modò

concedi, sed omnino intelligi possunt ? Cùm
fruges, Cererem ; vinum, Liberum dicimus ;
genere nos quidem sermonis ùtimur usitato :
sed ecquem tam amentem esse putas, qui
illud, quo vescatur, Deum credat esse ?
Nam quos ab hominibus pervenisse dicis ad 175
Deos, tu reddes rationem, quemadmodum
idem fieri potuerit, aut cur fieri desierit, &
ego discam libenter. Quomodo nunc quidem
est, non video, quo pacto ille, cui *in
monte Œtæo illatæ lampades fuerint*, ut ait
Accius, *in domum æternam patris* ex illo
ardore pervenerit : quem tamen Homerus
conveniri apud inferos facit ab Ulysse, sicut
ceteros, qui excesserant vitâ. Quanquam,
quem potissimùm Herculem colamus, scire
sanè velim. Plures enim tradunt nobis ii,
qui interiores scrutantur, & reconditas li-
teras : antiquissimum, Jove natum, sed an-
tiquissimo item Jove : nam Joves quoque
plures in priscis Græcorum literis invenimus. 176
Ex eo igitur & Lysito est is Hercules,
quem concertavisse cum Apolline de tri-
pode accepimus. Alter traditur Nilo natus,
Ægyptius : quem aïunt Phrygias literas
conscripsisse. Tertius est ex Idæis Digitis :
cui inferias afferunt. Quartus est Jovis &
Asteriæ, Latonæ sororis, qui Tyri maximè
colitur ; cujus Carthaginem filiam ferunt.
Quintus in India, qui Belus dicitur. Sextus 177
hic ex Alcumena, quem Jupiter genuit, sed
tertius Jupiter : quoniam, ut jam docebo,
plures Joves etiam accepimus.

XVII. Quando enim me in huno locum deduxit oratio, docebo, meliora me didiciſſe de colendis Diis immortalibus jure pontificio, & majorum more, capedunculis iis, quas Numa nobis reliquit, de quibus in illa aureola oratiuncula dicit Lælius, quàm rationibus Stoïcorum. Si enim vos ſequar, dic, quid ei reſpondeam, qui me ſic roget :
178 Si dii ſunt, ſuntne etiam Nymphæ deæ ? Si Nymphæ, Paniſci etiam, & Satyri ? Hi autem non ſunt : ne Nymphæ quidem deæ igitur. At earum templa ſunt publicè vota, & dedicata. Quid igitur ? ne ceteri quidem ergo Dii, quorum templa ſunt dedicata. Age porrò, Jovem, & Neptunum, Deos numeras : ergo etiam Orcus, frater eorum, Deus, & illi, qui fluere apud inferos dicuntur, Acheron, Cocytus, Styx, Phlegethon : tum Charon, tum Cerberus, Dii putandi. At id quidem repudiandum : ne Orcus quidem igitur. Quid dicitis ergo de fratribus ? Hæc Carneades agebat, non ut Deos tolleret : quid enim philoſopho minùs conveniens ? ſed ut Stoïcos nihil de Diis explicare convinceret. Itaque inſequebatur. Quid enim ? aiebat, ſi
179 ii fratres ſunt in numero Deorum, num de patre eorum Saturno negari poteſt, quem vulgò maximè ad Occidentem colunt ? Qui ſi eſt Deus, patrem quoque ejus, Cœlum, eſſe Deum confitendum eſt. Quod ſi ita eſt, Cœli quoque parentes Dii habendi ſunt, Æther, & Dies, eorumque fratres & ſorores, qui a genealogis antiquis ſic nominantur, Amor,

Dolus, Metus, Labor, Invidentia, Fatum, Senectus, Mors, Tenebræ, Miſeria, Querela, Gratia, Fraus, Pertinacia, Parcæ, Heſperides, Somnia : quos omnes Erebo, & Nocte natos ferunt. Aut igitur hæc monſtra probanda ſunt, aut prima illa tollenda.

XVIII. Quid ? Apollinem, Vulcanum, Mercurium, ceteros, Deos eſſe dices : de Hercule, Æſculapio, Libero, Caſtore, Polluce dubitabis ? At hi quidem coluntur æquè, atque illi ; apud quoſdam etiam multò magis. Ergo hi, Dii ſunt habendi, mortalibus nati 180
matribus ? Quid ? Ariſtæus, qui olivæ dicitur inventor, Apollinis filius : Theſeus, qui Neptuni : reliqui, quorum patres Dii, non erunt in Deorum numero ? Quid, quorum matres ? Opinor etiam magis. Ut enim in jure civili, qui eſt matre liberâ, liber eſt : item jure naturæ, qui Dea matre eſt, Deus ſit neceſſe eſt. Itaque Achillem Aſtypalenſes inſulani ſanctiſſimè colunt. Qui ſi Deus eſt ; & Orpheus, & Rheſus, Dii ſunt, Musâ matre nati : niſi fortè maritimæ nuptiæ terrenis anteponuntur. Si hi Dii non ſunt, quia nuſ- 181
quam coluntur : quo modo illi ſunt ? Vide igitur, ne virtutibus hominum iſti honores habeantur, non immortalitatibus : quod tu quoque, Balbe, viſus es dicere. Quo modo autem potes, ſi Latonam deam putas, Hecaten non putare, quæ matre Aſteria eſt, ſorore Latonæ ? An hæc quoque dea eſt ? vidimus enim ejus aras, delubraque in Græcia. Sin hæc dea eſt, cur non Eumenides ? Quæ ſi

deæ sunt, quarum & Athenis fanum est, & apud nos, ut ego interpretor, lucus Furinæ: Furiæ deæ sunt, speculatrices, credo, & vindices facinorum, & scelerum. Quòd si tales Dii sunt, ut rebus humanis intersint, Natio quoque dea putanda est: cui, cùm fana cir-
182 cuimus in agro Ardeati, rem divinam facere solemus: quæ, quia partus matronarum tueatur, a nascentibus Natio nominata est. Ea si dea est; dii omnes illi qui commemorabantur a te, Honos, Fides, Mens, Concordia: ergo etiam Spes, Moneta, omniaque, quæ cogitatione nobismet ipsi possumus fingere. Quod si verisimile non est, ne illud quidem est, hæc unde fluxerunt.

XIX. Quid autem dicis? si Dii sunt illi, quos colimus, & accepimus; cur non eodem in genere Serapim, Isimque numeremus? Quod si facimus: cur barbarorum Deos repudiemus? Boves igitur, & equos, ibes, accipitres, aspidas, crocodilos, pisces, canes, lupos, feles, multas præterea belluas, in Deorum numerum reponemus. Quæ si rejiciamus, illa quoque unde hæc nata sunt, rejiciemus. Quid deinde? Ino, Dea dicetur, quæ Leucothea a Græcis, a nobis Matuta dicitur, cùm sit Cadmi filia?
183 Circe autem, & Pasiphaë, e Perseide, Oceani filiâ, natæ patre Sole, in Deorum numero non habebuntur? Quanquàm Circen quoque coloni nostri Circeienses religiosè colunt. Ergo hanc deam dicis? Quid Medeæ respondebis? quæ duobus avis, Sole, & Oceano,

Æeta patre, matre Idyiâ procreata eſt. Quid
hujus Abſyrto fratri, qui eſt apud Pacuvium
Ægialeus : ſed illud nomen veterum literis
uſitatius. Qui ſi Dii non ſunt, vereor quid
agat Ino : hæc enim omnia ex eodem fonte
fluxerunt. An Amphiaraüs, Deus erit, &
Trophonius ? Noſtri quidem publicani, cùm
eſſent agri in Bœotia Deorum immortalium
excepti lege Cenſoriâ, negabant immortales
eſſe ullos, qui aliquando homines fuiſſent.
Sed ſi ſunt hi Dii, eſt certè Erechtheus, 184
cujus Athenis & delubrum vidimus, & ſacer-
dotem. Quem ſi Deum facimus, quid aut de
Codro dubitare poſſumus, aut de ceteris, qui
pugnantes pro patriæ libertate ceciderunt ?
Quod ſi probabile non eſt : ne illa quidem
ſuperiora, unde hæc manant, probanda ſunt.
Atque in plerìſque civitatibus intelligi po-
teſt, augendæ virtutis gratiâ, quo libentiùs
reipublicæ causâ periculum adiret optimus
quiſque, virorum fortium memoriam ho-
nore Deorum immortalium conſecratam. Ob
eam enim ipſam cauſam Erechtheus Athe-
nis, filiæque ejus in numero Deorum ſunt.
Itemque Leo natarum eſt delubrum Athenis,
quod Leocorion nominatur. Alabandenſes 185
quidem ſanctiùs Alabandum colunt, a quo
eſt urbs illa condita, quàm quemquam no-
bilium Deorum : apud quos non inurbanè
Stratonicus, ut multa, cùm quidem ei mo-
leſtus, Alabandum Deum eſſe confirmaret,
Herculem negaret : *Ergo*, inquit, *mihi Ala-
bandus, tibi Hercules ſit iratus.*

XX. Illa autem, Balbe, quæ tu a cœlo; aſtriſque ducebas, quàm longè ſerpant, non vides? Solem Deum eſſe, Lunamque, quorum alterum Apollinem Græci, alteram Dianam putant. Quòd ſi Luna, Dea eſt: ergo etiam Lucifer, ceteræque errantes, numerum Deorum obtinebunt: igitur etiam inerrantes. Cur autem Arqui ſpecies non in Deorum numero reponatur? Eſt enim pulcher, & ob eam cauſam, quia ſpeciem ha-
186 beat admirabilem, Thaumante dicitur eſſe natus. Cujus ſi divina natura eſt, quid facies nubibus? Arcus enim ipſe ex nubibus efficitur quodam modo coloratus: quarum una etiam Centauros peperiſſe dicitur. Quòd ſi nubes retuleris in Deos, referendæ certè erunt tempeſtates, quæ populi Romani ritibus conſecratæ ſunt. Ergo imbres, nimbi, procellæ, turbines, Dii putandi. Noſtri quidem duces, mare ingredientes immolare hoſtiam fluctibus conſueverunt. Tum ſi eſt Ceres a gerendo (ita enim dicebas) terra ipſa Dea eſt, & ita habetur: quæ eſt enim alia Tellus? Sin terra: mare etiam, quem Neptunum eſſe dicebas. Ergo & flumina, & fontes. Itaque & fontis delubrum Maſo ex Corſica dedicavit, & in augurum precatione Tiberinum, Spinonem, Anemonem, Nodinum, alia propinquorum fluminum nomina videmus. Ergo hoc aut immenſum ſerpet, aut nihil
187 horum recipiemus, nec illa infinita ratio ſuperſtitionis probabitur.

XXI. Nihil ergo horum probandum est.
Dicamus igitur, Balbe, oportet contra illos
etiam, qui hos Deos ex hominum genere in
cœlum translatos, non re, sed opinione esse
dicunt, quos auguftè omnes, fanctéquè ve-
neramur. Principio Joves tres numerant ii,
qui theologi nominantur : ex quibus pri-
mum, & secundum natos in Arcadia : alte-
rum patre Æthere, ex quo etiam Proserpi-
nam natam ferunt, & Liberum : alterum
patre Cœlo, qui genuisse Minervam dicitur,
quam principem & inventricem belli fe-
runt : tertium Cretensem, Saturni filium :
cujus in illa insula sepulcrum ostenditur.
Διόσκουροι etiam apud Graios multis modis
nominantur. Primi tres, qui appellantur Ana-
ces Athenis, ex Jove, rege antiquissimo,
& Proserpinâ nati, Tritopatreus, Eubuleus,
Dionysius. Secundi, Jove tertio nati & Leda,
Castor & Pollux. Tertii dicuntur a nonnul-
lis Alco, & Melampus, Emolus, Atrei filii,
qui Pelope natus fuit. Jam Musæ primæ qua- 188
tuor, natæ Jove altero, Thelxiope, Aœde,
Arche, Melete ; secundæ, Jove tertio &
Mnemosyne procreatæ, novem : tertiæ,
Piero natæ, & Antiopâ, quas Pieridas, &
Pierias solent poëtæ appellare, iisdem no-
minibus, eodemque numero, quo proximè
superiores. Cúmque tu Solem, quia solus
esset, appellatum esse dicas : Soles ipsi quàm
multi a theologis proferuntur ? Unus eorum
Jove natus, nepos Ætheris : alter, Hyperio-
ne : tertius, Vulcano, Nili filio ; cujus urbem

Ægyptii volunt esse eam, quæ Heliopolis
appellatur: quartus is, quem heroicis temporibus
Achanto Rhodi peperisse dicitur, avum
Ialysi, Camiri, & Lindi: quintus, qui Colchis
fertur Æetam, & Circen procreavisse.

XXII. Vulcani item complures: primus
Cœlo natus, ex quo Minerva Apollinem
eum, cujus in tutela Athenas antiqui histo-
189 rici esse voluerunt: secundus Nilo natus,
Opas, ut Ægyptii appellant, quem custodem
esse Ægypti volunt: tertius ex tertio
Jove, & Junone, qui Lemni fabricæ traditur
præfuisse: quartus Menalio natus, qui
tenuit insulas propter Siciliam, quæ Vulcaniæ
nominantur. Mercurius unus Cœlo patre,
Die matre natus; cujus obscœnius excitata
natura traditur, quòd adspectu Proserpinæ
commotus sit: alter Valentis & Phoronidis
filius, is, qui sub terris habetur, idem Trophonius:
tertius Jove tertio natus, & Maiâ,
ex quo, & Penelopâ Pana natum ferunt:
quartus Nilo patre, quem Ægyptii nefas
habent nominare: quintus, quem colunt
Pheneatæ, qui & Argum dicitur interemisse,
ob eamque causam Ægyptum profugisse,
190 atque Ægyptiis leges, & literas tradidisse.
Hunc Ægyptii Thoth appellant: eodemque
nomine anni primus mensis apud eos vocatur.
Æsculapiorum primus, Apollinis, quem Arcades
colunt; qui specillum invenisse, primusque
vulnus dicitur obligavisse: secundus,
secundi Mercurii frater; is fulmine percussus,
dicitur humatus esse Cynosuris: tertius, Ar-

ſippi, & Arſinoæ; qui primus purgationem alvi, dentiſque evulſionem, ut ferunt, invenit; cujus in Arcadia non longè a Luſio flumine ſepulcrum, & lucus oſtenditur.

XXIII. Apollinum antiquiſſimus is, quem paulò antè ex Vulcano natum eſſe dixi, cuſtodem Athenarum: alter Corybantis filius, natus in Creta, cujus de illa inſula cum Jove ipſo certamen fuiſſe traditur: tertius Jove tertio natus, & Latonâ, quem ex Hyperboreis Delphos ferunt adveniſſe: quartus in Arcadia, quem Arcades Nomionem appellant, quòd ab eo ſe leges ferunt accepiſſe. 191
Dianæ item plures: prima Jovis, & Proſerpinæ, quæ pinnatum Cupidinem genuiſſe dicitur: ſecunda notior, quam Jove tertio, & Latonâ natam accepimus: tertiæ pater, Upis traditur, Glauce mater: eam Græci ſæpe Upim paterno nomine appellant. Dionyſos multos habemus: primum e Jove & Proſerpinâ natum: ſecundum Nilo, qui Nyſam dicitur interemiſſe: tertium, Caprio patre, eumque regem Aſiæ præfuiſſe dicunt; cui Sabazia ſunt inſtituta: quartum Jove, & Luna, cui ſacra Orphica putantur confici: quintum Niſo natum, & Thyone, a quo Trieterides conſtitutæ putantur. Venus prima Cœlo, & Die nata; cujus Elide delubrum videmus: altera, ſpumâ procreata; ex quâ, 192
& Mercurio Cupidinem ſecundum natum accepimus: tertia, Jove nata, & Dionâ, quæ nupſit Vulcano; ſed ex ea, & Marte natus Anteros dicitur: quarta, Syria, Tyroque

concepta, quæ Astarte vocatur; quam Adonidi nupsisse proditum est. Minerva prima, quam Apollinis matrem suprà diximus: secunda orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt: tertia illa, quam Jove generatam suprà diximus: quarta Jove nata, & Coryphe, Oceani filiâ; quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem ferunt: quinta Pallantis, quæ patrem dicitur interemisse, virginitatem suam violare conantem; cui pinnarum talaria affigunt. Cupido primus, Mercurio, & Dianâ primâ natus dicitur: secundus, Mercurio, & Venere secundâ: tertius quidem est Anteros, Marte, & Venere tertiâ. Atque hæc quidem, & ejusmodi, ex vetere
193 Græciæ fama collecta sunt. Quibus intelligis resistendum esse, ne perturbentur religiones. Vestri autem non modò hæc non refellunt, verùm etiam confirmant, interpretando, quorsum quidque pertineat. Sed eo jam, unde huc digressi sumus, revertamur.

XXIV. Num censes igitur subtiliore ratione opus esse ad hæc refellenda? Nam mentem, fidem, spem, virtutem, honorem, victoriam, salutem, concordiam, ceteraque ejusmodi, rerum vim habere videmus, non Deorum. Aut enim in nobismet insunt ipsis,
194 ut mens, ut fides, ut spes, ut virtus, ut concordia: aut optandæ nobis sunt, ut honos, ut salus, ut victoria. Quarum rerum utilitatem video; video etiam consecrata simulacra. Quare autem in his vis Deorum insit, tum intelligam, cùm cognovero. Quo in genere vel

vel maximè est Fortuna numeranda, quam nemo ab inconstantia, & temeritate sejunget: quæ digna certè non sunt Deo. Jam verò quid vos illa delectat explicatio fabularum, & enodatio nominum? exsectum a filio Cœlum, vinctum itidem a filio Saturnum. Hæc, & alia generis ejusdem ita defenditis, ut ii, qui ista finxerunt, non modò non insani, sed etiam fuisse sapientes videantur. In enodandis autem nominibus, quod miserandum sit, laboratis. Saturnus, quia se saturat annis: Mavors, quia magna vertit:
Minerva, quia minuit, aut quia minatur: Ve- 195
nus, quia venit ad omnia: Ceres, a gerendo. Quàm periculosa consuetudo! in multis enim nominibus hærebitis. Quid Vejovi facies? quid Vulcano? quanquam, quoniam Neptunum a nando appellatum putas, nullum erit nomen, quod non possis unâ literâ explicare, unde ductum sit. In quo quidem magis tu mihi natare visus es, quàm ipse Neptunus. Magnam molestiam suscepit, & minimè necessariam primus Zeno, pòst Cleanthes, deinde Chrysippus, commentitiarum fabularum reddere rationem: vocabulorum, cur quique ita appellati sint, causas explicare. Quod cùm facitis, illùd profectò confitemini, longè aliter rem se habere, atque hominum opinio sit: eos enim, qui Dii appellantur, rerum naturas esse, non figuras Deorum.

XXV. Qui tantus error fuit, ut, perniciosis etiam rebus non modò nomen Deorum tribueretur, sed etiam sacra constituerentur,

Febris enim fanum in Palatio, & Orbonæ
196 ad ædem Larum, & aram malæ Fortunæ,
Eſquiliis conſecratam videmus. Omnis igitur talis a philoſopia pellatur error, ut cùm de diis immortalibus diſputemus, dicamus digna diis immortalibus: de quibus habeo ipſe, quid ſentiam; non habeo autem, quid tibi aſſentiar. Neptunum eſſe dicis, animum cum intelligentia per mare pertinentem: idem de Cerere. Iſtam autem intelligentiam aut maris, aut terræ non modò comprehendere animo, ſed ne ſuſpicione quidem poſſum attingere. Itaque aliunde mihi quærendum eſt, ut & eſſe Deos, & quales ſint Dii, diſcere poſſim, quàm quales in eos eſſe vis.
197 Videamus ea, quæ ſequuntur: primùm Deorumne providentiâ mundus regatur: deinde conſulantne rebus humanis: hæc enim mihi ex tua partitione reſtant duo: de quibus, ſi vobis videtur, accuratiùs diſſerendum puto. Mihi verò, inquit Velleius, valde videtur: nam & majora exſpecto: & his, quæ dicta ſunt, vehementer aſſentior. Tum Balbus, interpellare te, inquit, Cotta, nolo: ſed ſumemus tempus aliud: efficiam profectò, ut fateare. Sed * * *

208 XXVI. *Nequaquam iſtuc iſtac ibit: magna ineſt certatio;*
Nam ut ego illis ſupplicarem tantâ blandiloquentiâ?

Niobe parumne ratiocinari videtur, & ſibi ipſa nefariam peſtem machinari? Illud verò quàm callida ratione?

Qui volt esse, quod volt; ita dat se res, ut operam dabit; 209

Qui est versus omnium seminator malorum.

Ille transversa mente mihi hodie tradidit repagula:
Quibus ego iram omnem recludam, atque illi perniciem dabo:
Mihi mœrores, illi luctum: exitium illi, exsilium mihi.

Hanc videlicet rationem, quam vos divino beneficio homini solùm tributam dicitis, bestiæ non habent. Videsne igitur, quanto munere Deorum simus affecti? Atque eadem Medea patrem, patriamque fugiens

postquam pater
Appropinquat; jamque, pœnè ut comprehendatur, parat,
Puerum interea obtruncat, membraque articulatim dividit,
Perque agros passim dispergit corpus: id ea gratiâ,
Ut, dum nati dissipatos artus captaret parens,
Ipsa interea effugeret, illum ut mœror tardaret sequi,
Sibi salutem ut familiari pareret parricidio.

Huic ut scelus, sic ne ratio quidem defuit. Quid? ille funestas epulas fratri comparans, 210 nonne versat huc & illuc cogitatione rationem?

Major mihi moles, majus miscendum est malum,
Quî illius acerbum cor contundam, & comprimam.

XXVII. Nec tamen ille ipſe eſt prætereundus, qui non ſat habuit conjugem illexiſſe in ſtuprum : de quo rectè, & veriſſimè loquitur Atreus :

Quod re in ſumma ſummum eſſe arbitror
Periclum, matres coinquinari regias ;
Contaminari ſtirpem ; admiſceri genus.

At id ipſum quàm callidè, qui regnum adulterio quæreret ?

Addo (inquit) *huc, quod mihi portento cœleſtûm pater*
Prodigium miſit regni ſtabilimen mei,
Agnum inter pecudes aureâ clarum comâ
Quondam Thyeſtem clepere auſum eſſe e regia :
Qua in re adjutricem conjugem cepit ſibi.

211 Videturne ſumma improbitate uſus non ſine ſumma eſſe ratione ? Nec verò ſcena ſolùm referta eſt his ſceleribus, ſed multò vita communis pœnè majoribus. Sentit domus uniuſcujuſque, ſentit forum, ſentit curia, campus, ſocii, provinciæ, ut, quemadmodum ratione rectè fiat, ſic ratione peccetur: alterumque & a paucis, & rarò ; alterum & ſæpè, & a pluribus : ut ſatius fuerit nullam omnino nobis a Diis immortalibus datam eſſe rationem, quàm tanta cum pernicie datam. Ut vinum ægrotis, quia prodeſt rarò, nocet ſæpiſſimè, melius eſt non adhibere omnino, quàm ſpe dubiæ ſalutis in apertam perniciem incurrere : ſic haud ſcio, an me-
212 lius fuerit humano generi motum iſtum celerem cogitationis, acumen, ſolertiam,

quàm rationem vocamus, quoniam peſti-
fera ſit multis, admodum paucis ſalutaris,
non dari omnino, quàm tam munificè, &
tam largè dari. Quamobrem ſi mens, vo-
luntaſque divina idcirco conſuluit homini-
bus, quòd iis largita eſt rationem : iis ſolis
conſuluit, quos bona ratione donavit ; quos
videmus, ſi modò ulli ſunt, eſſe perpaucos.
Non placet autem paucis a Diis immortalibus
eſſe conſultum ; ſequitur ergo, ut nemini
conſultum ſit.

XXVIII. Huic loco ſic ſoletis occurrere :
non idcirco non optimè nobis a Diis eſſe
proviſum, quòd multi eorum beneficio per-
versè uterentur : etiam patrimoniis multos
malè uti ; nec ob eam cauſam eos benefi-
cium a patribus nullum habere. Quiſquam
iſtuc negat ? aut quæ eſt in collatione iſta
ſimilitudo ? Nec enim Herculi Dejanira 213
nocere voluit, cùm ei tunicam, ſanguine
Centauri tinctam, dedit : nec prodeſſe
Phæreo Jaſoni is, qui gladio vomicam ejus
aperuit, quam ſanare medici non potuerant.
Multi enim etiam cùm obeſſe vellent,
profuerunt, &, cùm prodeſſe, obfuerunt.
Ita non fit ex eo, quod datur, ut voluntas
ejus, qui dederit, appareat : nec, ſi is,
qui accepit, bene utitur, idcirco is, qui
dedit, amicè dedit. Quæ enim libido, quæ
avaritia, quod facinus aut ſuſcipitur, niſi
conſilio capto ; aut ſine animi motu, &
cogitatione, id eſt, ratione, perficitur ?
Nam omnis opinio, ratio eſt, & quidem bona

ratio, ſi vera : mala autem, ſi falſa eſt opinio. Sed a Deo tantùm rationem habemus, ſi modò habemus : bonam autem rationem, aut non bonam, a nobis : non enim, ut patrimonium relinquitur, ſic ratio homini eſt beneficio Deorum data. Quid enim potiùs
214 hominibus dediſſent, ſi iis nocere voluiſſent? Injuſtitiæ autem, intemperantiæ, timiditatis quæ ſemina eſſent, ſi his vitiis ratio non ſubeſſet ?

XXIX. Medea modò, & Atreus commemorabantur a nobis, heroïcæ perſonæ, initâ ſubductâque ratione, nefaria ſcelera meditantes. Quid ? levitates comicæ parumne ſemper in ratione verſantur ? parumne ſubtiliter diſputat ille in Eunucho ?

Quid igitur faciam ? . . . . . .
Excluſit, revocat : redeam ? non, ſi me obſecret.

Ille verò in Synephebis, Academicorum more, contra communem opinionem non dubitat pugnare ratione, qui *in amore ſummo, ſummaque inopia ſuave eſſe* dicit ;

Parentem habere avarum, illepidum, in liberos
215 *Difficilem, qui te nec amet, nec ſtudeat tui.*

Atque huic incredibili ſententiæ ratiunculas ſuggerit.

Aut tu illum fructu fallas : aut per litteras
Avertas aliquod nomen : aut per ſervolum
Percutias pavidum : poſtremo, a parco patre
Quod ſumas, quanto diſſipas libentiùs ?

Idemque facilem & liberalem patrem incommodum esse amanti filio disputat : quem

Neque quo pacto fallam, neque quid inde auferam,
Nec quem dolum ad eum, aut machinam commoliar,
Scio quidquam : ita omnes meos dolos, fallacias,
Præstigias præstrinxit commoditas patris.

Quid ergo isti doli ? quid machinæ ? quid fallaciæ, præstigiæque ? num sine ratione esse potuerunt ? O præclarum munus Deorum ! 216
ut Phormio possit dicere,

Cedò senem : jam instructa mihi sunt in corde consilia omnia.

XXX. Sed exeamus e theatro : veniamus in forum. Sessum it prætor : quid ? ut judicetur, qui tabularium incenderit. Quod facinus occultius ? At se Q. Sosius, splendidus eques Romanus ex agro Piceno, fecisse confessus est. Qui transcripserit tabulas publicas. Id quoque L. Alenus fecit, cùm chirographum Sex-primorum imitatus est. Quid hoc homine solertius ? Cognosce alias quæstiones, auri Tolosani, conjurationis Jugurthinæ. Repete superiora : Tubuli de pecunia capta ob rem judicandam : posteriora, de incestu
rogatione Peducæa : tum hæc quotidiana, 217
sicæ, venena, peculatus, testamentorum etiam lege nova quæstiones. Inde illa actio, *Ope consilioque tuo furtum aio factum esse.* Inde tot judicia de fide mala, tutelæ, mandati, pro socio, fiduciæ ; reliqua, quæ ex

empto, aut vendito, conducto, aut locato contra fidem fiunt. Inde judicium publicum rei privatæ lege Lætoria. Inde everriculum malitiarum omnium, judicium de dolo malo;
218 quod C. Aquilius, familiaris noster, protulit. Quem dolum idem Aquilius tum teneri putat, cùm aliud sit simulatum, aliud actum. Hanc igitur a Diis immortalibus tantam arbitramur malorum sementem esse factam? Si enim rationem hominibus Dii dederunt, & malitiam dederunt: est enim malitia, versuta & fallax nocendi ratio. Iidem etiam Dii fraudem dederunt, facinus, ceteraque quorum nihil nec suscipi sine ratione, nec effici potest. *Utinam* igitur, ut illa anus optat,

ne in nemore Pelio securibus.
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes!

sic istam calliditatem hominibus Dii ne dedissent! quâ perpauci bene utuntur: qui tamen ipsi sæpe a malè utentibus opprimuntur: innumerabiles autem improbè utuntur:
219 ut donum hoc divinum rationis, & consilii, ad fraudem hominibus, non ad bonitatem impertitum esse videatur.

XXXI. Sed urgetis identidem, hominum esse istam culpam, non Deorum. Ut si medicus gravitatem morbi, gubernator vim tempestatis accuset: etsi hi quidem homunculi, sed tamen ridiculi. Quis enim te adhibuisset, dixerit quispiam, si ista non essent? Contra Deum licet disputare liberiùs. In hominum vitiis ais esse culpam. Eam dedisses hominibus rationem, quæ vitia, culpamque

culpamque excluderet. Ubi igitur locus fuit errori Deorum ? nam patrimonia spe bene tradendi relinquimus, quâ possumus falli : Deus falli quî potuit ? An ut Sol, in currum cùm Phaëthontem filium sustulit ? aut Neptunus, cùm Theseus Hippolytum per- 220
didit, cùm ter optandi a Neptuno patre habuisset potestatem ? Poëtarum ista sunt : nos autem philosophi esse volumus, rerum auctores, non fabularum. Atque ii tamen ipsi Dii poëtici, si scissent perniciosa fore illa filiis, peccasse in beneficio putarentur. Et, si verum est, quod Aristo Chius dicere solebat, nocere audientibus philosophos iis, qui bene dicta malè interpretarentur : posse enim asotos ex Aristippi, acerbos e Zenonis 221
schola exire : prorsus, si qui audierunt, vitiosi essent discessuri, quòd perversè philosophorum disputationem interpretarentur; tacere præstaret philosophis, quàm iis, qui se audissent, nocere. Sic, si homines rationem bono consilio a Diis immortalibus datam, in fraudem, malitiamque convertunt : non dari illam, quàm dari humano generi melius fuit. Ut, si medicus sciat, eum ægrotum, qui jussus sit vinum sumere, meracius sumpturum, statimque periturum, magna sit in culpa : sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis, quos scierit eâ perversè, & improbè usuros. Nisi fortè dicitis eam nescisse. Utinam quidem ! Sed non audebitis : non enim ignoro, quanti ejus nomen putetis.

222 XXXII. Sed hic quidem locus concludi jam potest. Nam si stultitia, consensu omnium philosophorum, majus est malum, quàm si omnia mala & fortunæ & corporis ex altera parte ponantur; sapientiam autem nemo assequitur; in summis malis omnes sumus: quibus vos optimè consultum a Diis immortalibus dicitis. Nam ut nihil interest, utrùm nemo valeat, an nemo possit valere; sic non intelligo, quid intersit, utrùm nemo sit sapiens, an nemo esse possit. Ac nos quidem nimis multa de re apertissimâ. Telamo autem uno versu locum totum conficit, cur Dii homines negligant:

Nam si curent, bene bonis sit, malè malis:
quod nunc abest:

Debebant illi quidem omnes bonos efficere, si quidem hominum generi consulebant. Sin id minùs: bonis quidem certè consu-
223 lere debebant. Cur igitur duo Scipiones, fortissimos & optimos viros, in Hispania Pœnus oppressit? Cur Maximus extulit filium consularem? Cur Marcellum Annibal interemit? Cur Paulum Cannæ sustulerunt? Cur Pœnorum crudelitati Reguli corpus est præbitum? Cur Africanum domestici parietes non texerunt? Sed hæc vetera, & alia permulta: propiora videamus. Cur avunculus meus, vir innocentissimus, idemque doctissimus, P. Rutilius in exilio est? Cur sodalis meus interfectus domi suæ, Drusus?
224 Cur temperantiæ, prudentiæque specimen, ante simulacrum Vestæ, pontifex maximus

eſt Q. Scævola trucidatus? Cur ante etiam tot civitatis principes a Cinna interempti? Cur omnium perfidioſiſſimus, C. Marius, Q. Catulum, præſtantiſſimâ dignitate virum, mori potuit jubere? Dies deficiat, ſi velim numerare quibus bonis malè evenerit: nec minùs, ſi commemorem, quibus improbis optimè. Cur enim Marius tam feliciter, ſeptimùm conſul, domi ſuæ ſenex eſt mortuus? Cur omnium crudeliſſimus tam diu Cinna regnavit?

XXXIII. At dedit pœnas. Prohiberi melius fuit, impedirique, ne tot ſummos viros interficeret, quàm ipſum aliquando pœnas dare. Summo cruciatu, ſupplicioque Q. Va-
rius homo importuniſſimus, periit: ſi, quia 225
Druſum ferro, Metellum veneno ſuſtulerat; illos conſervari melius fuit, quàm pœnas ſceleris Varium pendere. Duodequadraginta Dionyſius tyrannus annos fuit opulentiſſimæ, & beatiſſimæ civitatis. Quàm multos ante hunc in ipſo Græciæ flore Piſiſtratus? At Phalaris, at Apollodorus pœnas ſuſtulit. Multis quidem antè cruciatis, & necatis. Et prædones multi ſæpe pœnas dant: nec tamen poſſumus dicere, non plures captivos acerbè, quàm prædones necatos. Anaxarchum Democriteum a Cyprio tyranno excarnificatum accepimus: Zenonem Eleæ in tormen-
tis necatum. Quid dicam de Socrate; cujus 226
morti illacrymari ſoleo, Platonem legens. Videſne igitur, Deorum judicio, ſi vident res humanas, diſcrimen eſſe ſublatum?

XXXIV. Diogenes quidem Cynicus dicere solebat, Harpalum, qui temporibus illis prædo felix habebatur, contra Deos testimonium dicere, quòd in illa fortuna tam diu viveret. Dionysius, de quo antè dixi, cùm fanum Proserpinæ Locris expilavisset, navigabat Syracusas: isque cùm secundissimo vento cursum teneret, ridens, *Videtisne*, inquit, *amici, quàm bona a Diis immortalibus navigatio sacrilegis detur?* Atque homo acutus cùm benè planéque percepisset, in eadem sententia perseverabat: qui, cùm ad Peloponnesum classem appulisset, & in fanum
227 venisset Jovis Olympii; aureum ei detraxit amiculum grandi pondere, quo Jovem ornarat ex manubiis Carthaginensium tyrannus Gelo. Atque in eo etiam cavillatus est, æstate grave esse aureum amiculum, hieme frigidum: eique laneum pallium injecit, cùm id esse ad omne anni tempus diceret. Idemque Æsculapii Epidauri barbam auream demi jussit; neque enim convenire, barbatum esse filium, cùm in omnibus fanis pater imberbis esset. Jam mensas argenteas de omnibus delubris jussit auferri: in quibus quòd more veteris Græciæ inscriptum esset, BONORUM DEORUM, uti se eorum bonitate velle dicebat. Idem Victoriolas aureas, & pateras, coronasque, quæ simulacrorum porrectis manibus sustinebantur, sine dubitatione tollebat; ea-
228 que se accipere, non auferre dicebat: esse enim stultitiam, a quibus bona precaremur, ab iis porrigentibus, & dantibus nolle sumere.

Eumdemque ferunt hæc, quæ dixi, ſublata de fanis in forum protuliſſe, & per præconem vendidiſſe; exactaque pecuniâ edixiſſe, ut, quod quiſque a ſacris haberent, id ante diem certam in ſuum quidque fanum referret. Ita ad impietatem in Deos, in homines adjunxit injuriam.

XXXV. Hunc igitur nec Olympius Jupiter fulmine percuſſit, nec Æſculapius miſero, diuturnoque morbo tabeſcentem interemit: atque in ſuo lectulo mortuus, in Tympanidis rogum illatus eſt; eamque poteſtatem, quam ipſe per ſcelus erat nactus, quaſi juſtam & legitimam, hereditatis loco filio tradidit. Invita in hoc loco verſatur oratio; videtur enim auctoritatem afferre peccandi. Rectè
videretur, niſi & virtutis & vitiorum, ſine 229
ulla divina ratione, grave ipſius conſcientiæ pondus eſſet: quâ ſublatâ, jacent omnia. Ut enim nec domus, nec reſpublica ratione quâdam & diſciplinâ deſignata videatur, ſi in ea nec rectè factis præmia exſtent ulla, nec ſupplicia peccatis: ſic mundi divina in homines moderatio, profectò nulla eſt, ſi in ea diſcrimen nullum eſt bonorum & malorum. At enim minora Dii negligunt, neque agellos ſingulorum, nec viticulas perſequuntur: nec, ſi uredo, aut grando quippiam nocuit, id Jovi animadvertendum fuit. Ne in regnis quidem reges omnia minima curant. Sic enim dicitis, quaſi ego paulò antè de fundo Formiano P. Rutilii ſim queſtus, non de amiſſa ſalute.

230 XXXVI. Atque hoc quidem omnes mor-
tales sic habent, externas commoditates,
vineta, segetes, oliveta, ubertatem frugum
& fructuum, omnem denique commodita-
tem, prosperitatemque vitæ, a Diis se ha-
bere : virtutem autem nemo unquam ac-
ceptam Deo retulit. Nimirum rectè : propter
virtutem enim jure laudamur, & in virtute
rectè gloriamur : quod non contingeret, si
id donum a Deo, non a nobis haberemus.
At verò aut honoribus aucti, aut re fami-
liari, aut si aliud quidpiam nacti sumus for-
tuiti boni, aut depulimus mali, cùm Diis
gratias agimus, tum nihil nostræ laudi as-
sumptum arbitramur. Num quis, quòd bonus
231 vir esset, gratias Diis egit unquam ? At quòd
dives, quòd honoratus, quòd incolumis.
Jovemque optimum & maximum ob eas res
appellant, non quòd nos justos, temperatos,
sapientes efficiat, sed quòd salvos, incolumes,
opulentos, copiosos. Neque Herculi quisquam
decumam vovit unquam, si sapiens factus esset.
Quanquam Pythagoras, cùm in geometria
quiddam novi invenisset, Musis bovem immo-
lasse dicitur : sed id quidem non credo, quo-
niam ille ne Apollini quidem Delio hostiam
immolare voluit, ne aram sanguine aspergeret.
Ad rem autem ut redeam, judicium hoc om-
nium mortalium est, fortunam a Deo peten-
dam, a se ipso sumendam esse sapientiam.
232 Quamvis licet Menti delubra, & Virtuti, &
Fidei consecremus : tamen hæc in nobis ipsis
sita videmus : Spei, Salutis, Opis, Victoriæ

facultas a Diis expetenda eſt. Improborum igitur proſperitates, ſecundæque res redarguunt (ut Diogenes dicebat) vim omnem Deorum, ac poteſtatem.

XXXVII. At nonnunquam bonos exitus habent boni. Eos quidem adſcribimus, attribuimuſque ſine ulla ratione Diis immortalibus. At Diagoras, cùm Samothraciam veniſſet, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus, Tu, qui Deos putas humana negligere, nonne animadvertis ex tot tabulis pictis, quàm multi votis vim tempeſtatis effugerint, in portumque ſalvi pervenerint? *Ita ſit*, inquit: *illi enim nuſquam picti ſunt, qui naufragia fecerunt, in marique perierunt.* Idemque, cùm ei naviganti vectores adverſâ tempeſtate timidi & perterriti dicerent, non injuriâ ſibi illud accidere, qui illum in eamdem navem recepiſſent: oſtendit eis in eodem curſu multas alias laborantes; quæſivitque, num 235 etiam iis navibus Diagoram vehi crederent. Sic enim res ſe habet, ut ad proſperam, adverſamve fortunam, qualis ſis, aut quemadmodum vixeris, nihil interſit.

XXXVIII. Non animadvertunt, inquit, omnia Dii: ne reges quidem. Quid eſt ſimile? Reges enim ſi ſcientes prætermittunt, magna culpa eſt. At Deo ne excuſatio quidem eſt inſcientiæ; quem vos præclarè defenditis, cùm dicitis, eam vim Deorum eſſe, ut, etiam ſi quis morte pœnas ſceleris effugerit, expetantur eæ pœnæ a liberis, a nepotibus, a poſteris. O miram æquitatem

Deorum! Ferretne ulla civitas latorem istiusmodi legis, ut condemnaretur filius, aut nepos, si pater, aut avus deliquisset?

234 *Quinam Tantalidarum internecioni modus*
Paretur? aut quænam unquam ob mortem
Myrtili
Pœnis luendis dabitur satias supplicii?

Utrùm poëtæ Stoïcos depravarint, an Stoïci poëtis dederint auctoritatem, non facilè dixerim: portenta enim, & flagitia ab utrisque dicuntur. Neque enim, quem Hipponactis
235 iambus læserat, aut qui erat Archilochi versu vulneratus, a Deo immissum dolorem, non conceptum a se ipso, continebat: nec, cùm Ægisthi libidinem, aut cùm Paridis videmus, a Deo causam requirimus, cùm culpæ pænè vocem audiamus: nec ego multorum ægrorum salutem non ab Hippocrate potiùs, quàm ab Æsculapio datam judico: nec Lacedæmoniorum disciplinam dicam unquam ab Apolline potiùs Spartæ, quàm a Lycurgo datam.
236 Critolaus, inquam evertit Corinthum; Carthaginem Asdrubal. Hi duo illos oculos oræ maritimæ effoderunt; non iratus alicui, quem omnino irasci posse negatis, Deus.

XXXIX. At subvenire certè potuit, & conservare urbes tantas, atque tales. Vos enim ipsi dicere soletis, nihil esse quod Deus efficere non possit, & quidem sine labore ullo. Ut enim hominum membra nullâ contentione, mente ipsa, ac voluntate moveantur; sic numine Deorum omnia fingi, moveri, mutarique posse. Neque id dicitis superstitiosè,

atque aniliter, ſed phyſicâ, conſtantique ratione. Materiam enim rerum, ex qua, & in qua omnia ſint, totam eſſe flexibilem, & commutabilem, ut nihil ſit, quod non ex ea quamvis ſubitò fingi, convertique poſſit. Ejus autem univerſæ fictricem & moderatricem divinam eſſe providentiam. Hanc igitur, quocumque ſe moveat, efficere poſſe, quidquid velit. Itaque aut neſcit, quid poſſit: 237
aut negligit res humanas: aut, quid ſit optimum, non poteſt judicare. Non curat ſingulos homines. Non mirum: ne civitates quidem. Non eas? ne nationes quidem, & gentes. Quòd ſi has etiam contemnet, quid mirum eſt, omne ab ea genus humanum eſſe contemptum? Sed quo modo iidem dicitis, non omnia Deos perſequi, iidem vultis, 238
a Diis immortalibus hominibus diſpartiri, ac dividi ſomnia? Idcircò hæc tecum, quia veſtra eſt de ſomniorum veritate ſententia. Atque iidem etiam vota ſuſcipi dicitis oportere. Nempe ſinguli vovent: audit igitur mens divina etiam de ſingulis. Videtis ergo eam non eſſe tam occupatam, quàm putabatis? Fac eſſe diſtentam, cœlum verſantem, terram tuentem, maria moderantem: cur tam multos Deos nihil agere, & ceſſare patitur? Cur non rebus humanis aliquos otioſos Deos præficit? qui a te, Balbe, innumerabiles explicati ſunt. Hæc ferè dicere habui de natura Deorum, non ut eam tollerem, ſed ut in- 239
telligeretis, quàm eſſet obſcura, & quàm difficiles explicatus haberet.

240 XL. Quæ cùm dixiſſet, Cotta finem.
Lucilius autem, Vehementiùs, inquit Cotta,
tu quidem invectus es in eam Stoïcorum
rationem, quæ de providentia Deorum ab
illis ſanctiſſimè, & providentiſſimè conſti-
tuta eſt. Sed quoniam adveſperaſcit, dabis
diem nobis aliquem, ut contra iſta dicamus.
Eſt enim mihi tecum pro aris & focis certa-
men, & pro Deorum templis, atque de-
lubris, proque urbis muris, quos vos, pon-
tifices, ſanctos eſſe dicitis, diligentiúſque ur-
241 bem religione, quàm ipſis mœnibus cingitis.
Quæ deſeri a me, dum quidem ſpirare po-
tero, nefas judico. Tum Cotta, Ego verò
& opto redargui me, Balbe: & ea, quæ
diſputavi, diſſerere malui, quàm judicare:
& facile me a te vinci poſſe, certè ſcio.
Quippe, inquit Velleius, qui etiam ſomnia
putet ad nos mitti ab Jove: quæ ipſa tamen
tam levia non ſunt, quàm eſt Stoïcorum
de natura Deorum oratio. Hæc cùm eſſent
dicta, ita diſceſſimus, ut Velleio Cottæ diſ-
putatio verior, mihi Balbi ad veritatis ſimi-
litudinem videretur eſſe propenſior.

FINIS.



TABLE DES MATIÈRES.

A

E

F

G

H

I

L

M

Monde,

O

P

Q

R

S

V

X

Z



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Entretiens de Cicéron ſur la nature des Dieux, traduits par M. l'Abbé D'OLIVET*, nouvelle édition, qui ne ſera vrai-ſemblablement pas la dernière. A Paris, ce 5 Juillet 1749. SALLIER.

Le Privilège, en date du 14 Mars 1764, cédé par M. l'Abbé D'OLIVET au Sieur BARBOU, Libraire, ſe trouve à la fin des PENSÉES DE CICÉRON.

Traductions de M. l'Abbé D'OLIVET, *qui se vendent ensemble, ou séparément, chez* BARBOU, *rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.*







